

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011-12-13

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

AGRICULTURE AND FORESTRY

Chair:
The Honourable PERCY MOCKLER

Thursday, March 7, 2013
Tuesday, March 19, 2013
Thursday, March 21, 2013

Issue No. 31

*Forty-fourth, forty-fifth and
forty-sixth meetings on:*

The research and innovation efforts
in the agricultural sector

First (final) meeting on:

The Canadian Food Inspection Agency's User Fee
Proposal for Importer Licensing for Non-federally
Registered Sector Products

INCLUDING:
THE TENTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Canadian Food Inspection Agency's User Fee)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
quarante et unième législature, 2011-2012-2013

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Président :
L'honorable PERCY MOCKLER

Le jeudi 7 mars 2013
Le mardi 19 mars 2013
Le jeudi 21 mars 2013

Fascicule n° 31

*Quarante-quatrième, quarante-cinquième et
quarante-sixième réunions concernant :*

Les efforts de recherche et d'innovation
dans le secteur agricole

Première (dernière) réunion concernant :

La proposition de l'Agence canadienne d'inspection des
aliments visant à imposer un prix pour l'obtention d'un permis
d'importation pour importer des produits du secteur des
établissements non agréés par le gouvernement fédéral

Y COMPRIS :
LE DIXIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Frais d'utilisation de l'Agence canadienne
d'inspection des aliments)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Percy Mockler, *Chair*

The Honourable Fernand Robichaud, P.C., *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Buth	Maltais
Callbeck	Mercer
* Cowan	Merchant
(or Tardif)	Plett
Duffy	Rivard
Eaton	Tardif
* LeBreton, P.C.	
(or Carignan)	
* Ex officio members	
(Quorum 4)	

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Président : L'honorable Percy Mockler

Vice-président : L'honorable Fernand Robichaud, C.P.

et

Les honorables sénateurs :

Buth	Maltais
Callbeck	Mercer
* Cowan	Merchant
(ou Tardif)	Plett
Duffy	Rivard
Eaton	Tardif
* LeBreton, C.P.	
(ou Carignan)	
* Membres d'office	
(Quorum 4)	

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, February 27, 2013:

The Honourable Senator Carignan tabled the following:

Copy of the Canadian Food Inspection Agency's User Fee Proposal for Importer Licensing for Non-federally Registered Sector Products, pursuant to the User Fees Act, S.C. 2004, c. 6, sbs. 4(2).—Sessional Paper No. 1/41-1496.

(Pursuant to rule 12-8(2), this document is deemed referred to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry)

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 27 février 2013 :

L'honorable sénateur Carignan dépose sur le bureau ce qui suit :

Copie de la proposition de l'Agence canadienne d'inspection des aliments visant à imposer un prix pour l'obtention d'un permis d'importation pour importer des produits du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral, conformément à la Loi sur les frais d'utilisation, L.C. 2004, ch. 6, par. 4(2).—Document parlementaire n° 1/41-1496.

(Conformément à l'article 12-8(2) du Règlement, ce document est renvoyé d'office au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts)

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, March 7, 2013
(59)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:03 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Percy Mockler, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Buth, Callbeck, Duffy, Maltais, Mercer, Merchant, Mockler, Plett, Rivard, Robichaud, P.C., and Tardif (11).

In attendance: Aïcha Coulibaly, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 16, 2011, the committee continued its consideration of research and innovation efforts in the agricultural sector. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Canadian Cattle Identification Agency:

Darcy Eddleston, Chair;
Brian Caney, General Manager.

Canadian Animal Health Coalition:

Mark Beaven, Executive Director;
Dr. Ed Empringham, Senior Project Manager.

Mr. Eddleston made an opening statement and, together with Mr. Caney, answered questions.

At 9:10 a.m., the committee suspended.

At 9:16 a.m., the committee resumed.

Mr. Beaven and Dr. Empringham each made opening statements and, together, answered questions.

At 10:04 a.m., the committee considered a draft budget application (Research and innovation efforts in the agricultural sector) for the fiscal year ending March 31, 2014.

The Honourable Senator Mercer moved:

That the following budget application (Research and innovation efforts in the agricultural sector) for the fiscal year ending March 31, 2014, be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

GENERAL EXPENSES	\$	0
ACTIVITY 1: British Columbia		130,563
ACTIVITY 2: Ontario		22,230
TOTAL	\$	152,793

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 7 mars 2013
(59)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 3, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Percy Mockler (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Buth, Callbeck, Duffy, Maltais, Mercer, Merchant, Mockler, Plett, Rivard, Robichaud, C.P., et Tardif (11).

Également présente : Aïcha Coulibaly, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 16 juin 2011, le comité poursuit son examen des efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Agence canadienne d'identification du bétail :

Darcy Eddleston, président;
Brian Caney, directeur général.

Coalition canadienne pour la santé des animaux :

Mark Beaven, directeur exécutif;
Ed Empringham, chef de projet principal.

M. Eddleston fait une déclaration puis, avec M. Caney, répond aux questions.

À 9 h 10, la séance est suspendue.

À 9 h 16, la séance reprend.

MM. Beaven et Empringham font tous deux une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 10 h 4, le comité examine la demande de budget provisoire (Efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole) pour l'exercice qui prendra fin le 31 mars 2014.

L'honorable sénateur Mercer propose :

Que la demande de budget suivante (Efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole) pour l'exercice qui prendra fin le 31 mars 2014 soit approuvée aux fins de présentation au Comité sénatorial permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

DÉPENSES GÉNÉRALES	0
ACTIVITÉ 1 : Colombie-Britannique	130 563
ACTIVITÉ 2 : Ontario	22 230
TOTAL	152 793 \$

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

At 10:10 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, March 19, 2013
(60)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 6:18 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Percy Mockler, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Buth, Callbeck, Duffy, Eaton, Maltais, Merchant, Mockler, Plett, Rivard, Robichaud, P.C., and Tardif (11).

In attendance: Aïcha Coulibaly, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 16, 2011, the committee continued its consideration of research and innovation efforts in the agricultural sector. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

University of Guelph:

Sylvain Charlebois, Associate Dean, College of Management and Economics.

Consumers' Association of Canada:

Mel Fruitman, Vice-President.

Mr. Charlebois and Mr. Fruitman each made opening statements and, together, answered questions.

At 7:31 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, March 21, 2013
(61)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:04 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Percy Mockler, presiding.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 10, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 19 mars 2013
(60)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 18 h 18, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Percy Mockler (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Buth, Callbeck, Duffy, Eaton, Maltais, Merchant, Mockler, Plett, Rivard, Robichaud, C.P., et Tardif (11).

Également présents : Aïcha Coulibaly, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 16 juin 2011, le comité poursuit son étude des efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Université de Guelph :

Sylvain Charlebois, vice-doyen, faculté de gestion et d'économie.

Association des consommateurs du Canada :

Mel Fruitman, vice-président.

MM. Charlebois et Fruitman font tous deux une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 19 h 31, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 21 mars 2013
(61)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 4, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Percy Mockler (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Buth, Callbeck, Eaton, Maltais, Mercer, Mockler, Plett, Rivard, Robichaud, P.C., and Tardif (10).

In attendance: Aïcha Coulibaly, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 16, 2011, the committee continued its consideration of research and innovation efforts in the agricultural sector. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Agriculture and Agri-Food Canada:

Kristina Namiesniowski, Assistant Deputy Minister, Markets and Industry Services Branch;

Frédéric Seppey, Chief Agriculture Negotiator and Director General, Trade Agreements and Negotiations Directorate;

Fred Gorrell, Director General, Market Access Secretariat.

Canadian Food Inspection Agency:

Paul Mayers, Associate Vice-President, Policy and Programs Branch;

Ms. Namiesniowski made an opening statement and, together with Mr. Mayers, Mr. Seppey and Mr. Gorrell, answered questions.

At 9:13 a.m., the committee suspended.

At 9:17 a.m., pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, February 27, 2013, the committee began its consideration of the Canadian Food Inspection Agency's User Fee Proposal for Importer Licencing for Non-federally Registered Sector Products.

WITNESSES:

Canadian Food Inspection Agency:

Paul Mayers, Associate Vice-President, Policy and Programs Branch;

Mark Burgham, Acting Executive Director, Food Safety Strategies

Mr. Mayers made an opening statement and, together with Mr. Burgham, answered questions.

At 10 a.m., the committee suspended.

At 10:03 a.m., pursuant to rule 12-16 (1)(d), the committee proceeded in camera to consider a draft report.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Buth, Callbeck, Eaton, Maltais, Mercer, Mockler, Plett, Rivard, Robichaud, C.P., et Tardif (10).

Également présente : Aïcha Coulibaly, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 16 juin 2011, le comité poursuit son étude des efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n^o 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Kristina Namiesniowski, sous-ministre adjointe, Direction générale des services à l'industrie et aux marchés;

Frédéric Seppey, négociateur en chef et directeur général, Direction des accords commerciaux et des négociations;

Fred Gorrell, directeur général; Secrétariat à l'accès aux marchés.

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Paul Mayers, vice-président associé, Direction générale des politiques et des programmes.

Mme Namiesniowski fait une déclaration puis, avec l'aide de MM. Mayers, Seppey et Gorrell, répond aux questions.

À 9 h 13, la séance est suspendue.

À 9 h 17, conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 27 février 2013, le comité entreprend son étude de la proposition de l'Agence canadienne d'inspection des aliments visant à imposer un prix pour l'obtention d'un permis d'importation pour importer des produits du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral.

TÉMOINS :

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Paul Mayers, vice-président associé, Direction générale des politiques et des programmes;

Mark Burgham, directeur exécutif par intérim, Direction des stratégies de la salubrité des aliments.

M. Mayers fait une déclaration et, avec l'aide de M. Burgham, répond aux questions.

À 10 heures, la séance est suspendue.

À 10 h 3, conformément à l'article 12-16(1)d) du Règlement, la séance reprend à huis clos pour examiner une ébauche de rapport.

After debate, it was agreed that the draft report on the Canadian Food Inspection Agency's User Fee Proposal for Importer Licencing for Non-federally Registered Sector Products be adopted, on division.

At 10:16 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Après débat, il est convenu d'adopter, avec dissidence, l'ébauche de rapport sur la proposition de l'Agence canadienne d'inspection des aliments visant à imposer un prix pour l'obtention d'un permis d'importation pour importer des produits du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral.

À 10 h 16, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, March 21, 2013

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to table its

TENTH REPORT

Your committee, to which was referred the document “Canadian Food Inspection Agency’s User Fee Proposal for Importer Licensing for Non-federally Registered Sector Products”, has, in obedience to its order of reference of Wednesday, February 27, 2013, examined the proposed user fee and in accordance with section 5 of the *User Fee Act*, recommends that it be approved.

Respectfully submitted,

Le président,

PERCY MOCKLER

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 21 mars 2013

Le Comité sénatorial permanent de l’agriculture et des forêts a l’honneur de déposer son

DIXIÈME RAPPORT

Votre comité, auquel a été renvoyé le document « Proposition de l’Agence canadienne d’inspection des aliments visant à imposer un prix pour l’obtention d’un permis d’importation pour importer des produits du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral », a, conformément à l’ordre de renvoi du mercredi 27 février 2013, étudié la proposition de frais d’utilisation et, conformément à l’article 5 de la *Loi sur les frais d’utilisation*, recommande son approbation.

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, March 7, 2013

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:03 a.m. to examine and report on research and innovation efforts in the agricultural sector (topic: traceability); and for the consideration of a draft budget.

Senator Percy Mockler (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: I welcome senators and thank the witnesses for accepting our invitation to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry to share your views, recommendations and opinions with the committee.

My name is Percy Mockler. I am chair of the committee and a senator from New Brunswick. At this time I would ask senators to introduce themselves, please.

Senator Mercer: I am Senator Terry Mercer from Nova Scotia.

[*Translation*]

Senator Robichaud: Fernand Robichaud, Saint-Louis de Kent, New Brunswick. Good morning.

[*English*]

Senator Callbeck: Catherine Callbeck, Prince Edward Island.

[*Translation*]

Senator Tardif: Claudette Tardif from Alberta.

[*English*]

Senator Merchant: Pana Merchant, Saskatchewan.

Senator Plett: My name is Don Plett, and I am from Manitoba.

Senator Buth: Good morning. I am JoAnne Buth from Manitoba.

[*Translation*]

Senator Maltais: Good morning. Ghislain Maltais, Quebec.

Senator Rivard: Michel Rivard, The Laurentides, Quebec.

The Chair: The committee is continuing its study on innovation and economic research efforts in the agricultural sector.

[*English*]

Today we have witnesses who will share their opinions with us in view of the order of reference that the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry received from the Senate of Canada, namely developing new markets domestically and

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 7 mars 2013

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 3, pour étudier, afin d'en faire rapport, les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole. (Sujet : traçabilité) et pour étudier l'ébauche d'un budget.

Le sénateur Percy Mockler (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Je vous souhaite la bienvenue et je remercie les témoins d'avoir accepté notre invitation à témoigner au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts pour nous faire part de votre point de vue et de vos recommandations.

Je m'appelle Percy Mockler. Je suis un sénateur du Nouveau-Brunswick et le président du comité. J'invite maintenant les autres sénateurs à se présenter.

Le sénateur Mercer : Je suis le sénateur Terry Mercer, de la Nouvelle-Écosse.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Fernand Robichaud, Saint-Louis de Kent, au Nouveau-Brunswick. Bonjour.

[*Traduction*]

La sénatrice Callbeck : Catherine Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

[*Français*]

La sénatrice Tardif : Claudette Tardif, de l'Alberta.

[*Traduction*]

La sénatrice Merchant : Pana Merchant, de la Saskatchewan.

Le sénateur Plett : Je m'appelle Don Plett, du Manitoba.

La sénatrice Buth : Bonjour. Je m'appelle JoAnne Buth, du Manitoba.

[*Français*]

Le sénateur Maltais : Bonjour. Ghislain Maltais, Québec.

Le sénateur Rivard : Michel Rivard, Les Laurentides, Québec.

Le président : Le comité poursuit son étude sur les efforts d'innovation et de recherche économique dans le secteur agricole.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous accueillons des témoins qui nous donneront leurs commentaires relatifs à l'ordre de renvoi que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a reçu du Sénat du Canada, qui est notamment d'étudier les modalités de

internationalement, en améliorant la durabilité agricole, et en améliorant la diversité et la sécurité des produits alimentaires.

Honorable sénateurs, notre premier groupe d'experts est formé des représentants de l'Agence canadienne d'identification du bétail; nous accueillons M. Darcy Eddleston, le président, et M. Brian Caney, qui est directeur général.

Merci d'avoir accepté notre invitation. Le greffier, M. Pittman, m'a informé que M. Eddleston fera un exposé, qui sera suivi des questions des sénateurs. La parole est à vous.

Darcy Eddleston, Chair, Canadian Cattle Identification Agency: Good morning senators and thank you for the opportunity to be here this morning. I am a cow/calf producer southwest of Lloydminster, Alberta. Our family farm has been in our family since 1906, so we have been in the business for quite a few years and we are very proud of that.

Aujourd'hui, pour commencer, je vais vous parler un peu de l'ACIB, un organisme sans but lucratif qui est l'administrateur national pour les industries du bovin, de la production laitière, du bison et du mouton. Nous attribuons des numéros d'inventaire aux fabricants, qui les fournissent ensuite aux producteurs de ces industries.

Une des forces de l'ACIB est son conseil d'administration. Il s'agit d'un important conseil d'administration formé de gens de nombreux secteurs de l'industrie de l'élevage qui ont une grande connaissance de l'industrie et de ses secteurs, ce qui nous aide à préparer un plan global pour l'ensemble de l'industrie.

Essentiellement, la traçabilité est fondée sur trois piliers : l'identification des animaux, l'identification des sites et le signalement de déplacements. Ces facteurs forment l'essentiel de la traçabilité du bétail au Canada. L'ACIB est assujettie à la Loi sur la santé des animaux, dont l'application relève de l'ACIA. Donc, nous travaillons en étroite collaboration avec l'ACIA, qui est chargée de l'application de la politique. De notre côté, nous assurons la gestion du système d'identification des animaux.

En septembre 2011, le ministre Ritz a tenu un Sommet national sur la traçabilité du bétail, à Saskatoon, ce qui a permis de réunir les joueurs de l'industrie. Avant cela, nous étions d'avis que la traçabilité commençait à se diviser, car divers groupes préparaient leurs propres plans quant à savoir quelle forme devrait prendre la traçabilité. Pendant la réunion, l'industrie s'est réunie et a préparé une feuille de route sur ce que devrait être, selon elle, l'avenir de la traçabilité.

Parmi les éléments importants qui en sont ressortis, le gouvernement et l'industrie ont conclu qu'un partenariat est nécessaire, que nous devons travailler ensemble et que le seul groupe ne peut pas se charger de la traçabilité à lui seul. Il est important que chaque joueur joue son rôle et que tous travaillent ensemble. Grâce à cela, il a été reconnu que la traçabilité joue un

développement de nouveaux marchés, au pays et à l'étranger, d'améliorer la durabilité agricole et de renforcer la diversité et la sécurité des produits alimentaires.

Honorable sénateurs, notre premier groupe d'experts est formé des représentants de l'Agence canadienne d'identification du bétail; nous accueillons M. Darcy Eddleston, le président, et M. Brian Caney, qui est directeur général.

Merci d'avoir accepté notre invitation. Le greffier, M. Pittman, m'a informé que M. Eddleston fera un exposé, qui sera suivi des questions des sénateurs. La parole est à vous.

Darcy Eddleston, président, Agence canadienne d'identification du bétail : Bonjour et merci de me donner l'occasion de témoigner aujourd'hui. Je suis un éleveur-naisseur de la région au sud-ouest de Lloydminster, en Alberta. Notre ferme familiale est dans notre famille depuis 1906. Donc, nous sommes dans ce domaine depuis de nombreuses années et nous en sommes très fiers.

Aujourd'hui, pour commencer, je vais vous parler un peu de l'ACIB, un organisme sans but lucratif qui est l'administrateur national pour les industries du bovin, de la production laitière, du bison et du mouton. Nous attribuons des numéros d'inventaire aux fabricants, qui les fournissent ensuite aux producteurs de ces industries.

Essentiellement, la traçabilité est fondée sur trois piliers : l'identification des animaux, l'identification des sites et le signalement de déplacements. Ces facteurs forment l'essentiel de la traçabilité du bétail au Canada. L'ACIB est assujettie à la Loi sur la santé des animaux, dont l'application relève de l'ACIA. Donc, nous travaillons en étroite collaboration avec l'ACIA, qui est chargée de l'application de la politique. De notre côté, nous assurons la gestion du système d'identification des animaux.

En septembre 2011, le ministre Ritz a tenu un Sommet national sur la traçabilité du bétail, à Saskatoon, ce qui a permis de réunir les joueurs de l'industrie. Avant cela, nous étions d'avis que la traçabilité commençait à se diviser, car divers groupes préparaient leurs propres plans quant à savoir quelle forme devrait prendre la traçabilité. Pendant la réunion, l'industrie s'est réunie et a préparé une feuille de route sur ce que devrait être, selon elle, l'avenir de la traçabilité.

Parmi les éléments importants qui en sont ressortis, le gouvernement et l'industrie ont conclu qu'un partenariat est nécessaire, que nous devons travailler ensemble et que le seul groupe ne peut pas se charger de la traçabilité à lui seul. Il est important que chaque joueur joue son rôle et que tous travaillent ensemble. Grâce à cela, il a été reconnu que la traçabilité joue un

health emergency response capabilities.

The industry sees traceability as an insurance premium. Through the work we do with traceability, if an animal disease outbreak occurs, it will help isolate the contaminated animals, close off the disease, and we can get rid of those animals and hopefully open up trading faster than what would occur if no program was in place.

Out of that meeting in Saskatoon, a cattle implementation plan was developed. Several groups have started work in different areas of that. One group is the Cattle Movement Reporting Working Group. They have brought together different sectors of the cattle and transportation industries on what sort of information needs to be collected so that we can track the movement of cattle and other species across this country without impeding commerce. It is important that we not slow down commerce at any stage of this and make it a disadvantage for the producers of this country as we move forward.

That group is working on the minimum level of information that needs to be done and how to put that on a commerce-based document to help move things forward.

As I said, one of the pillars of traceability is premises ID. Premises ID has turned out to be a big challenge for CCIA. It was determined that the provinces would be in charge of premises ID, and now we have 10 different provinces doing different things. CCIA must be able to collect all that information, and each province has different ways of collecting premises and recording them. Some provinces were slow when this first started. They wanted to see what was going to be required of them, so for several years not a lot done in this area. There has been a bit of a catch-up game as far as premises go, but we are making headway. It is a lot better than it was a couple of years ago.

Coming out of the cattle summit, it was important that we have a phased-in approach. The producers of Canada could not do everything all at once, so it was important that we do a phased-in approach. Out of that, there are different phases. One right now is a regulatory review for the Health of Animals Act that industry is giving its input on.

There are also producer issues such as tag retention. Whenever I go out to producers, we get a number of complaints about tag retention in their animals. I also have people telling me that it is not a problem for them. We felt it was important to do some type of research project to get a baseline of what the retention issues are in this country. We have started it. We have a challenge at times to secure funding to maintain it. We think it must be a long-

rôle important en ce qui a trait à la capacité d'intervention d'urgence en matière de santé animale, tant à l'échelle nationale qu'à l'échelle internationale.

L'industrie considère la traçabilité comme une prime d'assurance. Grâce au travail que nous faisons en matière de traçabilité, s'il y a une épidémie de maladie animale, cela nous aidera à isoler les animaux contaminés, à éliminer la maladie. Ainsi, nous pouvons nous débarrasser de ces animaux et, espérons-le, reprendre les activités commerciales plus rapidement que nous le pourrions si aucun programme n'était en place.

À l'issue de la réunion de Saskatoon, un plan de mise en œuvre pour les bovins a été préparé. Divers groupes ont commencé à travailler sur différents aspects du plan. L'un des groupes est le Groupe de travail chargé de la consignation des déplacements de bovins. Le groupe a consulté les intervenants de divers secteurs des industries du bovin et du transport pour savoir quels renseignements doivent être recueillis pour que nous puissions suivre le déplacement des bovins et d'autres espèces partout au pays sans nuire au commerce. Il est important de ne pas ralentir les activités commerciales à quelque étape du processus de façon à ce que cela ne devienne pas, à l'avenir, un désavantage pour les producteurs du pays.

Le groupe s'emploie à définir le niveau minimal d'information requis et sur la façon d'inclure cela dans un document axé sur le commerce pour aider à faire avancer les choses.

Comme je l'ai indiqué, l'un des piliers de la traçabilité est l'identification des sites, ce qui a représenté un grand défi pour l'ACIB. Il a été déterminé que l'identification des sites relèverait les provinces, et nous nous retrouvons maintenant avec 10 provinces qui font les choses différemment. L'ACIB doit être capable de recueillir tous ces renseignements, et toutes les provinces utilisent des méthodes différentes pour obtenir ces renseignements auprès des sites et pour les consigner. Au début, certaines provinces tardaient à le faire. Elles attendaient de savoir quelles seraient les exigences, de sorte que pendant plusieurs années, il n'y a pas eu beaucoup de progrès à cet égard. En ce qui concerne les sites, nous avons eu du rattrapage à faire, mais nous faisons des progrès. C'est beaucoup mieux que ce ne l'était il y a deux ou trois ans.

Après le sommet sur le bétail, il était important d'adopter une approche graduelle. Les producteurs canadiens ne pouvaient pas tout faire en même temps, d'où l'importance d'une approche graduelle. En conséquence, il y a différentes étapes, dont l'examen réglementaire de la Loi sur la santé des animaux, en cours, et dans le cadre duquel l'industrie présente ses commentaires.

Il y a aussi des problèmes liés aux producteurs, comme la rétention des identifiants. Lorsque je rends visite aux producteurs, je reçois un certain nombre de plaintes au sujet de la rétention des identifiants chez leurs animaux. Il y a aussi des gens qui me disent qu'ils n'ont aucun problème à cet égard. Nous avons le sentiment qu'il était important de mettre en œuvre un projet de recherche quelconque pour avoir une idée des problèmes de rétention relevés

term project. Cows and the cattle herd can stay 10 years, so we need a multiple year program to test these tags. A 90-day or one-year test is not long enough, in our opinion. We are trying to get a multiple year project going to get a true base on where a tag is.

We have done an auction market study of trying to scan every animal inside the marketplace. That study has been completed. There was not a lot of advantage to scanning every individual in the auction market. It would tend to slow things down for the auction market, and if a tag did not read or an animal did not have a tag, they would have to run it around again. That creates extra stress on the animal; it creates weight loss and other issues.

The industry has gone to a group movement reporting system. We think the next potential big animal disease problem could be an airborne disease, and therefore group movement is far more important than an individual animal.

We are working on a cost analysis of the cattle implementation plan. There is a group going through trying to put a cost to each one, and then we will sit down and figure out who will pay for the system as we move forward. We have to share this amongst everyone. Industries and governments all have a part to play in this. There is an advantage to every member moving forward to have a good traceability program in place. That committee is currently under way as well.

As I said, there is also a phase-in for reporting. Alberta is doing it and the other provinces will start; Quebec also is reporting. West of Manitoba, feedlots of 1,000 head or bigger will start reporting on a move-in basis. It became clear at the cattle summit that we record these animals on a move-in basis. The first movement of 80 per cent of cattle is to a feedlot. The bigger feedlots are currently reading these animals for management purposes within their organizations. They are already recording that data, so it is easy for them to pass that information on to CCIA as well.

It will start at 1,000. It is 500-head feedlots east of Manitoba, and that number will go down over the next number of years until eventually all movement on to someone's premises will be recorded with CCIA.

The industry felt it was important that they show their commitment to traceability. We have had about 19 different cattle organizations pass the resolution that they support a national commerce-based movement reporting system. They support the use of movement documents as an alternative to

au pays. Nous avons commencé, mais nous avons parfois de la difficulté à obtenir du financement pour son maintien. Nous pensons qu'il faut que ce soit un projet à long terme. Les vaches et le cheptel bovin peuvent demeurer sur le site pendant 10 ans; il nous faut donc un programme sur plusieurs années pour tester les identifiants. À notre avis, un test sur 90 jours ou un an n'est pas suffisant. Nous essayons de mettre en œuvre un projet sur plusieurs années pour avoir des données véritables sur l'endroit où se trouve l'identifiant.

Nous avons fait une étude dans le marché aux enchères; nous avons essayé de passer chaque animal au lecteur. L'étude est terminée. Passer au lecteur chaque animal présent dans le marché aux enchères ne présente pas beaucoup d'avantages. Cela aurait tendance à ralentir les activités du marché aux enchères et si on n'arrive pas à lire l'identifiant ou si un animal n'en a pas, il faudrait recommencer le processus. Pour l'animal, cela crée un stress supplémentaire, une perte de poids et d'autres problèmes.

L'industrie est passée à un système de signalement des déplacements en groupe. Nous pensons que le prochain problème important en matière de santé animale pourrait être une maladie transmise par voie aérienne. En conséquence, les déplacements en groupe sont beaucoup plus importants que le déplacement d'un seul animal.

Nous préparons actuellement une analyse des coûts du plan de mise en œuvre pour les bovins. Un groupe s'emploie à déterminer le coût pour chaque élément, puis nous devons nous réunir et essayer de savoir qui assumera les coûts du système au fur et à mesure que nous progressons. Tout le monde doit participer. Les industries et les gouvernements ont tous un rôle à jouer à cet égard. Mettre en œuvre un bon programme de traçabilité représente, pour l'avenir, un avantage pour tous les membres. Le comité a déjà entrepris ses travaux.

Comme je l'ai indiqué, le signalement est aussi mis en œuvre graduellement. L'Alberta le fait et les autres provinces suivront; le Québec fait aussi du signalement. À l'ouest du Manitoba, les parcs d'engraissement de 1 000 bêtes ou plus commenceront le signalement des entrées. Au sommet sur le bétail, il est apparu évident que le signalement des animaux se fait en fonction des entrées. Pour 80 p. 100 des bêtes, le premier déplacement est en direction d'un parc d'engraissement. Les parcs d'engraissement plus importants procèdent actuellement à la lecture des identifiants de ces animaux aux fins de la gestion de leur propre organisation. Ils recueillent déjà ces données; il leur est donc facile de les transmettre aussi à l'ACIB.

Cela commencera à 1 000 bêtes. On parle de 500 pour les parcs d'engraissement à l'est du Manitoba, et ce chiffre baissera au cours des prochaines années jusqu'à ce qu'un jour, tous les déplacements sur un site quelconque soient signalés à l'ACIB.

L'industrie trouvait qu'il est important de démontrer son engagement envers la traçabilité. Environ 19 organisations d'éleveurs de bovins ont adopté la résolution indiquant qu'elles appuient un système national de déclaration des déplacements axé sur le commerce. Elles appuient l'utilisation de documents relatifs

individual scanning at commingling sites, and support the cattle industry traceability plan. The industry has bought into the plan and sees the importance of it. It is working on moving it forward.

The last thing I will share today is something that we are quite excited to be working on. We are currently in the process of examining with the province of Quebec and ATQ the possibility of having one national multi-species database to record movement across Canada. This would be a big step forward for the country and we look forward to making this work. Right now there is a consultant's work. It will go before both CCIA and ATQ's boards by the end of this month on moving forward. To have a multi-species system all across the country is a big step forward for traceability in Canada.

That is a quick overview of what CCIA is working on now. Thank you for the opportunity to be here today.

The Chair: Thank you very much. Well done.

Senator Plett: Thank you, Mr. Eddleston, for that report. You are in the cattle industry, but how does the cattle identification program work with other livestock identification, or is other livestock identification similar?

Mr. Eddleston: That is in various stages across the country. Quebec has a very detailed system that the province has invested a fair bit of money in developing. Other species are working that. There are different groups working on their own traceability system right now. From what we hear, the biggest challenge to them is cost.

One thing we like about the CATS system is that it gives them a place; they do not have to go out and develop their own traceability system. They can hire those services out to this new organization.

Senator Plett: You talked about cost quite a bit. You are non-profit. I assume that producers foot the bill for some of it. How much of it is passed down the line to consumers? Who pays for your operation right now?

Mr. Eddleston: For the operation of CCIA right now, the producers pay. We collect 60 cents from every tag sold to run our organization. That is how CCIA is funded. We seek government support for things such as IT upgrades and bigger projects such as that, but the producers pay for the day-to-day operations.

Senator Plett: Are you getting no government funding right now?

aux déplacements comme solution de rechange à la lecture des identifiants de chaque animal dans les sites de cohabitation, et elles appuient le plan de traçabilité de l'industrie bovine. L'industrie a adopté le plan, en comprend l'importance et travaille à sa mise en œuvre.

La dernière chose dont j'aimerais vous parler aujourd'hui, c'est un projet qui suscite chez nous un grand enthousiasme. Actuellement, en collaboration avec le Québec et l'ATQ, nous étudions la possibilité de mettre en place une base de données multi-espèces nationale pour enregistrer tous les déplacements au Canada. Ce serait un grand pas en avant pour le pays et nous avons hâte que ce soit mis en œuvre. Les travaux d'un expert-conseil sont en cours et seront présentés aux conseils d'administration de l'ACIB et de l'ATQ d'ici la fin du mois pour savoir si on peut aller de l'avant. Un système multi-espèces dans l'ensemble du pays est un pas-de-géant pour la traçabilité au Canada.

Voilà un aperçu de ce que fait l'ACIB actuellement. Merci de m'avoir donné l'occasion de venir ici aujourd'hui.

Le président : Merci beaucoup. C'était très bien.

Le sénateur Plett : Monsieur Eddleston, merci de ce rapport. Vous êtes dans l'industrie bovine, mais comment le programme d'identification du bétail s'intègre-t-il aux programmes d'identification des autres animaux d'élevage, ou l'identification des autres animaux d'élevage fonctionne-t-elle de façon similaire?

M. Eddleston : À cet égard, au pays, on en est à diverses étapes. Le Québec a un système très détaillé dont la création a nécessité un investissement assez important de la province. Pour d'autres espèces, on y travaille actuellement. Divers groupes travaillent actuellement à la création de leur propre système de traçabilité. D'après ce que nous avons entendu, leur plus gros défi est lié au coût.

Un des aspects que nous aimons par rapport aux Services canadiens d'Agri-Traçabilité, c'est que cela donne aux gens un endroit où s'adresser; ils n'ont donc pas à créer leur propre système de traçabilité. Ils peuvent avoir recours aux services de ce nouvel organisme.

Le sénateur Plett : Vous avez parlé beaucoup du coût. Vous êtes un organisme sans but lucratif. Je suppose que les producteurs paient une partie de vos activités. Quel pourcentage est refilé aux consommateurs? Actuellement, qui paie pour vos opérations?

M. Eddleston : Actuellement, ce sont les producteurs qui paient pour l'exploitation de l'ACIB. Pour la gestion de notre organisme, nous recevons 60 cents pour chaque identifiant vendu. Voilà comment est financée l'ACIB. Nous demandons l'aide du gouvernement pour des choses comme la mise à niveau des technologies de l'information et des projets plus importants de ce genre, mais les producteurs paient pour les opérations quotidiennes.

Le sénateur Plett : En ce moment, vous ne recevez aucun financement public?

Brian Caney, General Manager, Canadian Cattle Identification Agency: We do get provincial government support in Saskatchewan and Alberta for field staff. We have ten field staff in Alberta and three field staff in Saskatchewan who are out with producers helping them face to face with their traceability issues, but just in those two provinces.

Outside of that, as Mr. Eddleston said, the only other government funding we get is for project work to do upgrades. He mentioned an auction market project we undertook a couple of years ago.

Our operational funding come strictly from the 60 cents we get when we issue the tag numbers to the tag manufacturer. Effectively, that is built into the cost of the tag as it goes through the supply chain. When the producer goes to the farm supply store to buy tags, the 60 cents is buried in that price.

Mr. Eddleston: This is a fear of the industry. As we start looking at auction market studies, if we were to go to individual scanning and auction markets, some of those scanners cost \$100,000. If that cost was borne by the auction market, they would pass that cost on to producers again. It starts to build on the backs of producers moving forward. That was a concern of the industry and why it is important to understand the ramifications of some of these costing studies as we move into a more complete system.

Senator Plett: Alberta would obviously be, I am assuming, the largest in the country. How many tags a year would you sell in Alberta?

Mr. Caney: They have about 70 or 75 per cent of that cattle herd. We do not sell, but about 4 million to 4.5 million tags are sold per year. They will take 70 per cent of those tags.

Senator Plett: How do we compare with other countries? Has this improved our export into countries like Japan and South Korea? How do other countries compare with Canada in traceability?

Mr. Eddleston: Canada, I would say, is further ahead than most countries. Australia has a very dynamic system. I would say they are probably ahead of us. However, we are further ahead than the United States.

Senator Plett: Are we?

Mr. Eddleston: Yes. They are very fractured. It is broken down on a national system. It is a state-by-state basis. The rules are all over the map there. Traceability has been very good for us as far as market access in that we have something. While it may not open up a door for us, many countries will not talk to you about trade unless you have something in place. It is a non-starter if you do not, for countries like ours who are so export-dependent. It has

Brian Caney, directeur général, Agence canadienne d'identification du bétail : En Saskatchewan et en Alberta, nous recevons du financement du gouvernement provincial pour le personnel de terrain. Nous avons 10 employés de terrain en Alberta et trois en Saskatchewan. Ils travaillent auprès des producteurs pour les aider à régler les problèmes liés à la traçabilité, mais seulement dans ces deux provinces.

Cela à part, comme M. Eddleston l'a indiqué, le seul financement public que nous recevons est réservé aux projets de mise à jour. Il a mentionné un projet que nous avons entrepris il y a deux ou trois ans dans un marché aux enchères.

Le financement de nos opérations provient uniquement de la redevance de 60 cents que nous recevons lorsque nous fournissons les numéros d'identifiant au fabricant d'identifiants. En effet, cela est intégré au prix de l'identifiant tout au long de la chaîne d'approvisionnement. Lorsque le producteur se rend au magasin de fournitures agricoles pour acheter des identifiants, le montant de 60 cents est inclus dans le prix.

M. Eddleston : C'est ce que craint l'industrie. Alors que nous commençons l'analyse des études sur les marchés aux enchères, si nous passons à la lecture individuelle des identifiants et aux marchés aux enchères, certains de ces lecteurs coûtent 100 000 dollars. Si ce coût était assumé par le marché aux enchères, il serait de nouveau refilé aux producteurs, qui verraient les coûts s'accumuler à l'avenir. C'était une préoccupation de l'industrie et c'est pourquoi il est important de comprendre les ramifications de certaines analyses des coûts alors que nous nous dirigeons vers un système plus exhaustif.

Le sénateur Plett : Manifestement, l'Alberta serait le plus important joueur au pays, je suppose. Combien d'identifiants vendez-vous chaque année en Alberta?

Mr. Caney : Environ 70 ou 75 p. 100 du cheptel bovin est en Alberta. Ce n'est pas nous qui les vendons, mais il se vend environ quatre à 4,5 millions d'identifiants par année. Alberta achète donc 70 p. 100 de ces identifiants.

Le sénateur Plett : Comment le Canada se compare-t-il à d'autres pays? Cela nous avait-il permis d'augmenter nos exportations vers des pays comme le Japon et la Corée du Sud? Comment d'autres pays se comparent-ils au Canada au chapitre de la traçabilité?

M. Eddleston : Je dirais que le Canada est plus avancé que la plupart des pays. L'Australie a un système très dynamique. Je dirais que les Australiens sont probablement en avance sur nous. Cependant, nous avons une longueur d'avance sur les États-Unis.

Le sénateur Plett : Vraiment?

M. Eddleston : Oui. Le système est très décentralisé. Ce n'est pas un système national. Il varie en fonction des États. Aux États-Unis, la réglementation est inégale. La traçabilité nous a été très utile pour ce qui est de l'accès au marché, car nous avons quelque chose. Même s'il est possible que cela ne nous ouvre pas les portes, beaucoup de pays n'entreprendront pas de pourparlers commerciaux avec vous à moins que vous ayez mis en place un

been beneficial. That is why we think we need to improve it further, to build a better system. What we have now is what we call a book-in system. We know where the animal was born and where it either left the country or was slaughtered. Now it is time to start filling in those pieces in between, where that animal has been in its life.

[Translation]

Senator Tardif: Thank you, Mr. Chair. Good morning to both of you and thank you for your presentation. If I understand correctly, one of the objectives of the traceability program is to identify the source of a food product problem if such a problem should arise and to mitigate the consequences of a food safety crisis.

Does the program currently allow you to trace the movement of one head of livestock from the farm to the final consumer in the grocery store, from farm gate to dinner plate, so to speak? If not, where does the tracing stop?

[English]

Mr. Eddleston: The quick answer would be no.

We have the capability of tracing back. One of the things that the BSE crisis showed is that we do have a trace-back system; we can know where the animal is. It sometimes takes a long time to be able to chase the paperwork.

Once it gets to the packing plant, that is as far as we go. What happens inside the plant will be up to the individual companies and how they track within their own buildings.

I believe Australia claims they can do a trace-back within 24 hours. Our goal is to be 48 hours. We want to know where that animal has been in its life cycle within 48 hours. We are not there now because of holes between the two bookends, and that is what we want to tighten up. We know the faster we can isolate any animals that have come into contact with a diseased animal, close that ring down and shut that disease down, the better it is for our trading partners, producers and the country as a whole.

[Translation]

Senator Tardif: Is the information on the movements of a product and the facilities available to the general public?

[English]

Mr. Eddleston: No, it is not. The producers feel it is important that their information is kept confidential. There are also business arrangements on how some of that works that need to be confidential. Some of it will be proprietary.

système. Pour des pays qui dépendent beaucoup des exportations, comme le nôtre, ne pas le faire n'est pas viable. Le système nous a été utile et c'est pourquoi nous pensons qu'il faut l'améliorer davantage, de façon à créer un meilleur système. Actuellement, nous avons ce qu'on appelle un système de registre. Nous savons à quel endroit l'animal est né, est sorti du pays ou a été abattu. Il est maintenant temps de trouver les éléments manquants, c'est-à-dire les endroits où l'animal s'est retrouvé tout au long de sa vie.

[Français]

La sénatrice Tardif : Merci, monsieur le président. Bonjour à vous deux et merci pour votre présentation. Si je comprends bien, un des objectifs du régime de traçabilité est la capacité d'identifier la source d'un problème alimentaire si un tel problème se produisait, et de mitiger les conséquences d'une crise concernant la salubrité des aliments.

Est-ce que le régime vous permet actuellement de retracer le déplacement du bovin de la ferme jusqu'à l'épicerie, pour sa consommation finale, de la fourche à la fourchette, comme on pourrait dire? Sinon, où s'arrête le traçage?

[Traduction]

M. Eddleston : La réponse courte est non.

Nous en avons la capacité. L'un des aspects que la crise de la vache folle a permis de démontrer est que nous avons un système de traçage en amont; nous savons où l'animal se trouve. Cela peut nous prendre du temps avant d'obtenir les documents.

Lorsque la carcasse arrive à l'usine de transformation, c'est là que nous nous arrêtons. Ce qui se passe dans l'usine dépend de chaque entreprise et de son propre système de traçabilité.

Je crois que l'Australie prétend pouvoir faire le traçage en moins de 24 heures. Notre objectif est d'y arriver en 48 heures. Nous voulons savoir en moins de 48 heures où l'animal était au cours de sa vie. Nous n'y arrivons pas à l'heure actuelle, en raison du manque de renseignements entre le début et la fin, et c'est ce que nous voulons améliorer. Nous savons que plus vite nous arrivons à isoler les bêtes qui ont été en contact avec un animal malade, à boucler le tout et à circonscrire la maladie, mieux ce sera pour nos partenaires commerciaux, nos éleveurs et l'ensemble du pays

[Français]

La sénatrice Tardif : L'information concernant les déplacements d'un produit et les installations est-elle accessible au public en général?

[Traduction]

M. Eddleston : Non. Les éleveurs croient qu'il est important que leurs données demeurent confidentielles. Il y a également des ententes commerciales au sujet de certains travaux qui doivent demeurer confidentiels. Certains sont de nature exclusive.

Therefore, no, it is not open for the individual citizen to access where that movement has been. There are programs that producers are in that I know will share that information; some of what we call branded products that you can buy in the store will tell you where the cattle were born, raised, produced and that sort of thing. However, as far as general information goes, the answer is no.

[Translation]

Senator Tardif: Are the costs of the traceability program passed on to the prices consumers pay? Who absorbs the costs of the traceability program?

[English]

Mr. Eddleston: Many of the costs end up falling down to the primary producer. Those sorts of costs get built into the system; whether it is the cost of the ear tag they have to put in, or if there are extra costs at the auction market that get built in, they will get passed back down.

If you have a branded program and you are able to control that entire string, some of that cost will get passed along to the consumers, but very little gets passed along to consumers.

Senator Buth: Thank you very much for being here today and giving a good presentation.

Is the system actually functioning right now? What parts of it are functioning?

Mr. Caney: We have the capability to have a fully functioning system. The problem is the reporting and the lack of regulation to require reporting in certain areas of country. The database that we manage can do bookend, as Mr. Eddleston said — the birth of the animal and the death or export of the animal. We have all the capability to do movement and premise information inside the database.

However, if the jurisdiction does not require reporting movement, of course we do not collect any information. As an example, in Alberta and Quebec there are requirements for movement reporting. In Alberta, specifically, it is at feedlots that are processing more than 1,000 animals a year, so that movement is coming in. In Alberta we are getting 1.5 or 1.6 million move-in events per year. However, that drastically drops as you go into provinces where there is no requirement to report movement.

It varies. We have the capability to do complete reporting, but we are not complete in all areas. Quebec does have a very good, strong system. Through ATQ and provincial regulations, it is my understanding — I am not totally familiar with ATQ's system — that they are picking up all the movement and premise information, so they have everything; they have the start, the end and everything in the middle.

Par conséquent, les données ne sont pas publiques, et les citoyens n'ont pas accès aux renseignements concernant les déplacements des animaux. Il y a des programmes auxquels des éleveurs participent qui communiquent cette information. Nous pouvons nous procurer dans les magasins certains produits de marque, comme nous les appelons, et l'emballage mentionne où la bête est née, a été élevée, a été transformée, et cetera. Cependant, pour ce qui est des renseignements généraux, la réponse est non.

[Français]

La sénatrice Tardif : Les coûts de ce régime de traçabilité sont-ils ajoutés aux frais que paient les consommateurs? Qui sont ceux qui absorbent les coûts de ce régime de traçabilité?

[Traduction]

M. Eddleston : La majorité des coûts sont assumés par les producteurs primaires. Ces coûts sont inclus dans le système; qu'il soit question des étiquettes d'oreille ou des coûts supplémentaires relativement au marché aux enchères, ils seront absorbés en amont de la filière.

Dans le cas d'un produit de marque, il est possible de contrôler l'ensemble de la chaîne de valeur; donc, certains coûts seront absorbés par les consommateurs, mais je dirais que c'est très peu.

Le sénateur Buth : Merci beaucoup de votre présence et de votre exposé instructif.

Est-ce que le système est actuellement fonctionnel? Quelles parties le sont?

M. Caney : Nous avons la capacité d'avoir un système totalement fonctionnel. Le problème est l'échange de données et le manque de mesures réglementaires en vue d'exiger une telle communication dans certaines régions du pays. Notre base de données peut effectuer la traçabilité du début jusqu'à la fin, comme l'a mentionné M. Eddleston, à savoir de la naissance de l'animal jusqu'à sa mort ou à son exportation. Nous avons la capacité de recueillir des renseignements sur les déplacements et les sites.

Par contre, si les gouvernements n'exigent pas de déclarer les déplacements, nous ne recueillons bien entendu aucune donnée. Par exemple, l'Alberta et le Québec l'exigent. En particulier en Alberta, une telle divulgation est exigée de la part des parcs d'engraissement de plus de 1 000 têtes. Nous avons donc des données sur ces déplacements. En Alberta, nous recensons 1,5 ou 1,6 million de déplacements par année. Cependant, cette statistique chute dans les provinces où il n'est pas nécessaire de communiquer les déplacements.

Cela varie. Nous avons la capacité de réaliser des rapports complets, mais ce n'est pas possible dans toutes les régions. Le Québec a un excellent système. Grâce à l'ATQ et aux règlements provinciaux, je crois comprendre que les autorités recueillent des renseignements sur les déplacements et les sites, mais je ne connais pas en détail l'ATQ. Les autorités ont toutes les données : le début, la fin, et tout ce qui se passe entre les deux.

Senator Buth: Have there been discussions about whether movement tracking should be on a province-by-province system or whether it should be a federal requirement?

Mr. Caney: I think the recent Safe Food for Canadians Act allows for the federal government to put in rules around movement, although movement is I think a provincial jurisdiction. In a way, it is working with the provinces to try and get movement reporting and make it more precise and delivered to a national reporting system like CCIA or ATQ. I think that capability is there and can be exercised in the future.

As Mr. Eddleston said, we are working on the Cattle Movement Reporting Working Group. We have defined the national set of data. There are 15 or 16 data elements that we need to capture on every animal movement. Even though every province has its own manifest or transportation documents — and they may have other information they need to capture for that with regard to ownership or things like that — if everybody agrees to the 16 elements, we could get there. Then we can collect those 16 elements, and that is what need for traceability.

There is movement towards that. However, prior to 2011, it was all over the map. Now it is coalescing and coming together, and everybody is at the table and talking about this. They are at various stages of development, but everybody is at the table to move the thing forward. It is good to see that the provinces are gathering around and agreeing that we need to work towards some kind of documentation. We want to make that electronic as much as possible in the future as opposed to having millions of pieces of paper floating around.

Mr. Eddleston: There is an encouraging thing I am seeing. Six years ago when I first came to CCIA, we were telling government to stay out of our business, that we would take care of our own business. We are at the point now where we have provincial cattle organizations going to their provinces with resolutions from their members saying that they need mandatory premise ID in the province. The industry is starting to push this harder than it has in the past, which I think is encouraging.

Senator Buth: Are there benefits to producers in terms of monitoring, herd health, record keeping or management through this system? Is this something that they might see a benefit to?

Mr. Eddleston: At the primary level, not a lot. As I mentioned, some of the big feedlots are scanning these cattle in and they have their own management practices that they are taking advantage of, whether it is marketing opportunities or others. Prior to Japan going to 30 months, if they had an animal that they thought could finish in 20 months, they would pen them in groups of cattle that could have the potential to go to that market.

Le sénateur Buth : Y a-t-il eu des discussions, à savoir qui, des provinces ou du gouvernement fédéral, devrait s'occuper du suivi des déplacements?

M. Caney : Je crois que la récente Loi sur la salubrité des aliments au Canada autorise le gouvernement fédéral à adopter des règles concernant les déplacements, même si je crois que c'est une compétence provinciale. D'une certaine façon, il s'agit de collaborer avec les provinces en vue d'essayer d'exiger la déclaration des déplacements, de rendre le tout plus précis et de faire parvenir les données à un système national en la matière comme l'ACIB ou l'ATQ. Selon moi, nous en avons la capacité, et nous pourrions la mettre en pratique.

Comme M. Eddleston l'a mentionné, nous faisons partie du Groupe de travail chargé de la consignation des déplacements de bovins. Nous avons défini les données nationales. Chaque fois qu'un animal est déplacé, il y a 15 ou 16 données qu'il faut recueillir. Même si chaque province a ses propres documents de transport — il se peut que les provinces aient besoin d'autres renseignements à cet égard en ce qui a trait à la propriété, et cetera —, si tout le monde convient des 16 éléments, nous pouvons y arriver. Ensuite, nous pouvons recueillir ces 16 éléments; c'est ce dont nous avons besoin en vue d'assurer la traçabilité.

Nous progressons dans cette direction. Cependant, avant 2011, c'était n'importe quoi. Nous allons maintenant dans la même direction, et le système prend forme. Tout le monde est à la table et en discute. Les parties sont rendues à diverses étapes de conception, mais tout le monde est là en vue d'aller de l'avant à ce chapitre. C'est bien de voir les provinces se regrouper et convenir que nous avons besoin de données. Nous avons l'intention d'informatiser le plus possible le système, au lieu d'avoir des millions de feuilles qui traînent un peu partout.

M. Eddleston : C'est encourageant. Lorsque je suis arrivé à l'ACIB il y a six ans, nous demandions au gouvernement de rester en dehors de notre industrie; nous voulions nous occuper de nos propres affaires. Actuellement, nous avons des éleveurs qui envoient leur organisation provinciale demander à leur gouvernement de rendre obligatoire l'identification des sites. L'industrie exerce plus de pressions à cet égard que jamais auparavant; c'est encourageant, selon moi.

Le sénateur Buth : Les éleveurs tirent-ils avantage du système sur le plan de la surveillance, de la santé du troupeau ou de la gestion des dossiers? Est-ce quelque chose qu'ils pourraient considérer comme un avantage?

M. Eddleston : Pour ce qui est des producteurs primaires, ce n'est pas vraiment le cas. Comme je l'ai mentionné, certains grands parcs d'engraissement analysent leur troupeau et ont leurs propres pratiques de gestion, dont ils tirent avantage en ce qui a trait notamment aux débouchés. Avant que le Japon fasse passer son critère à 30 mois, si les éleveurs avaient des animaux qui pouvaient arriver à maturité en 20 mois, ils les plaçaient avec d'autres bêtes qui pourraient être exportées vers ce marché.

As you went further down the chain, there might have been someone. However, at the primary level there is not a lot of benefit.

Senator Buth: You mentioned that 60 cents per tag goes to you. What is the total cost of the tag?

Mr. Eddleston: It varies across the country. In Alberta, \$3 a tag is probably the average. I know it can go up in certain places a little more remote. I have heard of prices up to \$5 a tag.

Senator Robichaud: Someone pays 60 cents but the costs differ in places — \$2, \$3 or \$4. Who makes up the difference here?

Mr. Eddleston: The retailer selling that tag will take a little bit of that money, as will the tag manufacturers. Sixty cents of that basically goes to traceability. The rest goes to production and retail — profit margins — for everybody else in the chain of retail.

Senator Buth: The producer pays.

Mr. Eddleston: The producer pays the \$3, yes.

Senator Callbeck: There are differences in every province. I would like you to pick one province, whether it is Alberta or another one, and take us through the various steps from the time the animal is born until it is at the slaughterhouse. I assume the tag goes on as soon as the animal is born. For one thing, is there only one tag for a lifetime? I saw in here something about eight approved tags. I would like to know the process.

Mr. Eddleston: One tag goes with that animal throughout its life. The easy way to describe that tag is that it has a 15-digit number on it. It is like a VIN number on your car. It is an individual number for that animal.

When that animal is born, before it leaves that herd of ownership, it has to be tagged. A lot of people do that either right at birth or at branding when the animal is a couple months old. This is where the cattle industry is different from other sectors, such as hogs or poultry. In those sectors, it is all one-way movement, from one barn to the next and then to slaughter, usually. In the cattle industry, animals go out, come back and move on.

I will use my own farm as an example. The animals are born and we tag them. We will keep those animals for roughly a year and sell them. From there, they can go a couple of ways. They can go to someone we call a “grasser.” The animals are small and need more time to grow, so they go to a grasser who will put them out in the summertime grass, bring them back and sell them to a feedlot, who will then feed those animals until they are ready for slaughter. It goes to slaughter, the tag is read and it is retired at the slaughtering plant. Some of them can go directly to the feedlot. Some will go out to pasture, and I will retain those. We will keep some of the good females on our own farm for replacement purposes, so they can stay within our herd for a number of years.

En aval de la filière, c'est possible. Cependant, les producteurs primaires n'en tirent pas vraiment avantage.

Le sénateur Buth : Vous avez dit que vous receviez 0,60 \$ par étiquette. Combien l'étiquette coûte-t-elle?

M. Eddleston : Cela varie au pays. En Alberta, c'est 3 \$ en moyenne. Je sais que c'est plus élevé dans les régions plus éloignées. J'ai entendu que certains payaient jusqu'à 5 \$ par étiquette.

Le sénateur Robichaud : Quelqu'un verse 0,60 \$, mais les coûts varient d'une région à l'autre — 2 \$, 3 \$ ou 4 \$. Qui récolte la différence?

M. Eddleston : Le détaillant qui vend l'étiquette en prend une partie, de même que le fabricant. En gros, 0,60 \$ servent à la traçabilité. Le reste est la marge de profit des fabricants et des détaillants.

Le sénateur Buth : C'est l'éleveur qui paie.

M. Eddleston : Il paye 3 \$.

Le sénateur Callbeck : C'est différent d'une province à l'autre. Choisissez-en une — l'Alberta ou une autre —, et expliquez-nous les diverses étapes depuis la naissance de la bête jusqu'à l'abattoir. J'imagine que l'étiquette est installée dès la naissance. Premièrement, y a-t-il seulement une étiquette pour toute la vie de l'animal? J'ai lu quelque part qu'il était question de huit étiquettes approuvées. J'aimerais comprendre le processus.

M. Eddleston : Chaque animal a un identifiant qui le suivra toute sa vie. La façon la plus simple de l'expliquer est que l'étiquette porte un numéro de 15 chiffres; c'est semblable au NIV de votre véhicule. C'est un nombre propre à cet animal.

À la naissance de l'animal, avant que la bête quitte son troupeau, l'éleveur doit l'identifier. Beaucoup de gens le font directement à la naissance de l'animal ou deux ou trois mois plus tard au moment du marquage au fer. Voici ce qui distingue l'élevage de bétail des autres secteurs, comme l'élevage de porcs ou de volaille. Dans ces autres secteurs, c'est normalement un déplacement à sens unique, d'un site à l'autre jusqu'à l'abattoir. Dans l'industrie bovine, les bêtes partent, puis reviennent et suivent la filière.

Je vais prendre l'exemple de ma ferme. Nous identifions les animaux dès leur naissance. Nous gardons les bêtes environ un an avant de les vendre. À ce moment, il y a diverses options. Les animaux peuvent passer entre les mains d'un éleveur de brouards. Les animaux sont petits et ont besoin de temps pour grandir. Cet éleveur les laissera brouter l'herbe durant l'été, avant de les vendre à un exploitant de parc d'engraissement, qui les nourrira jusqu'à ce qu'ils soient prêts pour l'abattoir. Lorsque les animaux arrivent à l'abattoir, l'identifiant est balayé, puis retiré. Certaines bêtes iront directement aux parcs d'engraissement. D'autres iront dans le pâturage, et je vais les conserver. Nous gardons quelques bonnes vaches aux fins de remplacement. Elles resteront dans notre troupeau quelques années.

Senator Callbeck: You say you usually keep them for a year, and then they go to a grasser and then to a feedlot. Is all that recorded on that tag?

Mr. Eddleston: No. All that is on that tag is that number, and that number is attributed back to my farm. If it goes to a big feedlot, that tag will get recorded as being moved onto its property.

Senator Callbeck: When it gets to the slaughterhouse and there is a number on it, it can be traced back to your farm.

Mr. Eddleston: Yes.

Senator Callbeck: However, there is no way of knowing with whether it went to the grasser or the feedlot; is that correct?

Mr. Eddleston: Correct, unless it is in Alberta and it is over a thousand-head feedlot. That is getting recorded. Depending on what feedlot it goes to, it can get recorded. These are some of the holes that we have to fill in to complete this because we need to know where that animal has moved in its lifetime.

Senator Callbeck: The other question is about from the slaughterhouse to the retail. I know it is in existence because a beef plant in Prince Edward Island was using it. I am not sure whether they are now or not. Are many places using that, and is it pricey?

Mr. Caney: As Mr. Eddleston said, we do the tracing from birth to slaughter, so we are not directly involved with traceability programs post-slaughter to consumer.

I have a background in the grocery business, and I do know that various different plans are available. I do not think the industry has coalesced around a particular plan. I think there are multiple number of different plans out there, driven either by the retailer or by the person processing the meat. I do not know their expense or anything like that. We are not involved directly with those.

Mr. Eddleston: I do know that some of the bigger plants have the capability of recording that tag number onto a hook number that that carcass is hung on until it is graded. Once it has passed the grading station and starts to get broken down, I am not sure how they can keep track of that at that stage. At the start, from the limited bit of inner workings of the packing plant I know of, I do know some of the bigger ones have that capability, but further down the chain, I do not know how they follow that through.

[Translation]

Senator Rivard: Was the Canadian Cattle Identification Agency in operation during the mad cow crisis?

Le sénateur Callbeck : Vous dites que vous gardez les animaux environ un an et qu'ensuite les bêtes sont envoyées à un éleveur de brouards, puis à un exploitant d'un parc d'engraissement. Est-ce que c'est inscrit sur l'identifiant?

M. Eddleston : Non. Il n'y a que le numéro sur l'identifiant, et ce numéro est associé à ma ferme. Si l'animal est transféré à un gros parc d'engraissement, l'identifiant enregistrera le déplacement vers ce site.

Le sénateur Callbeck : Lorsque l'animal arrive à l'abattoir, son identifiant nous permet de remonter jusqu'à votre ferme.

M. Eddleston : Oui.

Le sénateur Callbeck : Par contre, l'identifiant ne nous permet pas de savoir si l'animal est passé entre les mains d'un éleveur de brouards ou d'un exploitant d'un parc d'engraissement, n'est-ce pas?

M. Eddleston : C'est exact, sauf si cela se passe en Alberta et que le parc d'engraissement compte plus de 1 000 têtes. Dans un tel cas, c'est enregistré. Selon le parc d'engraissement, ce le sera peut-être. Voilà certaines lacunes que nous devons corriger pour avoir un portrait complet, parce qu'il faut savoir où l'animal est allé au cours de sa vie.

Le sénateur Callbeck : Mon autre question porte sur ce qui se passe entre l'abattoir et le détaillant. Je sais que cela existe, parce qu'une usine de transformation du bœuf à l'Île-du-Prince-Édouard l'utilisait. Je ne suis pas certain si c'est encore le cas. Est-ce que beaucoup de sites l'utilisent ou est-ce dispendieux?

M. Caney : Comme M. Eddleston l'a mentionné, nous nous occupons de la traçabilité de la naissance jusqu'à l'abattoir. Nous ne nous occupons donc pas directement des programmes de traçabilité de l'abattoir jusqu'aux consommateurs.

J'ai de l'expérience dans le secteur de l'alimentation au détail, et je sais qu'il existe divers plans. Je ne crois pas que l'industrie ait convenu d'un plan en particulier. Selon moi, il y a de multiples plans différents mis en place par le détaillant ou l'exploitant de l'usine de transformation des viandes. Je ne suis pas au courant des coûts. Nous ne nous en occupons pas directement.

M. Eddleston : Je sais que certaines grosses usines ont la capacité d'associer l'identifiant au crochet sur lequel est suspendue la carcasse jusqu'à ce qu'elle soit classée. Lorsque la carcasse passe la station de classement et que commence le dépeçage, je ne sais pas comment les exploitants assurent la traçabilité. Au début, d'après le peu que je connais des rouages d'une usine de transformation, je sais que les plus grosses usines en ont la capacité, mais plus loin dans la chaîne de transformation je ne sais pas comment les exploitants assurent la traçabilité.

[Français]

Le sénateur Rivard : L'Agence canadienne d'identification du bétail était-elle sur pied au moment de la crise de la vache folle?

[English]

Mr. Eddleston: Yes, it was. I know there are CFIA inspectors in the plants and have been for quite a while. Again, inside the packing plant, I am not well versed on the inner workings of how that all works, but I do know they have a number of inspectors inside the plants.

[Translation]

Senator Rivard: I read recently that Japan has finally agreed to accept Canadian beef, after a number of years. Are there countries that still refuse to accept Canadian beef because of the mad cow disease outbreak we had some years ago?

[English]

Mr. Eddleston: I know we have limited access to some markets. Just to clarify, Japan has changed their status. Prior to the recent announcement, they were accepting beef from animals that were under 20 months of age at slaughter. They have now increased that to 30 months of age. As far as other countries, the answer is yes.

For a producer, one of the frustrating things that occurred through BSE was that science shut down borders, but politics opened them. Everyone uses the science to shut the border down, but then it is this long negotiated process to get those markets open, and it has nothing to do with science. We have been able to prove, from the work we have done in identifying other animals that come through the chain that have had BSE, that we are doing our testing and our due diligence to identify these at-risk animals and removing them from the food chain. However, it is politics of the “what can we sell you to take our beef” thing that frustrates the producer, where we have had access in the past. Korea has been very slow to get back into that market, and it has been somewhat frustrating. It has been slow. It took a number of years for other markets to open up. However, it is an issue for some countries.

[Translation]

Senator Rivard: We are about to reach a free trade agreement with the European Community. Is the Canadian Cattle Identification Agency an extremely important factor in bringing the agreement to a successful conclusion?

[English]

Mr. Eddleston: I think it is very important that CCIA is doing the job it is doing. As I mentioned, many countries will not even approach trade of beef unless you have some sort of identification system in process. The better our system, the better selling point it

[Traduction]

M. Eddleston : Oui. Je sais qu'il y a des inspecteurs de l'ACIA dans les usines, et ce, depuis un bon moment. Encore une fois, en ce qui a trait à ce qui se passe à l'intérieur de l'usine de transformation, je n'en connais pas très bien les rouages, mais je sais que l'ACIA a des inspecteurs sur place dans les usines.

[Français]

Le sénateur Rivard : J'ai lu récemment que, après plusieurs années, le Japon a enfin accepté de recevoir le bœuf canadien. Existe-t-il encore des pays qui refusent le bœuf canadien à cause de la maladie de la vache folle que nous avons connue il y a quelques années?

[Traduction]

M. Eddleston : Je sais que nous avons un accès limité à certains marchés. À titre de précision, le Japon a récemment modifié sa politique. Avant cette annonce, le Japon acceptait du bœuf provenant d'animaux de moins de 20 mois au moment de l'abattage. Les autorités japonaises acceptent maintenant des animaux de 30 mois. En ce qui a trait aux autres pays, la réponse est oui.

Du point de vue des éleveurs, la crise de la vache folle a été frustrante, notamment parce que ce sont les résultats scientifiques qui ont fait fermer les frontières, mais que ce sont les démarches politiques qui les ont rouvertes. Tout le monde se sert des données scientifiques pour fermer ses frontières, mais il faut s'engager dans de longues négociations pour les rouvrir, sans tenir compte des données scientifiques. Nous avons mené des travaux en vue de déceler d'autres bêtes dans la chaîne qui avaient l'ESB. Nous avons été en mesure de prouver que nous menons des analyses et faisons preuve de diligence raisonnable en vue de repérer les bêtes à risque et de les retirer de la chaîne de transformation des aliments. Cependant, c'est la petite politique du « Que pouvons-nous vous vendre pour que vous acceptiez notre bœuf? » qui frustrer les éleveurs. Par le passé, nous avions accès à certains marchés. La Corée du Nord est très lente à rouvrir ses frontières, et c'est quelque peu frustrant. C'est un lent processus. Il a fallu attendre des années pour avoir accès à d'autres marchés. Toutefois, c'est un problème pour quelques pays.

[Français]

Le sénateur Rivard : Nous sommes sur le point de conclure un traité de libre-échange avec la Communauté européenne. L'existence de l'Agence canadienne d'identification du bétail est-elle un atout extrêmement important pour faciliter la conclusion d'un accord dans ce domaine?

[Traduction]

M. Eddleston : Je pense qu'il est très important que l'ACIB réalise ce travail. Comme je l'ai mentionné, de nombreux pays n'envisageront même pas d'acheter du bœuf à moins qu'un système d'identification d'une sorte ou d'une autre soit mis en

is for Canadian beef. It makes that even a more valuable program.

From the producer's side, it is a real insurance program because the faster we can contain a disease outbreak, the quicker we can get into these markets, with less loss to the producers and to the country. On a severe disease outbreak, there is no doubt the country would have to step in and help out the producers of this country.

Senator Robichaud: If an animal develops a disease that would have to be traced back, how easy is it to trace back to the group and to trace back the members of that group?

Mr. Eddleston: It can be very challenging. One of the things that some of the trace-backs we went through with BSE has shown us is in the following example. You buy a group of, perhaps, 15 animals at the auction market. You take them, but you might only want five of them. Then you sell that group of ten, and they might get split up to different places. To be able to follow that chain takes a lot of time because you have to follow all the paperwork, and the paperwork has to be in place. As we develop our system to an electronic basis to be able to pull that up with a couple of punches on a keyboard and find out where that animal has been, it will be a huge advantage for this country.

Senator Robichaud: I look at phase 8, group movement reporting, and then phase 9, by January 2016, of all cattle movements reported. The bar code system, or whatever system, will be in place by then; am I right?

Mr. Eddleston: The system is already in place. It is to get the members in those different steps to report. Like I said, the big feedlots are already doing it, so it is easy for them to do this. It is to get to the smaller producers. By 2016 we hope the ordinary producer will report. If I go to town and buy 10 females to bring into my herd, I will start reporting those. Right now it is quite burdensome for the individual producer to report because, first, I need some sort of scanning device to scan the RFID tags. That is why it is so important we do it on a move-in basis as opposed to a move-out basis. If a primary producer has to scan every animal that leaves the farm only to have the feedlots scan in the cattle for management purposes, it makes sense to do it on a move-in basis.

œuvre. Plus notre système est efficace, plus les arguments utilisés pour vendre le bœuf canadien sont convaincants. Cela rend le programme encore plus précieux.

Du point de vue des producteurs, ce programme représente une véritable assurance, parce que plus vite nous pouvons contenir une flambée de maladie animale, plus vite nous pouvons accéder à ces marchés et moins les pertes qu'essuient les producteurs et le pays sont importantes. Toutefois, si une grave flambée de maladie animale survenait, il ne fait aucun doute que le gouvernement du Canada serait forcé d'intervenir et d'aider les producteurs canadiens.

Le sénateur Robichaud : Si un animal développe une maladie, il faudra retracer son origine. À quel point est-il facile de retracer le groupe auquel il appartient ainsi que ses membres?

M. Eddleston : Cela peut être très difficile. L'exemple suivant illustre l'une des leçons que nous avons tirées des enquêtes de traçage en amont que nous avons menées lors de la crise de l'ESB. Disons que vous achetez un groupe de 15 animaux à un marché aux enchères. Il se peut que vous souhaitiez en garder seulement cinq. Par conséquent, vous vendez un groupe de 10 animaux qui peut être divisé et envoyé à divers endroits. Pour être en mesure de suivre la chaîne des événements, il faut investir pas mal de temps, car il est nécessaire d'examiner tous les documents administratifs qui doivent être accessibles. Quand nous aurons élaboré notre système électronique, qui nous permettra d'extraire ces renseignements en appuyant sur quelques touches du clavier et de déterminer les déplacements de l'animal, il donnera à notre pays un énorme avantage.

Le sénateur Robichaud : J'examine la huitième étape, c'est-à-dire la déclaration de déplacements de groupe, puis la neuvième étape qui débutera d'ici janvier 2016 et au cours de laquelle tous les déplacements de bétail seront déclarés. D'ici là, le système de code à barres ou un système, quel qu'il soit, aura été mis en place, n'est-ce pas?

M. Eddleston : Le système est déjà en place. Ces différentes étapes sont prévues pour que les membres déclarent les déplacements. Comme je l'ai mentionné, les grands parcs d'engraissement le font déjà. Par conséquent, cela ne leur posera pas de problèmes. Ces étapes ciblent les petits producteurs. Nous espérons que, d'ici 2016, les producteurs ordinaires déclareront les déplacements de leurs animaux. Si j'achète 10 femelles en ville pour les intégrer dans mon troupeau, je commencerai à déclarer ces déplacements. À l'heure actuelle, il est pénible pour chaque producteur de procéder à ces déclarations parce que, premièrement, il faut avoir accès à un lecteur d'une sorte ou d'une autre pour lire les étiquettes d'identification par radiofréquence. Voilà pourquoi il est très important que ces déclarations aient lieu à l'entrée plutôt qu'à la sortie. Si, à des fins de gestion, les parcs d'engraissement lisent les étiquettes des animaux qui arrivent, il est logique que ce processus ait lieu à l'entrée, au lieu d'exiger que le producteur primaire lise les étiquettes de chacun des animaux qui quittent son exploitation agricole.

As we move forward through the different steps and one group makes the other group aware of their responsibilities, we felt it was important to do a phased-in report approach because over time the industry will see the importance and get involved.

Senator Robichaud: We will write a report. If you were to propose to us a recommendation that we should include in our report to help you with this reporting and to accelerate whatever you choose we should be doing, would you be ready to recommend?

Mr. Eddleston: As I mentioned, premise identification has been a real challenge for us and for the industry. Provinces have gone out and done their own thing. Some provinces have worked with us; some have not. As they see the importance, they have come around to that, so that has been a big challenge. We are addressing it. Provinces are starting to move on this issue, some of it because the provincial cattle organizations are pushing for it. That has been a big one.

I hate to sound like everyone else coming to government, but some funding, some money. Like I said, when I first came here, the industry was telling government to stay out, leave us alone, and we will just raise the cattle. We finally got industry to the table now wanting to move some of this forward. I realize the financial constraints that the government is facing, but I think it would be a shame for them to push this file and, now that the industry is at the table, wanting to get involved, then to back away. It would be a huge step back for this country.

Senator Robichaud: This also has a consumer protection aspect.

Mr. Eddleston: Absolutely.

Mr. Caney: It is for the public good.

Mr. Eddleston: We talk about opening markets, but we also have to maintain our domestic market. Consumers have to feel safe about the product they are consuming. There are a lot of choices now in the grocery store. We want it to be beef, so we have to make them feel that the product they are buying is safe to take home and give to their family.

[Translation]

Senator Maltais: Right off the bat, can it be said that the traceability of an animal gives it added value?

Nous avons eu le sentiment qu'il était important d'adopter une approche progressive en matière de déclaration parce qu'au fur et à mesure que nous franchissons les diverses étapes et qu'un groupe informe l'autre de ses responsabilités, l'industrie comprendra l'importance de ce programme et y participera.

Le sénateur Robichaud : Nous allons rédiger un rapport. Si vous pouviez nous faire une recommandation que nous ajouterions à notre rapport pour vous aider à mettre en œuvre ce programme de déclaration et à accélérer les mesures, quelles qu'elles soient, que, selon vous, nous devrions prendre, seriez-vous prêt à le faire?

M. Eddleston : Comme je l'ai mentionné, l'identification des installations représente un véritable défi pour nous et pour l'industrie. Les provinces ont adopté leur propre solution. Certaines d'entre elles ont collaboré avec nous; d'autres ne l'ont pas fait. Au fur et à mesure qu'elles ont constaté l'importance de cet aspect, elles se sont ralliées à notre point de vue. Par conséquent, cela représente une énorme difficulté. Toutefois, nous nous en occupons. Les provinces commencent à s'attaquer à cette question en partie parce que les associations provinciales d'éleveurs de bovins insistent à ce sujet. Cet appui nous a grandement aidés.

J'ai horreur d'agir comme tous les gens qui s'adressent au gouvernement, mais des fonds seraient les bienvenus. Comme je l'ai déclaré, la première fois que je suis venu ici, l'industrie disait au gouvernement de ne pas s'immiscer dans ce domaine et de la laisser élever des bovins tranquillement. Nous avons finalement convaincu l'industrie de s'asseoir à la table des négociations, et elle est maintenant désireuse de faire avancer certains de ces projets. Je suis conscient que le gouvernement est aux prises avec des restrictions financières, mais je pense qu'il serait dommage qu'il repousse ce dossier et qu'il recule, maintenant que l'industrie est assise à la table des négociations et qu'elle souhaite participer. Ce serait un énorme pas en arrière pour notre pays.

Le sénateur Robichaud : L'un des aspects de ce programme a également trait à la protection des consommateurs.

M. Eddleston : Absolument.

M. Caney : C'est dans l'intérêt du public.

M. Eddleston : Nous parlons d'ouvrir des marchés, mais nous devons aussi conserver notre marché national. Les consommateurs doivent avoir confiance en la salubrité des produits qu'ils consomment. De nos jours, les supermarchés offrent de nombreux choix à ces derniers. Nous voulons qu'ils achètent du bœuf, alors nous devons leur donner l'impression que le produit qu'ils achètent peut être apporté à la maison et servi à leur famille sans danger.

[Français]

Le sénateur Maltais : Est-ce qu'au départ on peut dire que le fait qu'il y ait de la traçabilité donne une plus-value à la bête?

[English]

Mr. Eddleston: Yes. Because we have more markets, that adds value. If we did not and we were shut out of those markets, there would be less value by far.

[Translation]

Senator Maltais: In your case, traceability starts at birth, even with the mother, and you can trace it to the packing plant door. Your responsibility is that, plus the feedlot, I believe.

The problem is in the packing plant. In a lot of cases — as you have mentioned — the tag no longer follows the carcass after the animal has been slaughtered. The difference in Quebec is that the tag follows the carcass; it is scanned and recorded. So if there is a suspected epidemic, the carcass carrying the virus can be traced immediately. That prevents a lot of problems. Basically, the problem is much more in the packing plants that do not do what you do as a producer.

[English]

Mr. Eddleston: I would not say necessarily. Every sector will have its own challenges and potential for disasters. I am somewhat reluctant to say too much because I do not know all the inner workings of a packing plant. Please do not take anything I say as the workings inside the packing plant because I do not know all their operating systems and how they work.

As I said, at certain stages when the animal is first killed it will be inspected to look for any signs of disease and ensure that the tag is still there. One plant I am aware of does scan that number onto a hook, so until that animal starts getting broken down along the process, there will be some tie-in. I just do not know how every plant works, so I am reluctant to say it is just the plant's problem.

[Translation]

Senator Maltais: The problem is that the plant that slaughters the animal can sell it to various processors in separate pieces. That is where the problem lies. The traceability should start from the plant and continue to the various processors. A year and a half ago, we saw batches of ground beef, medium grade, as they call it, sold for processing into various products. Batches like that are hard to trace.

Why? Because those in charge of the packing plants do not keep track of all the different processors that they sell the beef to. I think that is where we should start to come up with a model that allows us to always trace the processor when there is an epidemic, a disease.

[Traduction]

M. Eddleston : Oui. Le fait que nous ayons accès à un plus grand nombre de marchés ajoute de la valeur au produit. Si ce n'était pas le cas, la valeur du produit serait de loin inférieure.

[Français]

Le sénateur Maltais : Dans votre cas, la traçabilité part de la naissance et même à partir de la mère et vous pouvez le reconduire jusqu'à la porte de l'abattoir. Je crois que c'est là votre responsabilité y compris le parc d'engraissement.

Le problème se situe à l'abattoir. À l'abattoir, dans bien des cas, — et vous l'avez cité — l'étiquette n'est plus après la carcasse lorsque l'animal est abattu. Et ce qui fait la différence au Québec, c'est que l'étiquette est après la carcasse, il est scanné et enregistré. Donc, dès qu'il y a une supposée épidémie, on peut tout de suite retracer la carcasse qui portait le virus. Cela évite beaucoup de problèmes. Au fond, c'est beaucoup plus le problème des abattoirs qui ne font pas ce que vous faites, vous, en tant qu'éleveur.

[Traduction]

M. Eddleston : Je dirais que ce n'est pas nécessairement le cas. Chaque secteur a ses propres défis à relever et ses catastrophes en puissance. Je crains un peu d'en dire trop à ce sujet, parce que je ne connais pas les rouages des usines de conditionnement de la viande. Je vous prie de ne traiter aucune de mes paroles comme étant représentatives de ce qui se passe dans les usines de conditionnement de la viande, car je ne connais pas tous leurs systèmes d'exploitation, ni la façon dont elles fonctionnent.

Comme je l'ai dit, au cours de certaines étapes qui suivent l'abattage de l'animal, celui-ci est inspecté en vue de détecter tout signe de maladie et de garantir que l'étiquette est toujours présente. Je sais qu'une usine transfère ce chiffre sur le crochet. Ainsi, un lien existera tant qu'on n'aura pas commencé à débiter l'animal dans le cadre de ce processus. Toutefois, j'ignore comment chaque usine fonctionne. Par conséquent, j'hésite à dire que ce problème se limite aux usines.

[Français]

Le sénateur Maltais : Le problème, c'est que l'usine fera l'abattage de l'animal, mais elle peut le vendre en pièces détachées à différents transformateurs. Et c'est là le problème. C'est une traçabilité qui devrait partir de l'usine et s'en aller vers les différents transformateurs. Il y a un an et demi, on a vu certains stocks de bœuf haché, qu'ils appellent la deuxième qualité, qui est vendue pour la transformation de certains produits, et ces stocks sont difficiles à retracer.

Pourquoi? Parce que celui qui est en charge de l'abattoir ne tient pas une traçabilité de ceux à qui il vend le bœuf étant donné qu'il y a différents transformateurs. Je crois que c'est à partir de là qu'on devrait se donner un modèle pour pouvoir en tout temps, en cas d'épidémie ou de maladie, retracer immédiatement le transformateur.

[English]

Mr. Eddleston: Here again I am working on a little bit of information, and a little information just makes a person dangerous. However, I do know they do some batch tracing. They will know that a specific animal was in a certain batch of animals. Therefore, when some of that processed meat gets passed on, it will have a code and they will have some idea what group of animals might have been in that, so they can trace it back that way. I am getting over my head as far as speaking for the packing plants.

[Translation]

Senator Maltais: With an epidemic, it is still easy for inspectors, provincial or federal, because the trademark is on the packaging. We know of companies that have to recall various products; it happens quite often. In cases like that, it is not a problem because government inspectors are informed immediately and, in the space of a few hours, all supermarket shelves are cleared of those meats. That is a good way to make sure that Canadians get quality products.

As for Canadian free trade, you said something important. You said that a lot of countries in eastern Europe are not ready to adopt quality standards. You just have to look at what is happening in France, where people are eating horsemeat in their lasagna; that shows a major failing in their inspection system. They cannot trace the horse, I will grant you, but they should at least be able to trace the country.

Canada is going to produce high-quality meat. In return, does Canada have the right to expect that products imported from Europe will have the same standards of quality?

[English]

Mr. Eddleston: As a producer, I sure hope so. However, I do not get to make those rules as that will be determined in the trade — it kind of ties in to your last question. The size of the recall at that Alberta plant was massive, but it should give us some security in knowing that there is a trace-back and recall system. They knew that box of beef had to be pulled out of that store. It shows that the system we have in Canada is fairly safe, and we have the ability to trace it back to the stores and the many different products. They were able to go back and recall those products when there was a problem.

Senator Mercer: I am the longest-serving member of this committee, so I was here during the BSE crisis and sat around this table. I understand the reluctance of farmers, in particular beef farmers, to come to government to ask for help and money. The

[Traduction]

M. Eddleston : Encore une fois, je dispose de peu de renseignements à ce sujet, et cela fait de moi un témoin peu fiable. Toutefois, je sais qu'ils peuvent retracer les groupes dans une certaine mesure. Ils sauront, par exemple, qu'un certain animal faisait partie d'un certain groupe. Donc, lorsque certaines pièces de cette viande traitée seront acheminées, elles seront accompagnées d'un code qui donnera aux gens une idée du groupe dont l'animal pouvait avoir fait partie. Par conséquent, ils peuvent retracer l'animal de cette façon. Je m'avance beaucoup en parlant au nom des usines de conditionnement de la viande.

[Français]

Le sénateur Maltais : En cas d'épidémie c'est quand même facile pour les inspecteurs, qu'ils soient provinciaux ou fédéraux, puisque la marque de commerce figure sur l'emballage. On connaît des compagnies qui sont obligées de retirer certains produits, cela se produit assez souvent. Ce n'est pas un problème dans un tel cas parce que les inspecteurs gouvernementaux sont aussitôt informés et en l'espace de quelques heures, toutes les tablettes des supermarchés sont vidées de ces viandes. C'est une bonne façon de s'assurer que les Canadiens ont des produits de qualité.

En ce qui concerne le libre-échange canadien, vous avez dit quelque chose d'important. Vous avez dit que beaucoup de pays de l'Est de l'Europe ne sont pas prêts à se donner des standards de qualité. On a juste à regarder ce qui se passe en France; les gens mangent du cheval dans leur lasagne et cela démontre une grande faille dans leur système d'inspection. Ils ne peuvent pas retracer le cheval, je vous le concède, mais ils pourraient au moins retracer le pays au moins.

Le Canada va produire de la viande de grande qualité. En contrepartie, est-ce que le Canada est en droit de s'attendre à ce que les produits européens qui seront importés aient les mêmes standards de qualité?

[Traduction]

M. Eddleston : En tant que producteur, j'ose l'espérer. Toutefois, je n'ai pas le pouvoir d'établir ces règles, étant donné que ce sont des décisions commerciales — ce sujet se rapporte un peu à votre dernière question. Le rappel à cette usine d'Alberta était d'une envergure démesurée, mais le fait de connaître l'existence d'un système qui permet de retracer et de rappeler des produits devrait nous rassurer. Les responsables savaient que telle ou telle boîte de bœuf devait être retirée du supermarché. Cela démontre que le système que nous utilisons au Canada est assez sécuritaire et qu'il nous permet de retracer les nombreux différents produits jusque dans les magasins. Ils ont été en mesure de retracer et de rappeler ces produits lorsqu'un problème est survenu.

Le sénateur Mercer : Je suis le plus ancien membre du comité et, en conséquence, j'étais assis à cette table pendant la crise de l'ESB. Je comprends pourquoi les agriculteurs et, en particulier, les éleveurs de bovins hésitent à s'adresser au gouvernement pour

reluctance we saw during the BSE crisis was really something. It was also a very emotional time as many farmers were in desperate shape. The government tried to help and screwed up the first attempt but got it right the second time. It is also great to see farmers playing a helping role. If we had had this system in place as fully functional back when we had the BSE issue, we would have been able to open our markets a lot faster by being able to prove the traceability, showing that we had good control over where the possibly affected animals were. Am I correct?

Mr. Eddleston: I believe so. The more we have in place, the easier it is for us to make our case to trading countries that our product is safe. We have the checkpoints in place to catch anything that is not right. As I said, it seems to be that to open markets is more political, but that is the nature of the world.

Senator Mercer: This is new territory for cattlemen but for one of your other partners, Dairy Farmers of Canada, it is not new territory. Traceability is new for them, but they have been active at the national level for a number of years in lobbying and advertising. You have not mentioned dairy at all. We continue to talk about cattle and feedlots. I appreciate that is your background, but dairy farmers are part of this as well.

How do you see this being a benefit in dairy, other than the obvious end product when a dairy cow outlives its usefulness as a producer of milk and goes into the food chain? Is there another advantage in dairy that I am not seeing?

Mr. Eddleston: Dairy farmers are ahead of beef producers. They have seen the benefits. They can use that identification number to keep track of their animals. They have a milk production report every day of how that cow is doing. We do not have that in the beef industry. Once a year, that cow will have a calf, and when that calf is eight months to a year and a half old, we know how that cow performed. They have seen the advantage of this and are able to use it on their business side better than the beef producer has been able to do.

As you said, I have not talked much about dairy. I get into trouble with my board sometimes because we have dairy, bison and sheep representatives as well. I have to remember that there are other groups.

lui demander de l'aide et de l'argent. La réticence que nous avons observée pendant la crise de l'ESB était vraiment frappante. C'est également une période pendant laquelle les agriculteurs étaient très émotifs, car bon nombre d'entre eux étaient dans une situation désespérée. Le gouvernement a tenté de les aider; il s'est fourvoyé la première fois, mais a frappé dans le mille la deuxième fois. Il est également formidable de voir les agriculteurs prêter main-forte. Si, lors de la crise de l'ESB, nous avions disposé d'un système aussi opérationnel que celui-ci, nous aurions pu ouvrir nos marchés beaucoup plus rapidement en étant en mesure de prouver la traçabilité des aliments et de démontrer que nous avions une bonne idée de l'endroit où se trouvaient les animaux potentiellement atteints de la maladie. Ai-je raison?

M. Eddleston : Je crois que oui. Plus nous avons de mécanismes en place, plus il nous est facile de démontrer aux pays commerçants l'innocuité de notre produit. Nous avons mis sur pied des points de contrôle afin de déceler toute anomalie. Comme je l'ai souligné, l'ouverture des marchés semble être un enjeu surtout politique, mais le monde est ainsi fait.

Le sénateur Mercer : Les éleveurs de bovins sont en terrain inconnu mais, pour l'un de vos partenaires, notamment les Producteurs laitiers du Canada, ce terrain n'a rien de nouveau. La traçabilité est un nouveau concept pour eux, mais ils exercent des pressions et font de la publicité pour leur produit à l'échelle nationale depuis un certain nombre d'années. Vous n'avez nullement mentionné les producteurs laitiers, et nous continuons de parler des bovins et des parcs d'engraissement. Je comprends que c'est votre domaine, mais les producteurs laitiers sont également touchés par cette question.

Selon vous, comment ce programme pourrait-il profiter aux producteurs laitiers, si l'on fait abstraction des vaches laitières qui entrent dans la chaîne alimentaire une fois qu'elles ont dépassé leur durée de vie utile en tant que productrices de lait? Y a-t-il un autre avantage qui m'échappe dans le domaine des produits laitiers?

M. Eddleston : Les producteurs laitiers ont une longueur d'avance sur les éleveurs de bovins de boucherie. Ils ont déjà constaté les avantages de ce programme. Ils peuvent utiliser le numéro d'identification pour suivre l'évolution de leurs animaux. Ils reçoivent chaque jour un rapport de production laitière qui indique comment les vaches se portent. L'industrie du bœuf n'a pas accès à ce genre de renseignements. Une fois par année, ces vaches donnent naissance à un veau, et lorsque celui-ci atteint 8 à 18 mois, nous connaissons le rendement des vaches. Ils ont constaté les avantages qu'ils pouvaient tirer du programme et sont en mesure de l'utiliser dans le cadre de leurs activités commerciales d'une façon plus judicieuse que les éleveurs de bovins de boucherie.

Comme vous l'avez signalé, je n'ai pas beaucoup parlé des producteurs laitiers. Mon conseil d'administration me fait parfois des reproches parce que notre agence compte des représentants des producteurs laitiers, ainsi que des éleveurs de bisons et de moutons. Il ne faut pas que j'oublie qu'il y a d'autres groupes.

Senator Mercer: It seems to me that they are essentially more used to regulations that manage supply management. Does that make it easier for them to participate in these programs?

Mr. Eddleston: It might do that, but dairy cattle do not move as much as beef cattle move. That might have something to do with it as well. It is probably a better question for dairy farmers.

Senator Mercer: Someone has already asked part of the ultimate question, which I will try to phrase in a different way. From my perspective, it is a good idea that we should get this in place as quickly as possible. We are doing the great Canadian thing of having 10 different regulations in 10 different provinces, and we have seen all of this before — it is an old movie. However, maybe there is an opportunity, since we are at the beginning of this and are not that far down the road. As I understand, Alberta and Quebec are the two major players currently. Maybe it is time that the federal government somehow got involved in helping to bring things together.

Would the CFIA be the logical place for us to recommend some kind of involvement by the federal government, or should it be through Agriculture Canada or something else?

Mr. Eddleston: It would probably fall under the CFIA because all of this would fall under the Health of Animals Act. It would naturally fall under the CFIA.

You made a comment earlier about being here when BSE happened and how it took a couple of tries to get it right. It speaks to the fact that there is not a designated disaster program in place. If we had parameters of what a disaster was and what would trigger disaster relief, it would help the industry to understand and would help government too. We have a problem, so how will we fix it? They scramble around trying to fit money into an existing program that was never designed for that in the first place.

Senator Mercer: “Scramble around” is a great description of what happened. The government was trying to do the right thing and industry needed the right thing to be done. Everyone was trying to do the right thing, but no one got it right at first.

The ultimate question that my colleagues opposite would want the answer to is: How much would it cost if we were to have a program?

Le sénateur Mercer : Il me semble qu'ils sont plus habitués à suivre des règlements relatifs à la gestion de l'offre. Cela facilite-t-il leur participation à ces programmes?

M. Eddleston : Il se peut que ce soit le cas, mais les vaches laitières sont déplacées moins souvent que les bovins de boucherie. Il est possible que ce facteur ait également une incidence à cet égard. C'est une question qu'il vaudrait mieux poser aux producteurs laitiers.

Le sénateur Mercer : Quelqu'un a déjà posé une partie de la question fondamentale, que je vais tenter de formuler différemment. Selon moi, il serait bon que nous mettions en œuvre ce programme aussitôt que possible. À l'heure actuelle, nous perpétons une belle tradition canadienne en appliquant un règlement différent dans chacune des 10 provinces. Nous avons déjà été témoins de cela auparavant — c'est comme un vieux film. Toutefois, puisque nous sommes au début du programme et qu'il n'a pas progressé beaucoup, il se peut qu'une occasion s'offre à nous. Si j'ai bien compris, l'Alberta et le Québec sont les principaux promoteurs de cette idée en ce moment. Peut-être est-il temps que le gouvernement fédéral intervienne d'une manière ou d'une autre afin de contribuer à obtenir l'accord des uns et des autres.

Si nous recommandions une quelconque participation du gouvernement fédéral, serait-il logique de proposer que l'ACIA assume ce rôle, ou faudrait-il qu'Agriculture Canada ou un autre organisme intervienne?

M. Eddleston : Cette responsabilité incomberait probablement à l'ACIA, parce que tous ces aspects sont régis par la Loi sur la santé des animaux. Il serait naturel que cette question relève de l'ACIA.

Vous avez mentionné plus tôt que vous étiez membre du comité lorsque la crise de l'ESB est survenue et qu'avant de trouver la bonne solution le gouvernement a fait quelques tentatives infructueuses. Cela met en évidence le fait qu'aucun programme d'aide en cas de catastrophe n'existe. Si des paramètres existaient pour définir une catastrophe et pour déterminer les éléments déclencheurs de l'aide en cas de catastrophe, cela aiderait l'industrie à comprendre la situation, et cela serait également utile au gouvernement. Un problème est survenu, alors comment allons-nous le régler? Le gouvernement se démène pour accorder des fonds à un programme déjà en place qui n'a jamais été conçu à cet effet.

Le sénateur Mercer : L'expression « se démener » décrit bien ce qui s'est passé. Le gouvernement s'efforçait de faire la bonne chose, et l'industrie avait besoin qu'on fasse la bonne chose. Tous tentaient de faire la bonne chose, mais personne n'y est parvenu au début.

La question fondamentale dont mes collègues d'en face désirent connaître la réponse est la suivante : si nous mettions en œuvre un programme, combien coûterait-il?

Mr. Eddleston: Technically, we are working on that, as we have a costing committee coming out of that cattle implementation plan. They are meeting and have hired someone to help them work through the numbers. We are working on what the different phases will cost and trying to pull that number together. I do not have a firm number for you today.

Senator Duffy: Thank you for your very informative and educational presentation. You are not only educating members of the committee but also Canadians.

We have talked about traceability from the farm to the feedlot to the processor. Given the public interest, concern and the importance of this issue, if we are going to try to beef up — no pun intended — our reporting mechanisms, should we not go for the whole enchilada and take it all the way from the farm right to the fork? Should we not find a way to trace, through the processing system, all the way so that it can be triggered instantly as soon as something comes up? Why go halfway? Why not go all the way? Do you think that would be beneficial in reassuring Canadians and the world? Would that also be more efficient if and when something untoward happens?

Mr. Eddleston: There are benefits to that, definitely. What concerns me as a producer is the cost and who would pick up that cost. There is a part for the consumer to play in this, but by the same token how do you get the consumer to pay for safety?

You are leaving the message that because we are doing all this the food is safe. Does that mean what we had before was not? There is a delicate balancing act, and we as an industry have to be careful of the message we send out. It is like this organic beef or hormone feed. Well, there is no such thing as hormone feed. Every animal has hormones. The question is whether they are artificial hormones or not. However, that is an argument for another day. It goes to show the different storylines that can be out there.

Senator Duffy: I can see down the road where hormones and the feed offered to those animals will become a marketing issue. We see it in Europe already, with genomes and genetically modified foods. If we set up a proper traceability system from the farm to the fork, would that not be one of the inputs that eventually we could put in the database so that people could see that they are buying grass-fed, grain-fed and no artificial sweeteners in their beef?

M. Eddleston : Sur le plan technique, nous nous employons à le déterminer, étant donné que le Plan de mise en œuvre pour les bovins a engendré un comité des coûts. Ses membres se réunissent, et ils ont embauché quelqu'un pour les aider à calculer ce montant. Nous nous employons à déterminer les coûts qu'occasionneront les différentes étapes et à calculer ce montant total. Je ne peux pas vous citer un chiffre exact aujourd'hui.

Le sénateur Duffy : Je vous remercie de votre exposé qui était très instructif. Vous ne renseignez pas seulement les membres du comité, mais aussi les Canadiens.

Nous avons parlé de la traçabilité des animaux qui passent de l'exploitation agricole à l'usine de transformation de la viande, en passant par le parc d'engraissement. Compte tenu de l'intérêt et des inquiétudes que cet enjeu suscite chez les Canadiens et de l'importance qu'il revêt à leurs yeux, si nous avons l'intention de renforcer nos mécanismes de déclaration, ne devrions-nous pas aller jusqu'au bout et nous assurer que les produits peuvent être retracés de l'exploitation agricole jusqu'à la fourchette du consommateur? Ne devrions-nous pas trouver un moyen de retracer les produits jusqu'au bout du système de traitement afin que le processus s'enclenche automatiquement aussitôt qu'une anomalie est détectée? Pourquoi nous contenterions-nous de demi-mesures? Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout? Pensez-vous que cela contribuerait à rassurer les Canadiens et le reste de la planète? Un tel programme ne serait-il pas plus efficace si quelque chose de fâcheux se produisait?

M. Eddleston : Cela comporte des avantages, c'est clair. Ce qui me préoccupe en tant que producteur, ce sont les coûts et la question de savoir qui les assumerait. Le consommateur a un rôle à jouer dans ce scénario, mais en même temps, comment s'y prendre pour faire en sorte qu'il paie pour la salubrité?

Vous dites que, puisque nous prenons toutes ces mesures, les aliments sont salubres. Cela veut-il dire que ce que nous avons avant ne l'était pas? Il faut du doigté pour trouver un juste équilibre, et notre industrie doit bien peser ses mots. C'est comme le bœuf biologique ou nourri aux hormones. Il se trouve que le bœuf nourri aux hormones n'existe pas. Tous les animaux ont des hormones. La question est de savoir s'il s'agit d'hormones artificielles ou pas. Cela dit, nous pourrions en parler un autre jour. Cela montre les différentes versions des faits qu'il peut y avoir.

Le sénateur Duffy : Je peux voir le point où les hormones et la nourriture données à ces animaux deviendra une question de marketing. Nous le voyons déjà en Europe, avec les génomes et les aliments génétiquement modifiés. Si nous mettons en place un bon système de traçabilité de la ferme à la table, ne serait-ce pas l'un des intrants que nous pourrions finir par saisir dans la base de données pour que les gens puissent voir s'ils achètent du bœuf nourri à l'herbe, nourri aux grains et sans édulcorant de synthèse?

Mr. Eddleston: There are those programs now. Some consumers are willing to pay a little extra for that. In the long run you are probably right, senator, in that anything the producer can do to ensure the safety in the long run will promote the sale of their product.

Senator Duffy: You said a few minutes ago that our system is “fairly safe.” I know it courts bad luck to say our system is foolproof, but I really think it is important for Canadians to understand that we are world leaders in this area and are working to make a great system even better.

Mr. Eddleston: It was probably a poor choice of words on my part.

Senator Duffy: I want to give you an opportunity to reassure Canadians.

Mr. Eddleston: I appreciate that, because it is safe. As a producer myself, I take my product and it with a great deal of pride. I am very proud of the animals I produce and I know other producers are as well. People along the chain take a great deal of pride in the product they produce.

Thank you for clarifying that for me. I appreciate it.

Senator Merchant: What challenges still remain in maximizing or perfecting — and I do not want to use the wrong word — the efficiency of the traceability system in Canada? You spoke about premise identification as a challenge. You also spoke about some research projects that you have.

I come from Saskatchewan, so we have the University of Saskatchewan. You mentioned Alberta and Quebec. Are you engaging the universities in the innovation? Are young people engaged in your projects? I would like to have a clearer understanding of what you are doing.

Mr. Eddleston: As far as our projects go, they are more at the farm level, and so that is who we are mainly dealing with. I do know some work is being done at the Southern Alberta Institute of Technology on tags and new types of tag technology that are out there. I have heard enthusiastic stories coming from students who are getting to develop these new types of tags and trying different things to see what works and what does not. There are some at that level as well. Most of the stuff we are doing is at the farm level.

I will say that the chairman of our tag retention project is from Saskatchewan, and so Saskatchewan is involved in that project quite heavily. On that project we have representation from Ontario to B.C. We have cattle in every province in that study. One of the parts of that study is a diverse study in different environments to try to understand the true nature of tags and tag retention.

M. Eddleston : Ces programmes existent déjà. Certains consommateurs sont prêts à payer un supplément pour cela. Au bout du compte, vous avez probablement raison, sénateur; tout ce que le producteur peut faire pour veiller à la salubrité à long terme encouragera la vente de ses produits.

Le sénateur Duffy : Vous avez dit, il y a quelques minutes, que notre système est « relativement sécuritaire ». Je sais que c'est de flirter avec la malchance que de dire que notre système est à toute épreuve, mais je pense vraiment qu'il est important pour les Canadiens de comprendre que nous sommes des chefs de file mondiaux dans ce secteur et que nous nous efforçons de faire en sorte que ce super système soit encore meilleur.

M. Eddleston : J'avais probablement mal choisi mes mots.

Le sénateur Duffy : Je veux vous donner l'occasion de rassurer les Canadiens.

M. Eddleston : Je vous en sais gré, parce que le système est sécuritaire. En tant que producteur, je suis très fier de mon produit et de ce système. Je suis très fier des animaux que je produis et je sais que d'autres producteurs le sont aussi. Les gens qui forment la chaîne sont très fiers des produits qu'ils produisent.

Merci d'avoir clarifié ce point pour moi. Je vous en sais gré.

La sénatrice Merchant : Quels défis reste-t-il à surmonter pour maximiser ou perfectionner — et je ne veux pas employer le mauvais terme — l'efficacité du système de traçabilité au Canada? Vous avez parlé de l'identification des lieux comme d'un défi. Vous avez aussi parlé de vos projets de recherche.

Je suis originaire de la Saskatchewan, où on a l'Université de la Saskatchewan. Vous avez mentionné l'Alberta et le Québec. Faites-vous participer les universités à l'innovation? Est-ce que les jeunes participent à vos projets? J'aimerais mieux comprendre ce que vous faites.

M. Eddleston : Pour ce qui est de nos projets, ils se font plutôt à la ferme, alors ce sont avec les employés de la ferme que nous faisons principalement affaire. Je sais que certains travaux sont menés au Southern Alberta Institute of Technology sur les étiquettes et les nouveaux types de systèmes d'étiquette qui existent. J'ai entendu des récits enthousiastes de la part des étudiants qui participent à l'élaboration de ces nouveaux types d'étiquettes et qui essaient différentes choses pour voir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Il y en a aussi à ce niveau. La plupart de nos démarches se font à l'échelon de la ferme.

J'aimerais mentionner que le président de notre projet de maintien des étiquettes est originaire de la Saskatchewan, alors la Saskatchewan participe grandement à ce projet. Il compte aussi des participants de l'Ontario à la Colombie-Britannique, ainsi que du bétail de toutes les provinces. Une des parties de l'étude consiste en une étude menée dans divers environnements pour essayer de comprendre la vraie nature des étiquettes et de leur maintien.

Senator Merchant: Are there other challenges? You spoke of some challenges.

Mr. Caney: I would say the two main challenges that we have currently to get this thing working as we stand today, as to what we are trying to deliver in a traceability system from birth to slaughter, is premise ID and animal movement. Those are the two areas where we need to fill in the middle gap. We said before we have a bookend system that is perfect. Almost 100 per cent of the animals are identified. We know where they are born and where they will be slaughtered or when they will be exported. Where we have the hazy bits are in the middle. That is where, as was mentioned, the multiple jurisdictional issues of provinces come in. It is slowly coming together, but that is the piece that needs to get firmly put in place, and that is where we are behind countries like Australia. Australia can provide that information and we can do it in areas but not in the whole country necessarily. That is where we are working now with various industry and governments to try and fill in those gaps. If we are going to have that traceability, and our focus is on that traceability piece between birth and death, we need to fill in those holes.

You mentioned “farm to fork” earlier. I think those are important. We eventually need to bring those two systems together. The reporting from processing to eating must fit in with the traceability system of birth to death. We are still kind of focused on our little piece first to try and get that done.

Mr. Eddleston: One of the challenges we also face is technology. It is capable, but it has not been built for the livestock yet. As we enter into this, there is a lag of what we want and what is available. Industry is trying to catch up to develop what we need. As far as technology goes, we need the ability to read these animals quickly, either going through an auction market or through a feedlot, some way of recording movement quickly, electronically, and seamlessly, where it does not impede commerce. There should not be an extra job or extra paperwork. We need that technology in place to move that forward.

Senator Merchant: I know we are leaders, but are there other countries that you are looking at to emulate some of the programs that they have. You mentioned Australia was a leader. Are there others?

Mr. Eddleston: Australia is a big export country and so we are fighting with them for market. We are trying to catch up to their market. Other countries have it. Europe has a very burdensome paper trail. They have a passport that goes with every animal. It is a very work and labour intensive system. I see ours as an

La sénatrice Merchant : Y a-t-il d'autres défis? Vous avez parlé de défis.

M. Caney : Je dirais que les deux principaux défis que nous devons actuellement surmonter pour que notre système actuel fonctionne, pour que notre système de traçabilité de la naissance à l'abattage donne les résultats escomptés, sont l'identification des lieux et le déplacement des animaux. Ce sont les deux secteurs dans lesquels il nous faut combler l'écart médian. Nous avons mentionné précédemment que nous avons un système de serrelivres qui est parfait. Presque 100 p. 100 des animaux sont identifiés. Nous savons où ils sont nés et où ils seront abattus ou quand ils seront exportés. C'est dans le milieu qu'il y a du flou. Comme il a été dit, c'est là où les multiples questions de compétences provinciales entrent en ligne de compte. Les choses se placent tranquillement, mais c'est la pièce qui doit être fermement mise en place, et c'est à ce chapitre que nous tirons de l'arrière par rapport à des pays comme l'Australie. L'Australie est capable de fournir ces renseignements, et nous pouvons le faire dans certains secteurs, mais pas nécessairement à la grandeur du pays. Voilà à quoi nous travaillons maintenant avec divers intervenants de l'industrie et gouvernements pour essayer de combler ces lacunes. Nous devons le faire si nous voulons finir par avoir un système de traçabilité de la naissance à la mort.

Vous avez parlé de la « ferme à la table » tout à l'heure. Je crois qu'ils sont importants. Nous devons finir par fusionner ces deux systèmes. La reddition de comptes du traitement à la consommation doit cadrer dans le système de traçabilité de la naissance à la mort. Nous essayons toujours, en quelque sorte, de nous attacher d'abord à notre pièce pour essayer de régler la question.

M. Eddleston : Un autre des défis auxquels nous sommes confrontés est celui de la technologie. Elle est robuste, mais elle n'a pas encore été conçue pour le bétail. Au moment où l'on se parle, il y a un écart entre ce que nous voulons et ce qui est disponible. L'industrie essaie de se mettre à jour pour élaborer ce dont nous avons besoin. Pour ce qui est de la technologie, nous avons besoin de pouvoir lire ces animaux rapidement, soit dans un marché aux enchères ou un parc d'engraissement, de trouver une façon d'enregistrer leur mouvement rapidement, par voie électronique, et en douceur, de façon à ne pas nuire au commerce. Cela ne devrait pas créer du travail ou de la paperasse de plus. Nous avons besoin de cette technologie pour faire avancer nos plans.

La sénatrice Merchant : Je sais que nous sommes des chefs de file, mais y a-t-il d'autres pays dont vous cherchez à imiter les programmes? Vous avez mentionné que l'Australie était un chef de file. Y en a-t-il d'autres?

M. Eddleston : L'Australie est un grand pays exportateur, alors nous leur faisons concurrence sur le marché. Nous essayons de rejoindre. D'autres pays y sont arrivés. La bureaucratie européenne est très exigeante. Chaque animal est accompagné d'un passeport. C'est un système qui demande énormément de

improvement over that, but they are not a big export country for us. Australia is our biggest challenge.

The Chair: For the time that we have, I must advise senators that it will be impossible to go for a second round of questions. However, I wish to bring something to the attention of our panel. We know the importance of traceability to your organization, but what percentage of Canadian producers are members of your association? You can answer my question in writing to the clerk, as well as the answer to the next question from Senator Callbeck.

Senator Callbeck: You spoke about the hazy areas or the holes between the farm and the slaughterhouse. I have heard talk about radio frequency identification tags. I understand they are very costly, but if that system were in place, would it take place of these hazy areas?

Mr. Eddleston: We are currently using a low-frequency radio frequency system. There is some work being done in high frequency, which is a little costlier, which I think you referred to. Work is being done on high-frequency tags and some investigation being done on them. The only difference is that on a low-frequency tag you have to be very close to the animal to get any reading from the tag. With a higher frequency you can be farther away and get multiple reads.

I am sorry; I am supposed to write the response.

The Chair: To the Canadian Cattle Identification Agency, Mr. Eddleston, and Mr. Caney, thank you for coming in and sharing your views with us.

The committee will now hear from the Canadian Animal Health Coalition. We have two witnesses: Mr. Mark Beaven, Executive Director, and Dr. Ed Empringham, Senior Project Manager.

Thank you for accepting our invitation and sharing your views with us. We have an order of reference from the Senate of Canada to look at developing new markets domestically and internationally, enhancing agricultural sustainability and improving food diversity, security and traceability for Canadian consumers and world markets. I am informed by the clerk that we will start with Mr. Beaven, who will be followed by Dr. Empringham.

Mark Beaven, Executive Director, Canadian Animal Health Coalition: Thank you very much for the invitation today. On behalf of the Canadian Animal Health Coalition, the board of directors and members, I want to thank this committee for the invitation to present to you the work of the Canadian Animal Health Coalition as it relates to research and innovation efforts in the agricultural sector.

The Canadian Animal Health Coalition membership includes the livestock commodities, the meat processing industry, the genetics industry, the Canadian Veterinary Medical Association

travail. Je vois le nôtre comme une amélioration en comparaison, mais nous n'exportons pas beaucoup en Europe. L'Australie est notre plus grand défi.

Le président : Avec le temps qu'il nous reste, je dois avertir les sénateurs qu'il ne nous sera pas possible de faire une seconde ronde de questions. Cependant, j'aimerais porter quelque chose à l'attention de nos témoins. Nous sommes conscients de l'importance de la traçabilité pour votre association, mais quel pourcentage des producteurs canadiens en sont membres? Vous pouvez répondre à ma question par écrit et soumettre votre réponse au greffier, ainsi que la réponse à la prochaine question de la sénatrice Callbeck.

La sénatrice Callbeck : Vous avez parlé des zones floues ou des écarts entre la ferme et l'abattoir. J'ai entendu parler des étiquettes d'identification par radiofréquence. Je crois comprendre qu'elles sont très coûteuses, mais si ce système était mis en place, comblerait-il ces zones floues?

M. Eddleston : Nous utilisons actuellement un système de radio à basse fréquence. On travaille aussi à haute fréquence, ce qui coûte un peu plus cher, ce à quoi je pense que vous avez fait allusion. On travaille aux étiquettes à haute fréquence et on enquête sur elles. La seule différence est que, avec une étiquette à basse fréquence, vous devez vous trouver très près de l'animal pour pouvoir lire l'étiquette. Avec une fréquence plus élevée, vous pouvez être plus loin et lire de multiples étiquettes.

Désolé, je suis censé écrire la réponse.

Le président : Merci M. Eddleston et M. Caney, de l'Agence canadienne d'identification du bétail, de nous avoir fait connaître votre point de vue.

Le comité entendra maintenant les témoignages des représentants de la Coalition canadienne pour la santé des animaux. Nous avons deux témoins : M. Mark Beaven, directeur exécutif, et M. Ed Empringham, chef de projet principal.

Merci d'avoir accepté de témoigner. Nous avons un ordre de renvoi du Sénat du Canada pour examiner le développement de nouveaux marchés domestiques et internationaux; le renforcement du développement durable de l'agriculture; et l'amélioration de la diversité et de la sécurité alimentaires pour les consommateurs canadiens et les marchés mondiaux. Le greffier m'informe que nous allons commencer avec M. Beaven, qui sera suivi de M. Empringham.

Mark Beaven, directeur exécutif, Coalition canadienne pour la santé des animaux : Merci beaucoup de l'invitation. Au nom du conseil d'administration et des membres de la Coalition canadienne pour la santé des animaux (CCSA), je tiens à remercier le Comité de m'avoir invité à vous présenter les travaux de la CCSA qui se rapportent aux efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole.

Les membres de la CCSA sont les différentes filières de production animale, l'industrie de transformation de la viande, l'industrie de la génétique, l'Association canadienne des médecins

and the deans of the Canadian veterinary colleges. The Canadian Food Inspection Agency and Agriculture and Agri-Food Canada sit on our board as observers. Since its formation in 2002, the Canadian Animal Health Coalition has focused on farm animal health and welfare activities that are system-based and affect multiple animal production commodities.

We find that there is a need for a collaborative approach between industry and governments. A highly functioning animal health and welfare system is an essential component of the “one health” concept, and it is critical to sustaining international and domestic markets.

A number of Canadian Animal Health Coalition initiatives are directly related to the order of reference and the issue upon which this committee has requested that we focus. I will go over some of the history of our activities and mention a few of them, and Dr. Empringham will speak at length on one that we would like to focus our attention on today, that is, the West Hawk Lake Zoning Initiative.

Over the past 10 years, the Canadian Animal Health Coalition has been involved in a number of activities that focus on sustainability and food security. One of these is the formation of the National Farm Animal Care Council, or NFACC, as we call it. NFACC coordinates a national approach to farm animal welfare in Canada. A current project of the coalition, managed jointly with NFACC, is entitled Addressing International and Domestic Market Expectations Relative to Farm Animal Welfare. It is a long title but a very important initiative. It addresses the need for standards and assessment programs to ensure the well-being of farm animals and the sustainability of associated markets.

Another initiative that the Canadian Animal Health Coalition was involved in was being the lead organization in the development of the National Farmed Animal Health and Welfare Council, not to be confused with NFACC. This is a new initiative that started recently, in 2010. The National Farmed Animal Health and Welfare Council is an advisory body to the regulatory ADMs and has agriculture and public health representation from industry, federal and provincial governments. The focus of this group is a collaborative governance approach, with a consideration to the “one health” concept. Advisory statements from this council are developed to provide guidance for stakeholders seeking to enhance Canada’s animal health and welfare system. The National Farmed Animal Health and Welfare Council hosts an annual forum to engage stakeholders. Advisory statements on surveillance, animal welfare and anticipation of agri-intelligence can be found on their website, which is listed in the documents I believe you have.

vétérinaires et les doyens des écoles de médecine vétérinaire canadiennes. L’Agence canadienne d’inspection des aliments (ACIA) et Agriculture et Agroalimentaire Canada (AAC) participent aux travaux de la CCSA en tant qu’observateurs. Depuis sa création en 2002, la CCSA a concentré ses efforts sur les activités liées à la santé et au bien-être des animaux d’élevage qui reposent sur un réseau d’ensemble et qui touchent plusieurs filières du secteur de l’élevage.

La nécessité d’une approche de collaboration entre l’industrie et les gouvernements prévaut dans ce domaine. L’existence d’un réseau de santé et d’assurance du bien-être animal fonctionnant de manière optimale est un élément central du concept « Une santé » et s’avère déterminante pour assurer le maintien des marchés intérieurs et internationaux.

Plusieurs des initiatives entreprises par la Coalition canadienne pour la santé des animaux ont un lien direct avec l’ordre de renvoi, enjeu sur lequel le Comité nous a demandé de concentrer notre intervention. Je vais vous dresser un historique de nos activités et en mentionner quelques-unes, et M. Empringham parlera en détail de celle sur laquelle nous aimerions nous attacher aujourd’hui, c’est-à-dire l’Initiative de zonage du lac West Hawk.

Les projets réalisés au cours des 10 dernières années comprenaient un certain nombre d’activités qui portent prioritairement sur la durabilité et la sécurité alimentaire, notamment la création du Conseil national sur le soin des animaux d’élevage (CNSAE), qui coordonne l’approche nationale en matière d’assurance du bien-être des animaux d’élevage au Canada. Un projet en cours géré conjointement par la CCSA et le CNSAE, intitulé « Répondre aux attentes du marché national et international relativement au bien-être des animaux d’élevage ». Le titre est long, mais c’est une initiative très importante. Elle vise à répondre au besoin de mise en place de normes et de programmes d’évaluation afin d’assurer le bien-être des animaux d’élevage et la viabilité des marchés.

La CCSA a aussi été le principal instigateur de la création en 2010 du Conseil national sur la santé et le bien-être des animaux d’élevage, à ne pas confondre avec le CNSAE. Ce Conseil joue un rôle consultatif auprès des sous-ministres adjoints chargés de la réglementation. Il compte des représentants de l’industrie ainsi que du gouvernement fédéral et des provinces ayant des connaissances dans les domaines de l’agriculture et de la santé publique. Le Conseil privilégie une approche de gouvernance fondée sur la collaboration, en tenant compte du concept « Une santé ». Il élabore des énoncés consultatifs afin de donner des conseils aux parties prenantes intéressées à améliorer le réseau canadien de santé et d’assurance du bien-être des animaux d’élevage. Le Conseil NSBEAE organise annuellement un forum pour permettre aux parties prenantes de tenir des discussions. Ses énoncés consultatifs sur la surveillance sanitaire, le bien-être animal ainsi que l’anticipation et l’Agro-renseignement sont publiés sur le site web, dont l’adresse se trouve dans les documents qui vous ont été remis, je crois.

The Canadian Animal Health Coalition was also closely involved with the Fore-CAN project done by the Canadian Food Inspection Agency. We are a partner with CFIA on a project to continue that work of Fore-CAN with the development of an integrated intelligence system and response.

Another initiative that the Canadian Animal Health Coalition has been involved in is the development and testing of emergency management capabilities at the national animal commodity association level. Participating national organizations developed emergency management communications plans and a communication network has been maintained between those organizations.

Yet another initiative is the Assessment of Presence and Compliance of Biosecurity Protocols in Canada. This initiative supported further development of biosecurity protocols by the Canadian Food Inspection Agency.

Lastly, one initiative that I would like to mention that the Canadian Animal Health Coalition has been involved in is participation in the National Cross-Sector Forum of Public Safety Canada, which brings critical infrastructure representatives together to recognize the interrelations and develop strategies and processes to mitigate risk. As you can see, the Canadian Animal Health Coalition is involved in a number of initiatives, all leading back to animal health, welfare, food security and traceability.

The last initiative, as I said, is our traceability zoning initiative, which I will turn over to Dr. Empringham to focus on.

Dr. Ed Empringham, Senior Project Manager, Canadian Animal Health Coalition: Thank you to all of you for the invitation.

The coalition has been involved in the development of the National Agriculture and Food Traceability System through the development of zoning capability at West Hawk Lake, Manitoba. We have had two multi-year projects — we are now in year 9 or 10 — totalling nearly \$8 million that were equally funded by government and industry. Those projects to date have demonstrated proof of concept, 24-7 operation. We have established a database that, inconsequentially, is housed within the database at CCIA.

We have provided information to stakeholders. Agriculture and Agri-Food Canada uses some of the movement information in modelling things like their response to the XL situation. We have provided an adequate basis for discussions with the USDA, which I will come back to. We have established a functional Zone Canada that includes Agriculture and Agri-Food Canada, CFIA and industry and Manitoba, a province that happens to have legislation that supports what we do.

Canada is an exporting country, as we heard in the earlier presentation, and we are vulnerable to a market closure. There are a number of diseases internationally that could force immediate

La CCSA a collaboré étroitement au projet Pré-CAN de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. La CCSA est également partenaire avec l'ACIA dans un projet visant à poursuivre les travaux sur l'élaboration de renseignements intégrés et de mesures d'intervention.

Une autre initiative à laquelle la CCSA a participé a été le développement et la mise à l'essai de la capacité de gestion des urgences au niveau des organisations nationales représentant les différentes filières animales. Les organisations nationales participantes ont élaboré des plans de communication et de gestion des urgences, et un réseau de communication est maintenu.

Une autre initiative est l'Évaluation de la Présence et de la conformité des protocoles de biosécurité au Canada. Cette initiative a facilité le développement de protocoles de biosécurité par l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Pour terminer, une initiative que j'aimerais mentionner est la participation de la CCSA au Forum national plurisectoriel organisé par Sécurité publique du Canada et qui réunit les représentants des infrastructures essentielles afin de reconnaître les interrelations et d'élaborer des stratégies et des processus d'atténuation des risques. Comme vous pouvez le voir, la CCSA participe à un certain nombre d'initiatives, qui se rapportent toutes à la santé et au bien-être des animaux, à la salubrité des aliments et à la traçabilité.

Comme je l'ai mentionné, la dernière initiative est notre initiative de zonage de la traçabilité, dont M. Empringham vous parlera.

Ed Empringham, chef de projet principal, Coalition canadienne pour la santé des animaux : Merci à tous de votre invitation.

La CCSA a collaboré à l'élaboration du Système national de traçabilité pour le secteur agroalimentaire (SNTSA), en développant la capacité de zonage à West Hawk Lake, au Manitoba. Nous avons eu deux projets pluriannuels — nous en sommes maintenant à la 9^e ou 10^e année — d'une valeur de près de 8 millions \$, financés conjointement par l'industrie et Agriculture. À ce jour, ces projets ont permis de faire la preuve de l'efficacité du concept, ouvert 24/7. Nous avons mis en place une base de données qui, de façon inconsequente, se trouve dans la base de données de l'ACIA.

Nous avons fourni des renseignements aux parties prenantes. Agriculture et Agroalimentaire Canada utilise certains de ces renseignements sur le mouvement dans des modèles, comme celui qu'elle a utilisé en réponse à la situation chez XL. Nous avons fourni un fondement suffisant pour les pourparlers avec l'USDA, auxquels je reviendrai. Nous avons mis en place une Zone Canada fonctionnelle qui comprend Agriculture et Agroalimentaire Canada, l'ACIA et l'industrie ainsi que le Manitoba, province qui se trouve à avoir une loi qui appuie nos démarches.

Comme nous l'avons entendu dans l'exposé précédent, le Canada est un pays exportateur, et il est exposé au risque de fermeture des marchés. Il y a un certain nombre de maladies à

closure of the border. As a trading nation, closing of the border to livestock and meat exports would be a severe impact on the economic viability of the livestock sector, but also our rural municipalities, the mental health of producers and the general economy of Canada.

As an aside, with the foot-and-mouth outbreak in the U.K., the biggest impact was not to agriculture, but to tourism. That is an important thing to remember.

The inability to access foreign markets for more than six months would result in a complete restructuring of the industry. It is not possible to sustain through that. Zoning capability has the possibility to mitigate this risk by rapidly providing evidence of disease freedom recognized by trading partners so that we can reach an agreement on resuming trade sooner. The vision for Zone Canada is to have a rapid, effectively internationally recognized zoning capability at predefined zones through the use of validated retrospective movement information at zone crossing points.

Zone capability is defined as the ability to rapidly secure and declare a disease-free zone, as opposed to zoning to contain a disease. It is establishing a disease-free zone. The natural barriers are selected for use. You need data of movement and you need to be able to trace back the incubation period of the disease, and so on. In the event of an outbreak, the zone can quickly be secured and at-risk livestock can be rapidly traced to confirm that disease has not entered the other zone.

The ability to track movement across control sites such as West Hawk Lake at the Manitoba border and stop movement provides that possibility. This is a unique location in that there is only one road. Any animals that would go around would have to be driven across to go down through the States, and that is not possible through other controls. It is a perfect spot. It is also isolated from other livestock involvement so that it is a completely isolated situation.

Until Canada's animal traceability system is fully implemented and the data is validated that they are collecting, Zone Canada at West Hawk Lake provides the only opportunity for mitigating the risk of a highly infectious disease — not BSE — through the use of validated movement of data across the site which provides retrospective traceability data.

l'échelle internationale qui pourrait contraindre à la fermeture immédiate de la frontière. Parce que le Canada est un pays axé sur le commerce extérieur, toute fermeture de ses frontières aux exportations de bétail et de viande aurait de graves répercussions sur la vitalité économique du secteur de l'élevage de même que sur la santé mentale des producteurs et la viabilité des communautés rurales tributaires de l'agriculture et de l'économie canadienne.

Soit dit en passant, avec la flambée de fièvre aphteuse au Royaume-Uni, l'incidence la plus marquée n'a pas été sur l'agriculture, mais bien sur le tourisme. Il est important de s'en rappeler.

Le blocage de l'accès aux marchés internationaux pendant plus de 6 mois mènerait à une restructuration complète de l'industrie. Impossible d'y survivre. La capacité de zonage offre la possibilité de réduire ce risque en fournissant rapidement des preuves d'absence de maladie reconnues par les partenaires commerciaux pour conclure un accord afin de reprendre le commerce plus tôt. La vision de Zone Canada est d'avoir une capacité de compartimentation rapide, efficace et internationalement reconnue en zones sanitaires prédéfinies, grâce à l'utilisation de données rétrospectives validées aux points de passage du système de zonage.

La capacité de zonage se définit comme la capacité de délimiter rapidement une zone sanitaire et de la déclarer indemne de maladie, plutôt que délimiter une zone pour contenir une maladie. Elle délimite une zone sans maladie. Les obstacles naturels sont choisis. Il faut des données sur les déplacements d'animaux et il faut pouvoir déterminer le début de la période d'incubation de la maladie, et cetera. En cas d'éclosion d'une maladie, la zone peut être rapidement fermée et les animaux à risque d'infection peuvent être rapidement retracés afin de confirmer que la maladie est absente de la zone déclarée indemne.

La capacité de suivre les déplacements des animaux de part et d'autre d'un point de contrôle tel que West Hawk Lake, à la frontière du Manitoba, et l'interruption du transport d'animaux en cas d'éclosion de maladie offrent cette possibilité. Ce point est unique, car il n'y a qu'une seule route. Tout animal déplacé devrait traverser pour se rendre aux États-Unis, et il est impossible de le faire en passant par d'autres points de contrôle. C'est l'endroit idéal. Il est aussi en retrait des autres animaux, ce qui permet un isolement complet.

Jusqu'à ce que le système canadien de traçabilité des animaux soit pleinement mis en œuvre et que les données soient validées, le point de zonage de Zone Canada à West Hawk Lake constitue le seul moyen d'atténuer les risques d'une crise sanitaire attribuable à une maladie hautement infectieuse — pas l'ESB — grâce à l'utilisation des données validées sur les déplacements d'animaux transitant par le point de contrôle qui fournit des données rétrospectives de traçabilité.

Participants in our project to date include the livestock commodities; the Canadian Meat Council, which includes the Maple Leafs of the world; CFIA; Agriculture and Agri-Food Canada; and the Government of Manitoba.

Currently, again the vagaries of it being in Canada, Manitoba has the legislation that allows the collection of data and the stopping of vehicles, so we use their Animal Care Act. The Health of Animals Act does not allow that until there is a disease. That is the difference. We are dependent on validated identification, premise identification and movement information, which are all, as we heard earlier, components of that functional traceability system that we aspire to have.

The staff at our crossing site at West Hawk Lake has worked closely with producers, shippers, transporters and receivers to enhance the uptake of premise identification, traceability, the recording of movement, and so on. It has been a very positive relationship with CCIA and ATQ in doing that.

The support for overall development of traceability will enhance zoning capability in the long term. There is in fact a possibility of using electronically collected information from a fully established traceability system, rather than physically collecting it at West Hawk Lake. We could do it electronically in a leap of technology. That is a bit away.

The Canada-United States Regulatory Cooperation Council work plan for agriculture includes zoning. The CFIA, working with the USDA, reached an agreement, called an "arrangement", with the USDA in October of 2012 that facilitates the development of a framework for each country to recognize the other's decisions on zoning within the context of veterinary equivalency. That is technical, but it is an international standard of equivalency and within that they can recognize each other's zoning decisions.

The inclusion of Zone Canada in this arrangement was a very important step in the development of zoning in Canada. The further development of traceability data provides the option of alternate data collection, the potential of establishing multiple, strategically located zoning sites across Canada, for example somewhere in the Rockies in the event of something happening in B.C. or somewhere on Highway 20 through Quebec in the event of something in the Maritimes, those types of strategic locations.

At the present time, for use in trade and for use in disease management, the value of data coming out of the traceability system is unknown. Its integrity is unknown at this point; it is not fully implemented. It is sort of where the step in the process is. It will get there, but in the meantime we have a system at West

Les participants aux projets entrepris à ce jour comprennent les associations de producteurs, le Conseil des viandes du Canada, qui comprend les Maple Leafs du monde entier; l'ACIA; Agriculture et Agroalimentaire Canada; et le gouvernement du Manitoba.

À l'heure actuelle, encore une fois parce qu'il se trouve au Canada, le Manitoba détient le pouvoir législatif qui lui permet de recueillir des données et d'arrêter les véhicules, alors nous utilisons leur Loi sur le soin des animaux. La Loi sur la santé des animaux ne le permet pas avant l'éclosion d'une maladie. C'est la différence. Nous dépendons des données validées sur l'identification des animaux et des installations d'élevage et sur les déplacements d'animaux qui sont, comme nous l'avons entendu plus tôt, autant d'éléments nécessaires au système de traçabilité fonctionnel auquel nous aspirons.

Le personnel de notre site de West Hawk Lake a travaillé en étroite collaboration avec les producteurs, les expéditeurs, les transporteurs et les destinataires pour assurer l'identification des installations, la traçabilité, le suivi des déplacements, et cetera. Ce faisant, il a forgé une relation très positive avec l'ACIB et l'ATQ.

Le soutien au développement global de la traçabilité rehaussera la capacité de zonage à long terme. Il est, en fait, possible d'utiliser les renseignements recueillis par voie électronique dans un système de traçabilité pleinement établi plutôt que les recueillir physiquement à West Hawk Lake. Nous pourrions le faire par voie électronique avec une avancée technologique, mais nous n'y sommes pas encore.

Le plan de travail pour l'agriculture du Conseil de coopération Canada-États-Unis en matière de réglementation englobe le zonage. L'ACIA, en collaboration avec l'USDA, est parvenue à un accord en octobre 2012, appelé un « arrangement », qui facilitera la création d'un cadre de reconnaissance des décisions de zonage de chaque pays, dans le contexte de l'évaluation de l'équivalence vétérinaire. C'est technique, mais c'est une norme d'équivalence internationale qui leur permet de reconnaître leurs décisions de zonage respectives.

L'inclusion de Zone Canada dans cet accord était une étape cruciale dans le développement du zonage au Canada. La poursuite du développement des données de traçabilité offre une nouvelle possibilité pour la collecte de données et éventuellement pour la création d'autres points de zonage à des endroits stratégiquement situés partout au Canada, par exemple quelque part dans les Rocheuses dans l'éventualité d'un problème en Colombie-Britannique, ou quelque part sur l'autoroute 20 au Québec dans l'éventualité d'un problème dans les Maritimes, ce type d'endroits stratégiques.

Pour le moment, la valeur des données de traçabilité pour le commerce et la gestion des maladies demeure inconnue. Leur intégrité est inconnue et elles ne sont pas pleinement mises en œuvre. C'est à peu près à ce stade que se trouve le processus. Nous y viendrons, mais entre-temps, nous avons un système à West

Hawk Lake that can serve as an audit tool for that data. At least on that location, at percentage of use, you could develop an audit system. In fact, CFIA is having some discussion about doing that.

We do anticipate regulatory change to the Health of Animals Act, Part XV, in 2015 that will allow CFIA to stop vehicles and collect data as part of a disease surveillance or movement assessment purpose. With that will come some change in relationship because CFIA will have authority, and we see CFIA taking this on as a public good piece. However, how that will be managed is another question that we are not ready to discuss at this point.

We have some issues to manage. It generally speaks to much of the work that we do, and it is around the continuity of funding. We work in these project-funded things and then there is a gap of a year and you lose almost everything that you had. You get it going again, and then there is another gap. That is an issue; loss of momentum and credibility when trying to deal with trading partners through CFIA, and loss of investment value.

There is some detail on that in the paper that we have provided, but we are really appreciative of the efforts that have been made by Agriculture and Agri-Food Canada through Growing Forward 2. Every effort has been made to move this through quickly.

In conclusion, zoning capability is a component of livestock traceability. It offers considerable opportunity for lessening the impact of a foreign animal disease on Canada. It can be enhanced with the development of traceability and the validation of data. Critically, right now it is part of the CFIA/USDA arrangement, and it needs to continue to develop uninterrupted until the anticipated assumption of authority by CFIA.

Senator Plett: Thank you for your presentation.

I asked Senator Buth whether she had ever heard of the site at West Hawk Lake and she, as I, had not. I am excited to see what we are doing in our home province. I know the area very well.

We know that there is a truck inspection station right at that border. Does this group inspect every livestock truck driving across? Are they physically at the inspection station doing that?

Dr. Empringham: Yes. We have an arrangement with Manitoba Infrastructure and Transportation, and we have a trailer on that site. It is voluntary, but we have about 85 per cent participation of animals moving across the site. They are largely through a relatively small number of shippers. Once the trucking companies and the shippers are onsite, it is quite simple. We do

Hawk Lake qui peut servir d'outil de vérification de ces données. Du moins à cet endroit, avec le pourcentage d'utilisateurs, il serait possible d'élaborer un système de vérification. En fait, l'ACIA envisage de le faire.

L'on s'attend à ce que des modifications réglementaires soient apportées à la Loi sur la santé des animaux, Partie XV, en 2015; elles autoriseront l'ACIA à arrêter les véhicules et à recueillir des données dans le cadre d'activités de surveillance des maladies ou aux fins d'évaluation des déplacements. Cela entraînera des changements dans la relation, car l'ACIA aura des pouvoirs, et nous pouvons imaginer que l'ACIA les assumera pour le bien du public. Cela dit, la façon dont ce sera géré est une autre question que nous ne sommes pas prêts à aborder à ce stade.

Nous avons des questions à gérer qui se rapportent généralement beaucoup à notre travail et à la continuité du financement. Nous travaillons à des projets financés et connaissons ensuite un déficit de financement d'un an qui fait que nous perdons presque tout ce que nous avons. Nous reprenons, et ensuite, le financement est encore interrompu. C'est un problème; en plus d'entraîner la perte de la valeur des investissements, cela entraîne une perte d'élan et de crédibilité lorsque nous faisons affaire avec des partenaires commerciaux par le truchement de l'ACIA.

Le document que nous vous avons remis contient des détails à cet égard, mais nous sommes reconnaissants des efforts qu'Agriculture et Agroalimentaire Canada a déployés par le truchement des programmes de Cultivons l'avenir 2. On s'est efforcé de les faire entrer en vigueur en temps opportun.

En conclusion, la capacité de zonage est une composante du système de traçabilité du bétail. Elle offre une importante possibilité de réduire les répercussions d'une crise sanitaire due à une maladie animale exotique au Canada. Elle peut être améliorée grâce au déploiement complet du système de traçabilité et à la validation des données. De façon cruciale, elle s'inscrit actuellement dans l'accord conclu entre l'ACIA et l'USDA, et elle doit poursuivre son développement de manière ininterrompue jusqu'à la prise en charge de ce dossier par l'ACIA.

Le sénateur Plett : Merci de votre exposé.

J'ai demandé à la sénatrice Buth si elle connaissait le site à West Hawk Lake et, comme moi, elle n'en avait jamais entendu parler. Je suis enthousiaste de voir ce que nous faisons dans notre province d'origine. Je connais très bien cette région.

Nous savons qu'il y a un poste d'inspection des camions juste à la frontière. Est-ce que ce groupe inspecte chaque camion qui transporte du bétail? Ses membres se trouvent-ils en personne au poste d'inspection pour ce faire?

M. Empringham : Oui. Nous avons un arrangement avec le ministère de l'Infrastructure et des Transports du Manitoba, et nous avons une remorque sur le site. Cela se fait sur une base volontaire, mais environ 85 p. 100 des animaux qui passent par ce site y participent. Ils sont, en grande partie, transportés par un nombre relativement peu élevé d'expéditeurs. Une fois que les

not inspect what is in the truck. We inspect the paperwork to be able to say that they crossed at a certain time, et cetera. We validate what was on the truck when they are off-loaded at the receiver so that there is a matching of ear tags between what was loaded and what came off.

Senator Plett: As you said, there are no other roads across. That is the road you have to take, and every vehicle driving from east to west goes across that border. Of course, there are many other provincial border crossings that they may be crossing as they come along. What steps are being taken to control other border crossings? I know it will be extremely difficult to control many of them because of all the different accesses. Of course, they could drive from Alberta into Manitoba and head south from there.

Dr. Empringham: The original work done on this back in the 1990s looked at West Hawk Lake as a way of dividing Canada in two. It was looking at the way the industry was structured at the time in terms of slaughter capacity, animal movement, where the major production centres were and that sort of thing. There has always been a vision, when the capability is there, of having multiple sites across Canada. The capability is a fully developed electronic system that can allow you to say arbitrarily that this is the location and, based on the premise ID information, we know that that movement happened across that site.

It is very costly to man these things 24-7, as we have done on a proof of concept stage. The longer term needs to be an electronic audit function that would allow us to do multiple sites. The sites we have looked at are going into the Fraser Valley somewhere. Obviously, we can deal with Newfoundland fairly easily. We can probably deal with P.E.I. fairly easily, although you now have a bridge. We have to look at those realities of limited movement.

You also have to look at what happens within the zone you are trying to separate. For example, the Maritimes operates kind of as a group of three. Chickens move from Nova Scotia to New Brunswick for slaughter. A lot of the feed for chickens comes out of Quebec. Therefore, we need to think about those things when establishing a zone as well. The big benefit would come from being able to say east-west, and the other benefits will be secondary.

Senator Plett: West Hawk Lake is 24-7; is that correct?

Dr. Empringham: It has been during phases of this project. It is currently shut down because of end of funding. There is a new application in process.

entreprises de camionnage et les expéditeurs collaborent, c'est assez simple. Nous n'inspectons pas le chargement du camion, mais les documents pour pouvoir dire qu'ils ont traversé à une certaine heure, et cetera. Nous validons ce qu'il y avait dans le camion lorsqu'il est déchargé à destination pour pouvoir jumeler les étiquettes d'oreille entre ce qui a été chargé et ce qui a été déchargé.

Le sénateur Plett : Comme vous l'avez dit, c'est la seule route pour traverser. C'est celle que vous devez prendre, et chaque véhicule qui va d'est en ouest traverse cette frontière. Bien entendu, ils peuvent emprunter bien d'autres passages frontaliers provinciaux en cours de route. Quelles mesures prend-on pour contrôler d'autres passages frontaliers? Je sais qu'il sera très difficile de contrôler nombre de ces frontières en raison des différents points d'accès. Évidemment, ils pourraient arriver au Manitoba de l'Alberta et prendre la route du sud à partir de là.

M. Empringham : Les travaux faits à l'origine dans ce dossier dans les années 1990 envisageaient West Hawk Lake comme une façon de couper le Canada en deux. Ils examinaient la façon dont l'industrie était structurée à l'époque pour ce qui est de la capacité d'abattage, du déplacement des animaux, de l'emplacement des centres de production importants et ce type de choses. Il y a toujours eu une vision, lorsque c'est possible de le faire, d'avoir de multiples sites au Canada. La capacité consiste en un système électronique entièrement développé qui peut vous permettre de dire de façon arbitraire qu'il s'agit du site et, en fonction des données relatives à l'identification des installations, nous savons que le déplacement s'est fait en passant par un site en particulier.

Il est très coûteux d'y affecter du personnel 24 heures sur 24, sept jours sur sept, comme nous l'avons fait à l'étape du projet pilote. À long terme, il faut une fonction de vérification électronique qui nous permette de contrôler de multiples sites. Les sites que nous avons examinés mènent vers la vallée du Fraser. De toute évidence, nous pouvons nous occuper de Terre-Neuve assez facilement. Nous pouvons probablement aussi nous occuper de l'I.-P.-É. avec assez d'aisance, même s'il y a maintenant un pont. Nous devons étudier ces situations où les déplacements sont limités.

Il vous faut aussi regarder ce qui se passe dans la zone que vous essayez de diviser. Par exemple, les Maritimes fonctionnent, en quelque sorte, comme un groupe de trois. Les poulets de Nouvelle-Écosse sont envoyés à l'abattoir au Nouveau-Brunswick. Une bonne partie de la moulée des poulets vient du Québec. En conséquence, nous devons aussi penser à ces choses lorsque nous créons une zone. Le grand avantage serait de pouvoir dire est-ouest, et les autres seraient secondaires.

Le sénateur Plett : West Hawk Lake est en opérations 24 heures sur 24, sept jours sur sept, c'est bien cela?

M. Empringham : Il l'a été pendant certaines étapes de ce projet. Il est actuellement fermé par manque de financement. Une nouvelle demande est en cours de traitement.

Senator Plett: We have members who believe that the government always has unlimited funding available, and it is easy to think that when you are not the government. We appreciate what you are doing.

Senator Mercer: I do not believe that there is an unlimited supply of money, but I do believe government has a role to play.

I have only one question. I am very impressed with the work you are doing. I, too, had not heard of West Hawk Lake, but I live in Nova Scotia, so I am not surprised.

Our earlier presenters today were from the Canadian Cattle Identification Agency. I assume that their success and their intention of broadening their identification of cattle were complementary to what you are talking about.

Dr. Empringham: Yes.

Just to share something with you, I live in Nova Scotia more than half the year, so I do pretty well.

Senator Mercer: That is good.

Dr. Empringham: Without a fully functional traceability system, zoning cannot fully operate. On the other hand, while zoning is not fully developed, zoning offers us a good in-between.

Senator Mercer: Zoning could be a quick interim step as we develop a fully functioning identification system.

Dr. Empringham: That is the way we have been operating in moving up to this point and trying to develop what they are doing.

[*Translation*]

Senator Rivard: The animal traceability system is in place to protect the health of Canadians. Now we are really wondering whether there could be problems with fruits and vegetables too. Should we be establishing a system that, while it may not be a traceability system, would at least involve much stricter inspection of fruits and vegetables?

[*English*]

Dr. Empringham: It is difficult for me to answer that question except to say that we have, with CFIA, been looking at whether other commodities would fit into this zoning thing, and that is where our discussion has ended. Clearly we have to respect that the inspection system, both in Canada and in the United States, is good.

Sorry, Senator Duffy, it is very good.

We always need look at enhancements. However, when we have produce moving, in some cases from one field in the Southern United States and affecting 40 states, we know they have a system that allows a quick recall. I believe that whether it is

Le sénateur Plett : Nous avons des membres qui croient que le gouvernement a toujours des sources de financement illimitées, et c'est facile de le penser lorsque vous n'êtes pas le gouvernement. Nous vous savons gré de ce que vous faites.

Le sénateur Mercer : Je ne crois pas qu'il y ait un financement illimité, mais je crois que le gouvernement a un rôle à jouer.

Je n'ai qu'une seule question à poser. Je suis très impressionné par le travail que vous faites. Moi non plus, je n'avais jamais entendu parler de West Hawk Lake, mais je vis en Nouvelle-Écosse, alors je ne suis pas surpris.

Tout à l'heure, nous avons entendu des témoins de l'Agence canadienne d'identification du bétail. Je présume que leur réussite et leur intention d'élargir leurs activités d'identification du bétail se rapportaient à ce dont vous parlez.

M. Empringham : Oui.

En passant, je passe plus de la moitié de l'année en Nouvelle-Écosse, alors je m'en tire assez bien.

Le sénateur Mercer : C'est bien.

M. Empringham : Sans un système de traçabilité entièrement fonctionnel, impossible de faire pleinement le zonage. Cela dit, même si le zonage n'est pas entièrement développé, il nous offre une bonne solution provisoire.

Le sénateur Mercer : Le zonage pourrait être une brève mesure provisoire pendant que nous mettons au point un système d'identification pleinement fonctionnel.

M. Empringham : C'est comme cela que nous avons fonctionné en attendant que le système soit mis au point.

[*Français*]

Le sénateur Rivard : Le système de traçabilité des animaux est là pour protéger la santé des Canadiens. Maintenant, on se doute bien qu'il peut y avoir des problèmes également avec les fruits et les légumes. Devrait-on mettre sur pied un système à cet effet, sans faire un système de traçabilité, mais au moins une inspection beaucoup plus sévère pour les fruits et les légumes?

[*Traduction*]

M. Empringham : Il m'est difficile de répondre à cette question, sauf pour dire qu'avec l'ACIA, nous avons étudié la question de savoir si d'autres producteurs pourraient cadrer dans ce zonage, et c'est là que notre discussion s'est arrêtée. De toute évidence, nous devons accepter le fait que le système d'inspection est bon, tant au Canada qu'aux États-Unis.

Désolé, sénateur Duffy, il est très bon.

Il nous faut toujours envisager des façons de l'améliorer. Cependant, lorsque nous transportons des produits et légumes frais, dans certains cas d'un champ dans le Sud des États-Unis, et que ce transport touche 40 États, nous savons qu'ils ont un

perfect or not, there is a very good traceability system within that sector now, although we are having this discussion about whether it is one of the sectors we should look at in terms of zoning.

[Translation]

Senator Rivard: I got the same impression as you a few days ago, two days ago, actually. At noon on Tuesday, March 5, CTV aired a piece about a Health Canada report. It was about a study done in Ontario on 544 samples of prewashed salad, a good number of which came from the United States, Canada and Mexico. It must be said that there were no problems with Mexico. But, with the American and Canadian samples, they found that 10 per cent of the samples were unfit for consumption, even though they had already been washed. The effects can vary from intestinal problems to diarrhea. That figure of 10 per cent is huge. If we had a ten-per-cent problem with animals, we would likely call it a crisis.

Those are reliable data that come from Health Canada. The researcher's name is Brent Dixon. He ends by saying that the data must serve as a signal.

[English]

The Chair: Do you have any comments?

Dr. Empringham: No. That is out of my scope, except to say that we always have to be aware of those things.

Senator Robichaud: You say zoning capability is defined as the ability to rapidly secure and declare a disease-free zone in the event of a foreign animal disease outbreak. This would mean you would not have to close the whole country. You would just close the affected zone, and the other zones being declared disease-free could, if the system is in place, continue to trade with other partners.

Dr. Empringham: Sort of.

Senator Robichaud: Please explain.

Dr. Empringham: International standards would require that the border close at first and then you would have to establish the zone. The trace-out time that is required depends on the amount of information that CFIA starts with on their exercise of tracing out animals or product that have moved. If they have lots of individual animal identification, good premise identification and so on, it should be fairly straightforward.

Once that has happened and you are able to make the declaration, CFIA will not have the resources to negotiate a market opening, so it is really important that this negotiation happens in advance, which is the whole strength of this arrangement. Even though it is a little loose at this point with the USDA, it is the strength of it in that it is discussed in advance,

système qui permet de rappeler rapidement les produits. À mon avis, que ce secteur soit ou non parfait, il compte un très bon mécanisme de traçabilité, même si nous nous interrogeons pour déterminer s'il s'agit de l'un des secteurs qui devraient être visés par le zonage.

[Français]

Le sénateur Rivard : J'ai eu la même impression que vous il y a quelques jours. Toutefois, mardi midi, le 5 mars, donc il y a deux jours, le réseau CTV a présenté un rapport de Santé Canada. Il s'agit d'une étude effectuée en Ontario sur 544 échantillons de salade prélavée, dont une bonne partie vient des États-Unis, du Canada et du Mexique. D'ailleurs, il est à noter que pour le Mexique on n'a dénoté aucun problème. Pour ce qui est des échantillons de productions canadiennes et américaines, on a déterminé que 10 p. 100 était impropre à la consommation, même si elles avaient été prélavées. Les effets peuvent varier, de problèmes intestinaux jusqu'à la diarrhée. Une proportion de 10 p. 100 est énorme. Si nous avions 10 p. 100 de problèmes avec les animaux, on serait peut-être en période de crise.

Ces données sont crédibles et viennent de Santé Canada. Le chercheur en question se nomme Brent Dixon. Il termine en disant que ces données doivent servir de signal d'alarme.

[Traduction]

Le président : Avez-vous des commentaires?

M. Empringham : Non. Ce n'est pas de mon ressort. Je dirai toutefois qu'il nous faut toujours être conscient de ces choses.

Le sénateur Robichaud : Vous dites que la capacité de zonage se définit comme la capacité de délimiter rapidement une zone sanitaire et de la déclarer indemne de maladie en cas de découverte d'un foyer d'infection dû à une MAE. Cela voudrait dire que vous n'auriez pas à fermer toute la frontière. Vous ne feriez que fermer la zone touchée et, si le système est en place, les autres zones déclarées indemnes de maladie pourraient continuer de faire du commerce avec d'autres partenaires.

M. Empringham : En quelque sorte.

Le sénateur Robichaud : S'il vous plaît, expliquez-vous.

M. Empringham : Les normes internationales exigeraient que la frontière soit fermée en premier lieu et que la zone soit ensuite délimitée. La période nécessaire pour ce faire dépend de la quantité d'informations dont dispose l'ACIA au départ pour déterminer quels sont les animaux ou les produits qui ont été déplacés. Si elle a beaucoup d'identifications individuelles d'animaux, d'identifications de bonnes installations, et cetera., cela devrait être assez simple.

Une fois que cela est fait et que vous êtes en mesure de faire une déclaration, l'ACIA n'aura pas les ressources nécessaires pour négocier la réouverture du marché, alors il est très important que ces négociations se fassent à l'avance, et c'est là où réside la force de cet arrangement. Même s'il est un peu relâché à ce stade avec l'USDA, ce qui fait sa force, c'est le fait qu'il puisse être discuté à

is within their veterinary equivalency discussion and it is recognition of each other's decisions. Those are huge pieces, particularly with our largest trading partner.

Mr. Beaven: One of the concepts that industry and our government partners are transitioning to is this idea of being prepared in advance instead of reactionary. Our colleagues on the first panel mentioned Australia as being one of the leaders in terms of traceability, and that is also the case in animal health systems. Australia is a leader in many respects. In Canada, we are trying to move towards that idea where agreements are in place before the event takes place. That way, it allows for a quicker turnaround.

As Dr. Empringham has indicated, we have the arrangement between USDA and CFIA. If that is ironed out in advance and we have a foreign animal disease outbreak, such as foot-and-mouth, reopening half of the country to trading with our partner would happen a lot quicker than if that arrangement was not made in advance.

Senator Robichaud: What was the arrangement that was somehow agreed on in October 2012? I thought there was some kind of arrangement already in place.

Dr. Empringham: The arrangement is simply an agreement between Canada and the United States to develop the framework to allow that to happen. That is continuing. Since it is within the work of the Regulatory Cooperation Council, it has very short timelines. I think it has to be done within 18 months, which is extraordinary if it happens.

Senator Robichaud: Are you saying the chances of it happening are slim?

Dr. Empringham: No. I am just saying there are a lot of i's to dot and t's to cross. When you get to the United States, one of the issues is that state rules will supersede federal rules.

Senator Robichaud: If the states overrule the feds, what is the advantage? How can we use that agreement with the USDA if the states can overrun it?

Dr. Empringham: It is still where we have to start. Federal governments have to start with federal governments and then we have to work out the rest.

Senator Buth: I was just looking at your organization and I have some questions about it.

Dr. Empringham: Which of the reports do you have?

Senator Buth: I am looking at the Canadian Animal Health Coalition update.

Dr. Empringham: Perfect.

l'avance, qu'il cadre avec leur équivalence vétérinaire et qu'il permette que les décisions respectives de chaque signataire soient reconnues. Ce sont des éléments cruciaux, en particulier avec notre partenaire commercial le plus important.

M. Beaven : L'un des concepts vers lesquels l'industrie et nos partenaires gouvernementaux se tournent graduellement est celui de se préparer à l'avance au lieu de réagir. Les témoins du premier groupe ont dit que l'Australie était l'un des chefs de file en matière de traçabilité, et c'est aussi vrai pour ce qui est des systèmes de santé animale. L'Australie est un chef de file à bien des égards. Au Canada, nous essayons de nous orienter vers l'idée de faire en sorte que des accords aient été signés avant le fait. De cette façon, il est possible d'intervenir plus rapidement.

Comme l'a signalé M. Empringham, nous avons l'arrangement entre l'USDA et l'ACIA. Si les détails sont réglés à l'avance et que nous avons une éclosion de MAE, comme la fièvre aphteuse, on pourrait plus rapidement rouvrir la moitié du pays pour reprendre le commerce avec un partenaire que si cet arrangement n'était pas fait à l'avance.

Le sénateur Robichaud : Quel est l'arrangement qui a, en quelque sorte, été conclu en octobre 2012? Je pensais qu'un type d'arrangement avait déjà été mis en place.

M. Empringham : L'arrangement est simplement un accord entre le Canada et les États-Unis pour élaborer un cadre afin que cela puisse se produire. Il est en cours d'élaboration. Puisqu'il s'inscrit dans les travaux du Conseil de coopération en matière de réglementation, il a des échéanciers très serrés. Je pense qu'il doit être mis en place dans les 18 mois; ce sera extraordinaire si l'on arrive à le faire.

Le sénateur Robichaud : Êtes-vous en train de dire que les chances que cela se produise sont minces?

M. Empringham : Non. Je dis seulement qu'il y a beaucoup de détails à régler. Lorsque vous arrivez aux États-Unis, l'un des problèmes est que les règles étatiques l'emportent sur les règles fédérales.

Le sénateur Robichaud : Si les États l'emportent sur le fédéral, quel est l'avantage? Comment pouvons-nous utiliser cet accord avec l'USDA si les États peuvent l'infirmier?

M. Empringham : C'est toujours là que nous devons commencer. Les gouvernements fédéraux doivent commencer par faire affaire entre eux, et ensuite il faut régler les autres questions.

La sénatrice Buth : Je viens de lire des renseignements concernant votre organisme et j'ai quelques questions à vous poser à son sujet.

M. Empringham : Quel rapport avez-vous?

La sénatrice Buth : Je regarde la mise à jour de la Coalition canadienne pour la santé des animaux.

M. Empringham : Parfait.

Senator Buth: In terms of your members, it looks like you only have one poultry organization, the Ontario Livestock & Poultry Council. Is there a reason you do not have any other poultry organizations?

Mr. Beaven: While they may not be formal members of the Canadian Animal Health Coalition, they are involved in many of the activities. We are very much an inclusive group. The poultry sector is very active with its own animal health file. They have the national poultry working group. My background is that I came from Egg Farmers of Ontario, so we are in constant communication. There is cost and communications going on between our group and the national poultry working group.

As I said, they are involved on a project basis as well. You have to remember that while the Canadian Animal Health Coalition — the organization itself — has various members, we get funding for specific projects from more than just that group.

Hopefully that answers your question.

Senator Buth: Going back to the comments you made in terms of funding and budget, how are you funded? What is the size of your budget? What is industry versus government funding?

Mr. Beaven: In terms of our core budget, the organization, we have three main revenue streams, the first being membership fees paid by those organizations listed. The second one is service fees or secretariat fees. We act as the secretariat for NFACC and that National Farmed Animal Health and Welfare Council. They pay us for those administrative duties. The third revenue stream is our management fees. For example, we are receiving management fees from the West Hawk Lake project. That pays for Dr. Empringham's time, for example. Those are our three funding revenue streams.

Again, our core budget is approximately \$300,000. We operate as a very lean, mean machine, so to speak. I think you will find that what we have been able to accomplish on those limited funds far exceeds what is appearing there.

Senator Buth: Would your project funding be coming from Growing Forward? You made the comment about this interruption because of the shift from Growing Forward to Growing Forward 2.

Mr. Beaven: I would like to clarify that. The lack of funding is a case of a funding gap right now. March 31, as you well know, is the end of Growing Forward, and we are going into Growing Forward 2. West Hawk Lake right now is closed down because we are waiting for the new start-up on April 1.

La sénatrice Buth : Il semble que vous ne comptiez, parmi vos membres, qu'un seul organisme de l'industrie de la volaille, l'Ontario Livestock & Poultry Council. Y a-t-il une raison pour laquelle il n'y en a pas d'autres?

M. Beaven : Même s'ils ne sont pas officiellement membres de la Coalition canadienne pour la santé des animaux, ils participent à bon nombre d'activités. Nous sommes un groupe très inclusif. Le secteur de la volaille est très actif dans sa propre filière de la santé animale. Il compte le groupe de travail national sur la volaille. Je suis moi-même issu des Producteurs d'œufs de l'Ontario, alors nous restons constamment en contact. Notre groupe et le groupe de travail national sur la volaille communiquent entre eux et partagent les coûts.

Comme je l'ai dit, ils participent aussi aux projets. N'oubliez pas que si la Coalition canadienne pour la santé des animaux — l'organisme en tant que tel — compte divers membres, nous recevons aussi du financement d'autres groupes pour des projets précis.

J'espère que cela répond à votre question.

La sénatrice Buth : Pour en revenir aux commentaires que vous avez formulés concernant le financement et le budget, comment êtes-vous financés? Quelle est la taille de votre budget? Quelle est la part de votre budget qui vous vient de l'industrie par rapport à celle qui vous vient du gouvernement?

M. Beaven : Pour ce qui est de notre budget principal, celui de l'organisme, nous avons trois principales sources de revenus. La première vient des frais d'adhésion que paient les organismes sur la liste. La deuxième vient des frais de service ou de secrétariat. Nous servons de secrétariat au CNSAE et au Conseil national pour la santé et le bien-être des animaux d'élevage. Ils nous paient pour assumer ces tâches administratives. La troisième source vient de nos frais de gestion. Par exemple, nous recevons des frais de gestion pour le projet de West Hawk Lake. Cela nous permet de payer les honoraires de M. Empringham, par exemple. Ce sont là nos trois sources de revenus.

Encore une fois, notre budget principal est d'environ 300 000 \$. Nous fonctionnons à très peu de frais, si je puis dire. Je pense que vous constaterez que ce que nous avons été capables d'accomplir avec ce financement limité surpasse de beaucoup ce que vous voyez.

La sénatrice Buth : Est-ce que votre financement de projets provient de Cultivons l'avenir? Vous avez parlé de l'interruption du financement à cause de la transition entre Cultivons l'avenir et Cultivons l'avenir 2.

M. Beaven : J'aimerais éclaircir ce point. Le manque de fonds est actuellement attribuable à une interruption du financement. Comme vous le savez bien, c'est le 31 mars que Cultivons l'avenir prendra fin et que Cultivons l'avenir 2 débutera. Les installations de West Hawk Lake sont présentement fermées parce que nous attendons le début du nouveau programme, le 1^{er} avril.

Yes, the projects themselves are funded through Growing Forward, or the federal government, and industry on an individual project basis. We also have projects that are just industry funded. We have the Canadian Johne's Disease Initiative, for example, that was funded by the Canadian Cattlemen's Association and the Canadian Dairy Farmers of Canada.

Senator Callbeck: You would like to see Canada divided into zones. Roughly how many zones would you like to see?

Dr. Empringham: The current project works on the basis of two, dividing Canada at the middle of the country, if you were to fold the map, at West Hawk Lake. The concept is something more than that, with the possibility of up to five. Some work needs to be done around the added economic benefit of that, and it really cannot happen until the traceability system is fully functional. However, the potential is for up to five.

Senator Callbeck: Where would you see these five?

Dr. Empringham: I am not sure I can rhyme them all off, but one would be between Alberta and B.C., West Hawk Lake, Newfoundland, potentially P.E.I., and then the Maritimes and Quebec somewhere.

Senator Callbeck: Those would be the zones.

Dr. Empringham: Correct.

Senator Callbeck: Going from one zone to the other, would there be more than one checkpoint?

Dr. Empringham: That could be true if you are travelling fully across the country.

Senator Callbeck: No, but if there are five zones, would there be just five checkpoints?

Dr. Empringham: Right now we have just one checkpoint at West Hawk Lake. In the potential of going to five, or even fully implementing West Hawk Lake, we would probably be dealing with more use of electronic movement data and less physically tracking. It would probably be more dependent on the credibility of the movement data, and you would have a way of measuring what went across. You would audit it periodically by blocking the road and measuring what is going across.

Senator Callbeck: Who do you feel is in the best position to decide where the zones would be?

Dr. Empringham: I really think that comes down to the Canadian Food Inspection Agency, in consultation with the industry. The reason for consultation with the industry is to understand how the industry works within those zones. There is no point in having a zone here when there is a slaughter plant that is critical to the success of the industry just outside of it. That does not make any sense. It becomes important to just consider those issues.

Oui, les projets eux-mêmes sont financés individuellement par Cultivons l'avenir, c'est-à-dire par le gouvernement fédéral, et par l'industrie. Certains de nos projets ne sont financés que par cette dernière, comme l'initiative canadienne de lutte contre la paratuberculose, financée par la Canadian Cattlemen's Association et Canadian Dairy Farmers of Canada.

La sénatrice Callbeck : Vous voudriez que le Canada soit divisé en zones. Environ combien de zones devrait-il y avoir?

M. Empringham : Le projet actuel fonctionne selon deux zones, qui divisent le Canada au milieu à West Hawk Lake, si on pliait la carte en deux. Le concept va plus loin et peut comprendre jusqu'à cinq zones. Il reste du travail à faire au sujet de l'avantage économique ajouté de l'initiative, et on ne peut pas vraiment agir avant que le système de traçabilité ne soit pleinement fonctionnel. Il pourrait toutefois y avoir jusqu'à cinq zones.

La sénatrice Callbeck : Où se trouveraient-elles?

M. Empringham : Je ne suis pas certain de pouvoir vous les énumérer toutes, mais il devrait y en avoir une entre l'Alberta et la Colombie-Britannique, une à West Hawk Lake, une à Terre-Neuve, peut-être dans l'Île-du-Prince-Édouard, puis une quelque part dans les Maritimes et le Québec.

La sénatrice Callbeck : Ce seraient là les cinq zones.

M. Empringham : Oui.

La sénatrice Callbeck : Devrait-on traverser plus d'un point de contrôle pour passer d'une zone à l'autre?

M. Empringham : Ce serait le cas si on traversait le pays de part en part.

La sénatrice Callbeck : Non, mais s'il y a cinq zones, existerait-il seulement cinq points de contrôle?

M. Empringham : Pour l'heure, il n'y a qu'un point de contrôle à West Hawk Lake. Si on instaure cinq zones, voire met pleinement en œuvre le projet West Hawk Lake, on utiliserait probablement davantage les données électroniques et moins le suivi physique pour suivre les déplacements. On dépendrait probablement davantage de la crédibilité des données sur les déplacements et disposerait d'un moyen d'examiner ce qui traverse le point de contrôle. On procéderait à des vérifications périodiques en bloquant la route et en examinant ce qui traverse le point de contrôle.

La sénatrice Callbeck : Selon vous, qui est le mieux placé pour déterminer l'emplacement de ces zones?

M. Empringham : À mon avis, ce devrait être l'Agence canadienne d'inspection des aliments, en consultation avec l'industrie. Il faudrait consulter cette dernière pour comprendre ses activités à l'intérieur de ces zones. Il est inutile d'instaurer une zone à un endroit alors qu'il y a un abattoir essentiel à la réussite de l'industrie jusqu'à l'extérieur. C'est insensé. Il devient important de se pencher sur ces questions.

Other things to consider include where feed comes from to service the area. There are a number of issues to take into consideration with regard to how the industry operates on an ongoing basis.

When zones are established in international trade under the OIE regulations, which Canada respects, they will first make them as large as possible and then they will gradually retract. You really do not want to make them small and expand; internationally, that makes you look like you are not in control.

Senator Callbeck: I certainly agree that consultation with the industry would be of the utmost importance. Have you had any indication from CFIA that they will assume responsibility?

Dr. Empringham: Those discussions are ongoing, but yes. In what way? That is to be clarified.

The Chair: I would like to remind senators that we will need to continue following the second panel in order to have approval for a fact-finding mission in Ontario and British Columbia.

Senator Duffy: My colleague asked my first question about the number of zones across Canada.

When we get back to West Hawk Lake, how long does it take a truckload of cattle to get through the process? Would you eventually see something like we now have for containers coming out of Canadian ports, where there is an electronic scanning system that would mean that they essentially just have to slow down enough for the scanner to capture the data?

Dr. Empringham: The quick answer is that the use of more technology is anticipated. Right now they carry a manifest, and it is simply a matter of showing the people the manifest. How much time it takes depends on whether they are due for a break from driving, because we do not really slow them down. They have to stop for the truck stop anyway. We do not really slow them down. We are a small addition to their day.

Senator Duffy: There is then little or no cost, really, to the trucking industry.

Dr. Empringham: Very little. However, we do see the need for increased use of the tracking technology.

Senator Duffy: Finally, we have seen the amount of media and public interest; my colleague mentioned the CTV report on lettuce. I think this is a growing matter of interest to the public. It strikes me that what we are talking about here is somewhat akin to having fire insurance: You want to have it in place before you have a problem. Hopefully you will never have to use it. It seems to me that you and our previous witnesses are suggesting that we put "fire insurance" in place, just in case.

Il faut également tenir compte de l'origine de l'alimentation animale acheminée dans la région. Il y a un certain nombre d'aspects à prendre en compte pour comprendre les activités courantes de l'industrie.

Quand on établit des zones à l'échelle du commerce international aux termes du règlement de l'OIE, que le Canada respecte, on les fait aussi vastes que possible, puis on les rapetisse. Il ne faut vraiment pas les faire petites et les agrandir ensuite; sur la scène internationale, on donnerait l'impression de ne pas maîtriser la situation.

La sénatrice Callbeck : Je conviens certainement qu'il serait primordial de consulter l'industrie. L'ACIA vous a-t-elle donné lieu de croire qu'elle assumera cette responsabilité?

M. Empringham : On en discute actuellement, mais oui. De quelle manière? Cela reste à déterminer.

Le président : J'aimerais rappeler aux sénateurs que nous devons continuer après la comparution du deuxième groupe de témoins afin d'obtenir l'approbation d'une mission d'enquête en Ontario et en Colombie-Britannique.

Le sénateur Duffy : Ma collègue a posé ma première question au sujet du nombre de zones au Canada.

Si on revient à West Hawk Lake, combien de temps faut-il pour soumettre un plein camion de bovins au processus? Envisageriez-vous un système comme celui qu'on utilise actuellement pour les conteneurs sortant des ports canadiens, qui comprend un scanner électronique grâce auquel on n'a qu'à ralentir suffisamment pour qu'il recueille des données?

M. Empringham : Je répondrais brièvement qu'on prévoit recourir davantage à la technologie. À l'heure actuelle, les chauffeurs transportent un manifeste qu'ils n'ont qu'à montrer aux préposés. Le temps qu'il faut pour passer le point de contrôle dépend du fait qu'ils ont besoin ou pas de prendre une pause, car on ne les ralentit pas vraiment. Ils doivent s'arrêter au relais routier de toute façon. On ne les ralentit pas vraiment. Nous ne sommes qu'une petite étape de plus dans leur journée.

Le sénateur Duffy : Il n'y a donc peu ou pas de frais pour l'industrie du camionnage.

M. Empringham : Très peu. Nous constatons toutefois qu'il faut utiliser davantage la technologie de suivi.

Le sénateur Duffy : Enfin, nous avons constaté tout l'intérêt que les médias et le public portent à la question; mon collègue a mentionné le rapport du réseau CTV sur la laitue. Je crois que le public s'intéresse de plus en plus à la question. Il me semble que ce dont nous parlons ici constitue une sorte d'assurance-incendie : il faut en avoir une avant que le problème ne survienne, en espérant qu'on n'aura jamais à s'en servir. Il me semble que vous et les témoins précédents proposez de mettre en place une « assurance-incendie » à titre préventif.

Dr. Empringham: Yes; absolutely right. In our current business case in preparation for Growing Forward 2 application, we use the insurance analogy simply because it is real. That is why, of the \$8 million that has been invested to date, half came from industry.

Mr. Beaven: It is not only fire insurance, but also an escape plan out of the house in case of the fire. It is both.

Senator Merchant: I see your council members include dairy, sheep, swine and chicken producers. The presentations this morning have been basically about dairy. Can you tell me where we are with national standards with the bee, goat and sheep industries?

Dr. Empringham: National standards with regard to what aspect?

Senator Merchant: Traceability.

Dr. Empringham: I do not know, specifically. I know that they are actively involved, as we are, with the Industry Government Advisory Committee that is moving this forward.

Senator Merchant: Bee and goat producers are not your members, though, are they? I see you have sheep. I am looking at the council members.

Dr. Empringham: This gets very confusing in our world. The council is an organization that is advisory to the regulatory assistant deputy ministers of agriculture and was formed as a result of work by the coalition. The council has funding members, which does not include bees but includes mink. It is how you develop value and show it. In terms of traceability, sheep and goats work on their efforts within the context of IGAC. They are trying to keep that moving forward as well as they can.

Senator Robichaud: Did I understand you to say that you operate with a budget of \$300,000?

Mr. Beaven: The core operation budget of the CAHC is approximately \$300,000. That does not include the West Hawk Lake project, which is a project on its own of approximately \$2 million.

Senator Robichaud: You made the point that it is important that there is no interruption in funding. However, there will be an interruption in the current funding when Growing Forward 2 comes into effect. How much are we talking about?

Mr. Beaven: The last funding gap was about three years ago. It was almost a year that the coalition was running West Hawk Lake on a lights-on-only basis. We were running it from our core budget dollars. This time, we are appreciative of the efforts of Agriculture and Agri-Food Canada because the sense is that the

M. Empringham : Oui, vous avez absolument raison. Dans le dossier justificatif que nous préparons pour notre demande dans le cadre de Cultivons l'avenir 2, nous faisons l'analogie avec les assurances, simplement parce que c'est un exemple réel. Voilà pourquoi la moitié des 8 millions de dollars investis à ce jour sont venus de l'industrie.

M. Beaven : Ce n'est pas qu'une assurance-incendie, mais aussi un plan d'évacuation pour sortir de la maison en cas de feu. C'est une fusion des deux.

La sénatrice Merchant : Je constate que votre conseil comprend des producteurs de bovins laitiers, d'ovins, de porcs et de poulets. Or, les exposés de ce matin ont essentiellement porté sur les bovins laitiers. Pourriez-vous m'indiquer où nous en sommes concernant les normes nationales pour les industries apicoles, chevrères et ovines?

M. Empringham : Les normes nationales à quel propos?

La sénatrice Merchant : La traçabilité.

M. Empringham : J'ignore ce qu'il en est précisément. Je sais que ces producteurs collaborent activement, comme nous, avec le comité consultatif industrie-gouvernement qui s'occupe du dossier.

La sénatrice Merchant : Les apiculteurs et les éleveurs de chèvres ne sont cependant pas membres de votre conseil, n'est-ce pas? Les producteurs de moutons en font partie. J'examine la composition du conseil.

M. Empringham : Cet aspect porte énormément à confusion dans notre domaine. Le conseil est un organisme qui prodigue des conseils aux sous-ministres adjoints de l'agriculture et qui a été formé par suite des travaux de la coalition. Parmi ses membres fondateurs figurent des éleveurs de visons, mais pas d'apiculteur. C'est ainsi qu'on accroît la valeur et qu'on la met en évidence. Pour ce qui est de la traçabilité, les producteurs d'ovins et de chèvres accentuent leurs efforts dans le contexte du comité consultatif industrie-gouvernement. Ils tentent de leur mieux de continuer à réaliser des progrès.

Le sénateur Robichaud : Vous ai-je entendu dire que vous disposez d'un budget de 300 000 \$?

M. Beaven : Le budget d'exploitation de base de la CCSA est d'environ 300 000 \$. Cela n'inclut pas le projet West Hawk Lake, qui dispose de son propre financement de quelque deux millions de dollars.

Le sénateur Robichaud : Vous avez fait remarquer qu'il est crucial de ne pas interrompre le financement. C'est toutefois ce qui arrivera quand Cultivons l'avenir 2 se mettra en branle. De quelle somme parle-t-on?

M. Beaven : La dernière interruption s'est produite il y a environ trois ans. Il y avait presque un an que la coalition mettait partiellement en œuvre le projet de West Hawk Lake, à partir de son propre budget de base. Cette fois-ci, nous sommes heureux des efforts que déploie Agriculture et Agroalimentaire Canada,

turnaround will be a lot quicker than before. We are in the process of getting the application in and we hope that it will not be as onerous as before.

Senator Robichaud: For how much money will it be?

Dr. Empringham: The budget proposal we are putting forward is limited by the funding program, so it will be \$1 million over the term of the project. The term of the project, depending on a teleconference tomorrow, will be either three or five years.

The Chair: There is no doubt that the Canadian Animal Health Coalition will continue to follow the study of the order of reference from the Senate of Canada to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. We thank you for sharing your opinions with us.

Honourable senators, we will move to consideration of a draft budget for the fiscal year 2013-14 prepared so that the committee may complete its fact-finding missions in British Columbia and Ontario.

Senator Mercer: All of you have a copy of the draft budget before you. I move the adoption of the budget application in the amount of \$152,793 for our order of reference on research and innovation efforts in the agricultural sector for the fiscal year ending March 31, 2014.

The Chair: The chair recognizes the motion by Senator Mercer, seconded by Senator Buth, that the committee agrees to adopt the budget of \$152,793 and to submit it to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration. Are there any questions?

[Translation]

Senator Robichaud: I have to point out that this means two trips, one to British Columbia and one to Ontario, in order to complete our study. Then we will have covered every province in Canada.

The Chair: Thank you for the clarification; you are correct.

[English]

Senator Duffy: Following up on what Senator Robichaud said, it is important for the committee to be able to reach out to all sectors of the agricultural business if we are to have a comprehensive report, and this is an integral part of doing that.

[Translation]

Senator Maltais: There again, it is all very well to visit the ten provinces, but are we forgetting that there are two territories as well?

The Chair: Thank you for that comment, Senator Maltais. We will discuss it with the analyst and our clerk.

car nous avons l'impression que la transition se fera beaucoup rapidement. Nous sommes en train de préparer la demande et nous espérons que le processus ne sera pas aussi pénible qu'avant.

Le sénateur Robichaud : Combien demanderez-vous?

M. Empringham : La proposition de budget que nous présentons est limitée par le programme de financement; nous demanderons donc 1 million de dollars pour la durée du projet. Ce dernier, selon l'issue d'une téléconférence prévue demain, s'étendra sur trois ou cinq ans.

Le président : Il ne fait aucun doute que la Coalition canadienne pour la santé des animaux continuera de suivre l'étude entamée aux termes de l'ordre de renvoi que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a reçu du Sénat du Canada. Nous vous remercions de nous avoir fait part de vos opinions.

Mesdames et messieurs, nous examinerons maintenant l'ébauche d'un budget pour l'exercice 2013-2014 préparé pour que le comité puisse effectuer des missions d'enquête en Colombie-Britannique et en Ontario.

Le sénateur Mercer : Vous avez tous devant vous l'ébauche de budget. Je propose l'adoption du budget d'un montant de 152 793 \$ pour que nous donnions suite à l'ordre de renvoi portant sur les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole pour l'exercice se terminant le 31 mars 2014.

Le président : Le président accepte la motion du sénateur Mercer, qui est appuyée par la sénatrice Buth, que le comité convient d'adopter le budget de 152 793 \$ et le soumette au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration. Y a-t-il des questions?

[Français]

Le sénateur Robichaud : Il faut préciser que cela implique deux voyages, un en Colombie Britannique et un en Ontario, ceci afin de terminer notre étude. De cette façon, nous aurons couvert toutes les provinces du Canada.

Le président : Merci beaucoup de cette précision; c'est exact.

[Traduction]

Le sénateur Duffy : Pour faire suite aux propos du sénateur Robichaud, il importe que le comité puisse étudier tous les secteurs de l'industrie agricole pour rédiger un rapport exhaustif, et ces déplacements sont essentiels pour y parvenir.

[Français]

Le sénateur Maltais : Encore là, c'est bien beau de visiter les 10 provinces, mais oublie-t-on qu'il y a aussi deux territoires?

Le président : Merci de ce commentaire, sénateur Maltais. Nous allons en discuter avec la recherchiste et notre greffier.

[English]

Senator Merchant: I see that we have two trips, one to B.C. and one in Ontario. We have the same number of participants. I see that the amount for Ontario is only \$20,030. Why is the figure so low?

The Chair: That is a very important question. It is because we will do Ontario by train and B.C. by air. There is a difference in the cost to travel Ontario, from Ottawa, and to travel to British Columbia, from Ottawa.

Senator Merchant: The number of senators and staff on each trip will be the same.

The Chair: Absolutely.

[Translation]

Senator Robichaud: We must specify that, when a committee submits a budget, it has to do so for all members of the committee, but it is rare that all members of the committee go on the trip. So the expenses are certainly likely to be less than the budget indicates.

[English]

The Chair: Honourable senators, before we conclude the public meeting, is the motion carried?

Hon. Senators: Carried.

The Chair: It is carried. Thank you, honourable senators.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Tuesday, March 19, 2013

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 6:18 p.m. to examine and report on research and innovation efforts in the agricultural sector (topic: traceability).

Senator Percy Mockler (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. I would thank the witnesses for accepting the invitation from the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry to come and share your views and comments and recommendations on the order of reference that we have, developing new markets domestically and internationally and enhancing agriculture sustainability and improving food diversity.

Honourable senators, I would ask that we introduce ourselves and then move immediately to presentations, first by Mr. Charlebois and then by Mr. Fruitman.

I will now ask the deputy chair to begin the introductions.

[Traduction]

La sénatrice Merchant : Je constate que nous devons effectuer deux voyages, soit un en Colombie-Britannique et un en Ontario. Le nombre de participants est le même. Or, le montant prévu pour le voyage en Ontario n'est que de 20 030 \$. Pourquoi ce montant est-il si peu élevé?

Le président : C'est une question très importante. C'est parce que nous voyagerons en train en Ontario et en avion en Colombie-Britannique. À partir d'Ottawa, les frais de voyage diffèrent selon qu'on voyage en Ontario ou qu'on se rend en Colombie-Britannique.

La sénatrice Merchant : Le nombre de sénateurs et d'employés sera le même pour chaque voyage.

Le président : Absolument.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Nous devons préciser que, lorsqu'un comité présente un budget, il doit le faire pour tous les membres du comité mais rarement arrive-t-il que tous les membres du comité voyagent; les dépenses seront donc certainement moins élevées que celles indiquées au budget.

[Traduction]

Le président : Mesdames et messieurs, avant de conclure la séance publique, la motion est-elle adoptée?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée. Je vous remercie, honorables sénateurs.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mardi 19 mars 2013

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 18 h 18 pour étudier, afin d'en faire rapport, les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole (sujet : traçabilité).

Le sénateur Percy Mockler (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. Merci aux témoins d'avoir accepté l'invitation du comité à lui faire part de leurs opinions et observations au sujet de son ordre de renvoi, qui est d'étudier les modalités de développement de nouveaux marchés, au Canada et à l'étranger, d'améliorer la durabilité agricole et de renforcer la diversité des produits alimentaires.

Honorables sénateurs, je propose que nous nous présentions, après quoi nous passerons immédiatement aux exposés, d'abord celui de M. Charlebois et ensuite celui de M. Fruitman.

J'invite le vice-président à se présenter le premier.

[Translation]

Senator Robichaud: Good evening. Senator Fernand Robichaud, Saint-Louis-de-Kent, New Brunswick.

[English]

Senator Callbeck: Catherine Callbeck, Prince Edward Island.

Senator Merchant: Pana Merchant, Saskatchewan. Welcome.

Senator Buth: Senator JoAnne Buth from Manitoba.

Senator Eaton: Nicole Eaton from Ontario.

[Translation]

Senator Maltais: Senator Ghislain Maltais, Quebec.

Senator Rivard: Senator Michel Rivard, The Laurentides, Quebec.

The Chair: The clerk tells me that Dr. Sylvain Charlebois, Associate Dean of the College of Management and Economics at the University of Guelph will give the first presentation.

[English]

He will be followed by Mr. Mel Fruitman, Vice-president of the Consumers' Association of Canada.

[Translation]

Mr. Charlebois, the floor is yours.

[English]

Sylvain Charlebois, Associate Dean, College of Management and Economics, University of Guelph: Thank you, Mr. Chair and committee members. It is a privilege to be here this evening to discuss food safety and food traceability. These are important matters, as far as I am concerned, for this country, and I am privileged to have been asked to provide some advice and my comments to the committee.

Food traceability is undeniably a very powerful tool to mitigate risks across food supply chains. However, make no mistake: Traceability does not guarantee food safety. Even so, the challenge of tracking food products and ingredients upstream and downstream touches on the core of what is required to manage risks posed by the new normal in the business of food and agriculture.

This proverbial new normal presents a number of fascinating issues to contend with, among those being designing comprehensive strategies in the field that are built to effectively cope with climate change; the question of economic trends, subsidies and currency wars; and ever changing federal regulations on food packaging, labelling and safety of trade negotiations.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Bonsoir. Sénateur Fernand Robichaud, Saint-Louis-de-Kent, au Nouveau-Brunswick.

[Traduction]

La sénatrice Callbeck : Catherine Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

La sénatrice Merchant : Pana Merchant, de la Saskatchewan. Bienvenue.

La sénatrice Buth : Sénatrice JoAnne Buth, du Manitoba.

La sénatrice Eaton : Nicole Eaton, de l'Ontario.

[Français]

Le sénateur Maltais : Sénateur Ghislain Maltais, Québec.

Le sénateur Rivard : Sénateur Michel Rivard, Les Laurentides, Québec.

Le président : Le greffier me dit que M. Sylvain Charlebois, vice-doyen de la faculté de gestion et économies de l'Université de Guelph, fera la première présentation.

[Traduction]

Il sera suivi de M. Mel Fruitman, vice-président de l'Association des consommateurs du Canada.

[Français]

Monsieur Charlebois, la parole est à vous.

[Traduction]

Sylvain Charlebois, vice-doyen, faculté de gestion et d'économie, Université de Guelph : Merci, monsieur le président, et merci aux membres du comité. C'est un honneur de comparaître ce soir pour parler de la salubrité et de la traçabilité des produits alimentaires. Il s'agit là, à mon avis, de questions importantes pour notre pays, et c'est un honneur d'avoir été invité à proposer des conseils et des observations au comité.

La traçabilité des aliments est indéniablement un moyen très puissant d'atténuer les risques dans les chaînes d'approvisionnement. Il ne faut toutefois pas s'y tromper : traçabilité ne veut pas dire salubrité. Malgré tout, la difficulté d'assurer la traçabilité des produits alimentaires et des ingrédients en amont et en aval se rapporte à l'essentiel de ce qu'il faut pour gérer les risques de la nouvelle donne dans le secteur agroalimentaire.

Cette proverbiale nouvelle donne présente un certain nombre d'enjeux fascinants dont il faut tenir compte, notamment la conception de stratégies complètes sur le terrain qui permettent de s'adapter efficacement aux changements climatiques, la question des tendances économiques, des subventions et des guerres de monnaies, et la réglementation fédérale en perpétuelle mutation concernant l'emballage et l'étiquetage des produits alimentaires et la sécurité des négociations commerciales.

None of these factors can ever be controlled by farmers or corporations, insofar as they create tremendous volatility in the marketplace, rendering predictability a rare commodity in decision making. Obviously, all choices in this field have always been inherently multi-dimensional, but the erratic macro environment of the field has made it an ongoing challenge to remain strategically focused in agribusiness.

The politics of food is also at the forefront of agribusiness and food safety. Food, agriculture and policy have never been mutually exclusive entities, and companies are now compelled to appreciate how one variable can have a significant effect on another while worrying about the next quarter. More consumers are now eating with a conscience and as such are looking for fair trade products and organic or locally sourced foods and ingredients.

The ethical treatment of animals has also caught the attention of some executives in the field. To complicate things further, the global food security agenda is also exercising some pressure on modern food systems. The objective of keeping input costs down and profit margins up is no longer enough to deal with these problems. In food production, we have now entered the era of sound partnerships, efficient networks and global outreach.

The new normal in food and agriculture will demand more collaboration between stakeholders. This entails that competing businesses will need to share data and costs as well as build strategies set on converging interests. While it is quite exceptional for corporations to conduct business in this manner in this country, in the future, sustainability methods in agribusiness will require such a paradigm shift. In the end, effective food traceability methods will rely heavily on increased teamwork amongst former rivals.

Our food safety agenda is affected by all of these shifts currently, both large and small. The same can be said of food systems themselves, which are also being fundamentally challenged. Over the last few years, Canada has witnessed, per year, over 2,700 food safety investigations and over 250 food recalls, on average. Indeed, over the past four years, the number of food recalls has increased by more than 200 per cent. We must also take into consideration the number of unreported incidents. These statistics clearly indicate how different our approach to risk management must now be.

Moving forward, we need to decide carefully how to monitor risks. What we gain in food surveillance we may lose in food distribution efficiencies. In other words, with more food safety regulations and food traceability, we may see a rise in the price of

Aucun de ces facteurs ne saurait être contrôlé par les agriculteurs ou les sociétés, dans la mesure où ils suscitent une énorme volatilité sur le marché, faisant de la prévisibilité une denrée rare dans la prise de décisions. De toute évidence, tous les choix en ce domaine ont toujours été, en soi, multidimensionnels, mais à cause d'un contexte macroéconomique changeant, c'est un défi de tous les instants que de rester concentré sur sa stratégie dans le domaine de l'agroentreprise.

L'aspect politique de l'alimentation est également un facteur primordial en ce qui concerne l'agroentreprise et la salubrité des aliments. L'alimentation, l'agriculture et la politique n'ont jamais été des entités qui s'excluaient mutuellement, et les entreprises doivent maintenant voir comment une variable peut en influencer une autre tout en se préoccupant du prochain trimestre. Un plus grand nombre de consommateurs se posent des questions de conscience et cherchent donc des produits du commerce équitable, des produits biologiques et des aliments et ingrédients produits près de chez eux.

La question du traitement éthique des animaux a également retenu l'attention de certains dirigeants sur le terrain. Pour compliquer les choses encore davantage, la sécurité alimentaire à l'échelle de la planète exerce aussi une certaine pression sur les systèmes alimentaires modernes. Il ne suffit plus, pour s'attaquer à ces problèmes, de chercher à maintenir le coût des intrants à un bas niveau et à maximiser les marges bénéficiaires. En production alimentaire, nous sommes maintenant à l'ère des partenariats solides, des réseaux efficaces et du rayonnement mondial.

La nouvelle donne dans le domaine de l'alimentation et de l'agriculture exigera une plus grande collaboration entre les parties intéressées, ce qui veut dire que des entreprises concurrentes devront mettre en commun des données et partager des coûts et élaborer des stratégies axées sur des intérêts convergents. Bien que, au Canada, il soit très exceptionnel que des sociétés se comportent de la sorte, les méthodes propres à assurer la pérennité à l'avenir dans l'agroentreprise exigeront un changement de paradigme. En fin de compte, les méthodes efficaces en matière de traçabilité des produits alimentaires reposeront beaucoup sur un travail d'équipe plus important entre anciens rivaux.

Notre programme de salubrité des aliments est influencé par tous ces changements, qu'ils soient importants ou modestes. On peut en dire autant des systèmes de l'alimentation, qui sont fondamentalement remis en question. Depuis quelques années, il y a eu au Canada plus de 2 700 enquêtes sur la salubrité des aliments et plus de 250 rappels de produits alimentaires en moyenne chaque année. Au cours des quatre dernières années, le nombre des rappels a même augmenté de plus de 200 p. 100. Il nous faut également prendre en considération le nombre d'incidents non déclarés. Ces chiffres montrent clairement à quel point notre approche de la gestion du risque doit évoluer.

À l'avenir, nous devons décider avec soin des modalités de surveillance des risques. Ce que nous gagnerons du côté de la surveillance des produits alimentaires, nous risquons de le perdre sur le plan de l'efficacité dans la distribution. En d'autres termes,

food in this country. Nevertheless, in following the tide of the new normal, food traceability should remain a priority for our country, as suggested by Canada's framework in agriculture, Growing Forward 2. We risk too much by ignoring the potential consequences.

Up to 2009, we experienced what I would call the era of crises in food safety, including mad cow, salmonella, botulism, listeria and E. coli just recently with XL Foods. Since we were focused more on managing fears than managing risks, politics continually trumped economics in these incidents. The following years marked an era of learning and prevention, from approximately 2009 to 2012. We witnessed a developing synergy between industry and government and health and agriculture that remains ongoing to this day.

In 2013, this year, we are now at the dawn of what I would consider to be the era of accountability in food safety. Given our government's limited capacity to create new food safety programs, the industry is now compelled to become more accountable to government. We also need to find ways to make government more accountable to the public, but most important, we need to make sure that the industry is more accountable to itself, which is why traceability is imperative for the future of global food safety systems. Indeed, our ultimate objective should be transversal food traceability systems connecting both ends of the food safety continuum so that we can trace and track products and ingredients around the world in real time. It is technologically possible.

A recent phenomenon, however, has made the case for more robust food traceability even more compelling: food fraud. In light of the European horsemeat scandal, food traceability is now being considered an ideal mechanism to safeguard consumer trust. For years, food traceability has been almost synonymous with food safety, but the tides of consumer expectations are rising rapidly, and we should prepare to manage and direct that flood.

In conclusion, while the system has solved many aspects of traceability, significant challenges remain to provide cost-effective protocols for market assurance and product improvement. Based on economics alone, the time to improve our systems will be set by consumers, and that time, evidently, is now.

une réglementation plus étroite de la salubrité des aliments et une plus grande traçabilité risquent de faire augmenter le prix de l'alimentation au Canada. Néanmoins, pour suivre la vague de la nouvelle donne, il faut que la traçabilité demeure une priorité chez nous, comme il est proposé dans le cadre stratégique du Canada en agriculture, Cultivons l'avenir 2. Nous courons de trop grands risques, à refuser de tenir compte des conséquences possibles.

Jusqu'en 2009, nous avons connu ce que j'appellerais l'ère des crises de la salubrité des aliments, crises causées par exemple par la maladie de la vache folle, la salmonellose, le botulisme, la listériose et, tout récemment, la bactérie E. coli chez XL Foods. Comme nous cherchions à gérer davantage les peurs que les risques, la politique l'emportait continuellement sur les données économiques, lors de ces incidents. Les années qui ont suivi, de 2009 à 2012 environ, ont été celles de l'apprentissage et de la prévention. Nous avons vu se développer une synergie entre l'industrie, le gouvernement et les domaines de la santé et de l'agriculture, et ce mouvement se poursuit.

Cette année, en 2013, nous sommes à l'aube de ce que je considérerais comme l'ère de la responsabilisation en matière de salubrité des aliments. Comme notre gouvernement a une capacité limitée de création de nouveaux programmes visant à assurer la salubrité, l'industrie est maintenant contrainte de rendre davantage de comptes au gouvernement. Nous devons aussi trouver des moyens de rendre le gouvernement davantage responsable envers la population, mais le plus important est de veiller à ce que l'industrie soit davantage responsable envers elle-même, et c'est pourquoi la traçabilité est impérieuse pour l'avenir des systèmes mondiaux garantissant la salubrité des produits alimentaires. Notre objectif ultime devrait être d'avoir des systèmes de traçabilité transversaux qui réunissent les deux extrémités du continuum de la salubrité, de façon que nous puissions retracer en temps réels les produits et les ingrédients dans le monde entier. Technologiquement, c'est possible.

Un phénomène récent, cependant, a rendu encore plus convaincante la cause d'une meilleure traçabilité des aliments : la fraude alimentaire. À la lumière du scandale de la viande chevaline, en Europe, la traçabilité est maintenant considérée comme un mécanisme idéal pour préserver la confiance du consommateur. Pendant des années, la traçabilité des aliments a été perçue comme presque synonyme de salubrité des aliments, mais les attentes des consommateurs deviennent rapidement plus importantes, et nous devrions nous préparer à gérer et à orienter le flot de ces attentes.

En guise de conclusion, je dirai que même si le système a résolu maints problèmes de traçabilité, il reste d'importantes difficultés à surmonter pour fournir des protocoles rentables propres à rassurer le marché et à améliorer les produits. Sur le strict plan de l'économie, ce sont les consommateurs qui diront quand nos systèmes doivent être améliorés, et, à l'évidence, ils ont décidé que c'est tout de suite.

Mel Fruitman, Vice-President, Consumers' Association of Canada: Thank you. The Consumers' Association of Canada is pleased to have this opportunity to present its views to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry with respect to traceability.

For over 65 years, the CAC has represented the interests of ordinary Canadians in their role as consumers of goods and services as provided by both the public and private sectors. Our mandate is to inform and educate consumers on marketplace issues, to advocate for consumers with government and industry and to work to solve marketplace problems in beneficial ways.

The recent passage of Bill S-11, providing the capability for regulations to be made regarding the traceability of any food commodity, along with the previously made announcement of the Canadian Agri-Traceability Services, CATS, has the potential to ensure that the food we Canadians consume is "safe."

From our perspective, traceability is the keystone to a fully functioning regime of consumer protection. Without it, the potential exists that when a harmful situation is identified, we do not get to the root of the problem. It would be somewhat like a doctor informing the patient that he or she has removed the visible manifestation of cancer but has no way of knowing where it originated or if there are more cells waiting to proliferate.

Again, our perspective is that of the consumer, the person who actually consumes what the agri-food industry produces. As Senator Duffy has noted in previous testimony, we want to see a system that goes all the way from the farm right to the fork so that it can be triggered instantly, as soon as something comes up.

We are concerned that the driving perspective is one from the industry, with consumer protection being almost an afterthought. In fact, in recent testimony before this committee, after much time had been devoted to why traceability is good for the industry, it was not until Senator Robichaud noted that this also has a consumer protection aspect that the term finally appeared.

Industry and much of government, including the CFIA, focus on "food safety" in the context of keeping all doors open for the sale and export of our foodstuffs. Most of the discussion has related to meat, primarily beef. While there is nothing inherently wrong with the profit motive, as the driver it colours the approach to finding a solution.

Some would argue that food safety and consumer protection are one and the same. There is no question that there is significant overlap. However, the different perspectives can and do cause

Mel Fruitman, vice-président, Association des consommateurs du Canada : Merci. L'Association des consommateurs du Canada est heureuse d'avoir cette occasion de présenter son opinion sur la traçabilité au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

Depuis plus de 65 ans, l'ACC représente les intérêts des simples citoyens dans leur rôle de consommateurs de biens et services fournis par les secteurs public et privé. Son mandat consiste à informer et à sensibiliser les consommateurs au sujet des enjeux du marché, à défendre les intérêts des consommateurs auprès du gouvernement et de l'industrie et à chercher des solutions bénéfiques aux problèmes qui surgissent sur le marché.

L'adoption récente du projet de loi S-11, autorisant la prise de règlements sur la traçabilité de tout produit alimentaire, et l'annonce antérieure de la création du Service de la traçabilité agricole du Canada, le STAC, donnent à penser que la capacité de garantir la salubrité des aliments consommés par les Canadiens est acquise.

À notre point de vue, la traçabilité est la clé de voûte d'un régime de protection des consommateurs qui fonctionne pleinement. Sans elle, il est possible que, lorsqu'une situation dangereuse est décelée, nous ne puissions pas trouver les causes profondes du problème. Ce serait un peu comme si le médecin apprenait à un patient qu'il a retiré la manifestation visible d'un cancer, mais sans pouvoir lui dire d'où est venu ce cancer ni s'il y a ou non d'autres cellules qui risquent de proliférer.

Je le répète, notre point de vue est celui du consommateur, de la personne qui consomme les produits du secteur agroalimentaire. Comme le sénateur Duffy l'a fait remarquer lors d'un témoignage antérieur, nous voulons un système qui s'applique depuis l'exploitation agricole jusqu'à l'assiette du consommateur, de sorte que ce système puisse réagir instantanément dès qu'un problème surgit.

Nous craignons que le point de vue qui dicte le cours des choses ne soit celui de l'industrie, la protection du consommateur n'étant une préoccupation qui ne vient qu'après coup. Au cours d'un témoignage que le comité a entendu récemment, après qu'on eut consacré beaucoup de temps à discuter de ce qui fait l'intérêt de la traçabilité pour l'industrie, ce n'est que lorsque le sénateur Robichaud a signalé que la traçabilité concernait aussi la protection du consommateur que cette notion est enfin apparue dans le débat.

L'industrie et une grande partie de l'appareil gouvernemental, dont l'ACIA, mettent l'accent sur la salubrité des aliments dans le souci de garder toutes les portes ouvertes pour la vente et l'exportation de nos produits alimentaires. Le gros de la discussion a porté sur les viandes et surtout sur le bœuf. Il n'y a rien de foncièrement mauvais dans la recherche du profit, mais si elle est le facteur principal, elle influence l'approche appliquée à la recherche de solutions.

D'aucuns soutiendraient que la salubrité des aliments et la protection du consommateur, c'est une seule et même chose. Indéniablement, il y a un large recoupement. Néanmoins, les

confusion. It is most likely that any national traceability system that comes into being will be administered by the CFIA. We have previously expressed our concerns that the CFIA is hampered in the administration of its duties by having two mandates: promotion — food safety in the current context — and consumer protection.

The preamble to the Canadian Food Inspection Agency Act in the second listed “whereas” states:

. . . consolidation . . . will contribute to consumer protection and facilitate a more uniform and consistent approach to safety . . .

Further down it notes:

. . . the Government of Canada wishes to promote trade and commerce . . .

In conversations with senior CFIA personnel, we learned that currently consumer protection falls under food safety, but they are considering having it as a separate subactivity within food safety. They have got it backwards. Consumer protection is the prime overarching term and it is all-encompassing. It should not be subsidiary to anything that CFIA does, and food safety also obviously falls within the aegis of consumer protection.

While we recognize that devising a tracing system is not a simple problem, it is probably not as complex as it would appear to be judging by the number of committees involved. In fact, we fear that that multiplicity is a hindrance. Each group tends to approach the problem with a different emphasis and, indeed, bias depending on the composition of the group and its sponsors. Unfortunately, one immediately thinks of the billions of dollars wasted by the federal and Ontario governments in recent years developing systems that still did not deliver the desired results. Only somewhat facetiously I would suggest these are all systems that could probably have been designed by three or four teenaged hackers during their summer vacation.

There are currently many organizations tracking the movement of shipments, some as big as box cars and others as small as auto parts. FedEx, for example, tracks over 3.5 million packages worldwide per day while the much larger UPS ships over 15 million per day. Surely there are enough similarities between the various requirements to learn from existing systems without great expense and spending years of time in development.

From our reading of existing documents it appears as though the cattle industry has been working on traceability since 1998 when it established the Canadian Cattle Identification Agency, with much of the emphasis being placed on tags. It has been stated that the three pillars of traceability are animal

points de vue sont différents, ce qui peut semer la confusion et la sème effectivement. Il est très probable que tout régime national de traçabilité qui verrait le jour serait administré par l’ACIA. Nous avons déjà exposé nos préoccupations à cet égard : l’ACIA a deux mandats, ce qui la gêne dans l’exercice de ses fonctions : la promotion, c’est-à-dire la salubrité des aliments dans le contexte actuel, et la protection du consommateur.

Le préambule de la Loi sur l’Agence canadienne d’inspection des aliments dit, au deuxième « attendu » :

[...] contribuera à la protection des consommateurs et facilitera l’application uniforme et coordonnée des normes de salubrité [...]

Un peu plus loin, il ajoute :

[...] le gouvernement fédéral entend promouvoir les échanges commerciaux et le commerce [...]

Au cours d’entretiens avec des cadres supérieurs de l’ACIA, nous avons appris que, à l’heure actuelle, la protection du consommateur relève du domaine de la salubrité des aliments, mais qu’on envisage d’en faire une sous-activité distincte de la salubrité des aliments. C’est prendre les choses à l’envers. La protection du consommateur est ce qui doit primer et tout englober. Elle ne devrait pas être au second rang dans ce que fait l’ACIA, et la salubrité des aliments doit évidemment relever aussi de la protection du consommateur.

Certes, nous reconnaissons qu’il n’est pas facile de concevoir un système de traçabilité, mais ce n’est probablement pas aussi complexe qu’il le semblerait à en juger d’après le nombre de comités en cause. En fait, nous craignons que cette multiplicité ne soit une entrave. Chaque groupe a tendance à aborder le problème sous un angle particulier et même avec des préjugés, selon la composition du groupe et ceux qui le parrainent. Malheureusement, nous pensons immédiatement aux milliards de dollars que les gouvernements fédéral et ontarien ont gaspillés ces dernières années pour élaborer des systèmes qui n’ont toujours pas donné les résultats souhaités. À moitié à la blague, je dirais que tous ces systèmes auraient probablement pu être conçus par trois ou quatre ados passionnés d’ordinateurs pendant leurs vacances d’été.

Il existe actuellement un grand nombre d’organisations qui suivent le mouvement des expéditions, dont certaines tiennent dans des wagons et d’autres plus petites comme des pièces d’auto. FedEx, par exemple, suit chaque jour plus de 3,5 millions de paquets dans le monde entier alors que UPS, entreprise beaucoup plus importante, en suit plus de 15 millions par jour. Assurément, les similitudes sont assez nombreuses entre les exigences diverses pour qu’on puisse s’inspirer des systèmes existants sans engager de lourdes dépenses ni consacrer des années au développement.

À la lecture des documents existants, il semble que l’industrie du bétail travaille à la traçabilité depuis 1998, année où elle a mis sur pied la Canadian Cattle Identification Agency, mettant beaucoup l’accent sur les étiquettes. Il a été dit que les trois piliers de la traçabilité sont l’identification de l’animal, celle des

identification, premises ID and animal movement. A previous witness noted that “the industry sees traceability as an insurance premium” and, further, that it will “hopefully open up trading faster.” He also stated that “it is important that we not slow down commerce at any stage.” It appears that the current focus on tags and traceability does not go all the way to the fork, but, as stated, “once it gets to the packing plant, that is as far as we go. What happens inside the plant will be up to the individual companies.”

It is quite apparent that the objective of the traceability system is to protect producers, not to provide consumer protection. Even the aforementioned CATS announcement indicates purely an industry perspective. In the words of Mr. Lemieux, “This investment will help track information, ultimately protecting the bottom line of our . . . animal producers.”

It is our fear that this limited focus, including that on the three pillars, is in fact inhibiting any creative thinking on what a good traceability system should look like. It appears that development is process rather than results driven. I am sure the industry would disagree, but their result is proving to out-of-Canada buyers that their animals are safe and should continue to be purchased. We suggest that focusing instead on consumer protection would retain more of a focus on and a more imaginative approach to determining what information elements are necessary to backtrack to the source of a problem. The five Ws that we always hear about in terms of the media would apply here: who, what, where, when and why, supplemented by how.

We do not dispute that the three pillars are and would be essential pieces of information and that a tag of some sort is necessary, but shifting focus away from the tag as the prime element to one of its being a means to the end of having an information database suitable to deal with all situations and all livestock would better serve both industry and consumers. It would also facilitate development of the linkage between producer and processor tracking systems and even have utility with respect to other foodstuffs.

As a last thought, the role of government with respect to industry should be to create an environment for growth and profitability benefiting all Canadians and not to introduce impediments. As far as we are concerned, consumer protection is apolitical, hence pressure group neutral, while protecting industry introduces a major political element. My colleague touched on that a bit as well.

Thank you for the opportunity to present our thoughts. I would be pleased to answer your questions.

installations et le déplacement des animaux. Un témoin qui a déjà comparu a dit : « L'industrie considère la traçabilité comme une prime d'assurance ». Il a ajouté qu'elle permettrait de « reprendre les activités commerciales plus rapidement ». Il a également dit : « Il est important de ne pas ralentir les activités commerciales à quelque étape du processus... » Il semble que, avec l'insistance qu'on met maintenant sur les étiquettes et la traçabilité, on ne se préoccupe pas de toute la chaîne, jusqu'à l'assiette du consommateur, car, comme on l'a dit : « Lorsque la carcasse arrive à l'usine de transformation, c'est là que nous nous arrêtons. Ce qui se passe dans l'usine dépend de chaque entreprise et de son propre système de traçabilité. »

Il est très évident que l'objectif du système de traçabilité est de protéger les producteurs, non les consommateurs. Même l'annonce du STAC dont j'ai déjà parlé montre qu'on tient compte uniquement du point de vue de l'industrie. Pour reprendre les propos de M. Lemieux : « Cet investissement aidera à faire le suivi de l'information de façon à protéger les bénéfices nets de nos éleveurs [...] d'animaux. »

Nous craignons que de s'en tenir à un champ d'intérêt aussi étroit, y compris aux trois piliers, a pour effet d'empêcher toute réflexion créative sur ce que devrait être un bon système de traçabilité. Il semble que le développement soit axé sur le processus même plutôt que sur les résultats. Je suis convaincu que l'industrie ne serait pas d'accord, mais ce qu'elle cherche à faire, c'est prouver aux acheteurs à l'étranger que ses animaux sont sains et qu'on peut continuer à les acheter. Selon nous, si l'accent était mis plutôt sur la protection du consommateur, on maintiendrait une meilleure concentration sur la recherche des éléments d'information nécessaires pour remonter à la source d'un problème et sur une approche plus imaginative. Les cinq questions que nous entendons constamment dans les médias s'appliqueraient ici : qui, quoi, où, quand et pourquoi? Et ajoutons une sixième question : comment?

Nous ne contestons pas que les trois piliers soient et doivent devenir des éléments d'information essentiels ni qu'une sorte d'étiquette soit nécessaire, mais détourner l'attention de l'étiquette comme élément premier pour le considérer plutôt comme un moyen d'atteindre une fin, soit avoir une base de données convenant pour toutes les situations et tous les types de bétail, servirait mieux à la fois l'industrie et les consommateurs. Cela faciliterait également le développement du lien entre le système de suivi du producteur et celui du transformateur, et cela serait même utile à l'égard d'autres denrées alimentaires.

Une dernière réflexion : le rôle du gouvernement à l'égard de l'industrie devrait être de créer un cadre propice à la croissance et à la rentabilité, ce qui serait bénéfique pour tous les Canadiens, et non de susciter de nouveaux obstacles. Quant à nous, nous estimons que la protection du consommateur est une préoccupation qui demeure apolitique tandis que la protection de l'industrie apporte un élément politique important. Du reste, mon collègue a également effleuré cette question.

Merci de nous avoir donné la possibilité de vous faire part de nos réflexions. C'est avec plaisir que je répondrai à vos questions.

The Chair: Thank you, witnesses.

Senator Plett: I apologize for being late. I missed half of your presentation, but I will certainly read it.

Mr. Fruitman, I agree with you that the end game should be consumers. I do not think anyone disagrees that it is the consumers who need to be protected. You were quite clear that it should not be driven by profitability. However, in my opinion, that kind of makes the world go around, and being profitable should not be wrong. You intimated that CFIA is not the correct organization to administer the program, and yet CFIA, clearly a government organization, would not be driven by profitability.

You told us a whole lot of things that should not be done, but I did not hear any positive suggestions on what we should be doing, how we should protect the consumer and where we go with traceability in protecting the consumer. You have the five Ws there, yet you did not come up with any answers. I would like you to give us a very short *Reader's Digest* version of what you think we should be doing instead of what is being done wrong.

Mr. Fruitman: First, I did not say there is anything wrong with profitability or the profit motive. I am a good right winger; I fully promote that. However, in this context, when profitability is overshadowing consumer protection, there could be a problem.

In terms of solutions, I do not purport to have the answers. I do have some thoughts, which would take me a while to explain, but I am not an expert on traceability by any means; I am not an expert on how the system functions. My reading suggests to me that, having developed the tag, they are wed to that system as the mainstay of how we track movement, rather than going to the end and identifying the types of problems that we have. We have E. coli, BSE, salmonella and whatever else there is. We should then identify the factors that cause these problems and how they are transferred from one animal to another. We should then build a database that allows one to work backwards through the system. If something is transmitted during commingling of animals, one needs to know where the animals were commingled. Database capabilities are such that you could easily go into the system and find out where the animals came together.

I am trying to give a quick overview, as you asked.

It just seems to me that work is being done. Again, I may have missed something in my reading over the past few days, but they are building on a system and thinking that started out 15 years ago, without perhaps realizing, as is often the case, that if you are working in incremental steps, what is the next thing we do to try to achieve our objective without sometimes going back and

Le président : Merci aux témoins.

Le sénateur Plett : Pardonnez mon retard. J'ai raté la moitié de votre exposé, mais je vais assurément le lire.

Monsieur Fruitman, je suis d'accord avec vous pour dire que les consommateurs doivent être la priorité. Je ne crois pas que quiconque nie que ce sont les consommateurs qu'il faut protéger. Vous avez dit clairement que le système ne doit pas être guidé par le souci de la rentabilité. À mon avis, cependant, c'est le profit qui fait tourner le monde, et la rentabilité ne devrait pas être considérée comme quelque chose de mauvais. Vous avez laissé entendre que l'ACIA n'est pas le bon organisme pour administrer le programme. Pourtant, l'ACIA est nettement une entité gouvernementale, et elle n'est pas guidée par le souci de la rentabilité.

Vous avez énuméré une foule de choses à ne pas faire, mais je ne vous ai entendu avancer aucune proposition constructive au sujet de ce que nous devrions faire, de la façon de protéger le consommateur, de la façon d'utiliser la traçabilité pour protéger le consommateur. Vous avez évoqué les cinq questions classiques, mais vous n'avez proposé aucune réponse. Je voudrais que vous nous livriez une version très condensée de vos réflexions sur ce que nous devrions faire au lieu de vous attarder à ce qu'on fait de mal.

M. Fruitman : D'abord, je n'ai pas dit qu'il y avait quoi que ce soit de mal à la rentabilité ni à la motivation du profit. Je suis bien campé à droite, et je suis tout à fait en faveur de la rentabilité. Dans le contexte qui nous occupe, cependant, lorsque la rentabilité relègue dans son ombre la protection du consommateur, il peut y avoir un problème.

Quant aux solutions, je ne prétends pas connaître les réponses. J'ai des réflexions à livrer à ce sujet, mais il me faudrait un certain temps pour m'expliquer. Il reste que je ne suis en rien un expert en ce qui concerne la traçabilité ou le fonctionnement du système. D'après ce que j'ai lu, maintenant que le système d'étiquettes a été mis en place, on semble y voir l'élément principal, dans le suivi de l'acheminement des produits, au lieu de se soucier d'aller jusqu'au bout et de déceler les problèmes que nous éprouvons. Nous avons les problèmes que sont la bactérie E. coli, l'ESB, la salmonelle et tout le reste. Nous devrions alors trouver les facteurs qui sont à l'origine des problèmes et voir comment ils se transmettent d'un animal à l'autre. Il faudrait ensuite constituer une base de données qui permet de remonter dans le système. Si un pathogène est transmis lorsque les animaux se retrouvent ensemble, il faut voir où cela s'est produit. Les capacités des bases de données sont telles qu'on peut facilement les consulter et savoir où les animaux ont été en contact.

J'essaie de donner un aperçu rapide, comme vous l'avez demandé.

Il me semble qu'on accomplit un certain travail. Quelque chose m'a peut-être échappé dans mes lectures des derniers jours, mais il me semble qu'on s'appuie sur un système et une façon de penser qui remontent à il y a une quinzaine d'années sans trop s'apercevoir, peut-être, comme cela se produit souvent, que lorsqu'on avance par étapes successives, lorsqu'on s'interroge sur

saying, “Well, there was a fork in that road; we did not take that fork.” Maybe we should reinvestigate whether that was an appropriate fork to take.

I am not getting the sense that they are looking at it from a total system perspective possibly because of the various interest groups, and that they have not really taken into consideration all the developments in technology that have taken place in the last 15 years.

Senator Plett: In light of time, I will not even have a supplementary question. I do suggest strongly, sir, that if you have a list of suggestions that we could pursue, you give us through the clerk five, six or eight bullets about what direction you think we could go, and we would be happy to look at that for the report.

Mr. Fruitman: Certainly.

Senator Callbeck: Thank you both for your presentations. Dr. Charlebois, you mentioned here that consumers are now eating with a conscience and as such are looking for fair trade products, organic and locally sourced foods and ingredients. Do you have any facts to back that up? I have heard it said a survey will make it look as though that is the trend, but when people get into the grocery store price is the number one issue.

Mr. Charlebois: I cannot disagree. Price remains the number one driver when it comes to decisions in grocery stores, absolutely, but the market is fragmenting more and more. I could actually add on halal foods and kosher. If you go to Toronto you can see what Canada looks like today. Canada is a very complicated marketplace, considering we are only 34 million people, so distribution channels are quite complex to serve only 34 million people. Down south they have 300 million consumers to serve. Of course with population density it is much easier to serve fragmented markets per se, but there is a trend towards fragmentation. The evidence is quite clear, actually, when you look at different studies. Consumers are looking for different things for different reasons, more and more, and that complication actually filters through the entire supply chain up to the producer. More and more, when I travel around the country, I see more and more farmers starting to become more interested in what goes on here in grocery stores. Twenty years ago, farmers really were not that interested. They were probably a little bit interested or intrigued, but now they are actually looking at the data to see what they should grow, how they should grow it, to actually respond to market needs more efficiently.

la prochaine étape à suivre pour atteindre l’objectif, il arrive qu’on revienne en arrière et se dise : « Il y avait une bifurcation sur cette route, et nous ne l’avons pas choisie. » Peut-être devrions-nous revoir la question pour déterminer s’il y avait ou non une bifurcation qu’il aurait été préférable de prendre.

Je n’ai pas l’impression qu’on adopte une perspective d’ensemble, peut-être à cause des divers groupes d’intérêt, et qu’on n’a pas vraiment pris en considération tous les progrès que la technologie a accomplis au cours des 15 dernières années.

Le sénateur Plett : Faute de temps, je ne pourrai pas poser une seule question complémentaire. Je vous suggère fortement, monsieur, si vous avez une liste de propositions que nous pourrions étudier, de nous remettre par l’entremise du greffier une série de cinq, six ou huit paragraphes indiquant l’orientation que, selon vous, nous devrions prendre. Nous en tiendrons compte avec plaisir pour élaborer notre rapport.

M. Fruitman : Bien sûr.

La sénatrice Callbeck : Merci de vos exposés. Monsieur Charlebois, vous avez dit que, de nos jours, les consommateurs font des choix dictés par leur conscience et cherchent donc des produits du commerce équitable, des produits biologiques et des produits et ingrédients d’origine locale. Y a-t-il des faits concrets pour étayer cette affirmation? J’ai entendu dire qu’un sondage peut donner l’impression qu’il existe une tendance en ce sens, mais que, lorsque les consommateurs vont faire leurs courses, l’élément qui prime est le prix.

M. Charlebois : Je ne saurais être en désaccord. Le prix demeure le facteur premier lorsqu’il s’agit de prendre une décision au marché d’alimentation, c’est tout à fait vrai, mais le marché se fragmente de plus en plus. Je pourrais en fait parler aussi des aliments halal et kasher. À Toronto, on peut voir ce qu’est le visage du Canada aujourd’hui. Le Canada est un marché très compliqué, si on considère que sa population est de seulement 34 millions d’habitants. Les circuits de distribution sont donc très complexes, compte tenu du fait qu’il s’agit de servir seulement 34 millions de personnes. Au sud de chez nous, il y a 300 millions de personnes à servir. Bien sûr, lorsque la population est plus dense, il est beaucoup plus facile de servir des marchés fragmentés, mais il existe une tendance vers la fragmentation. Les faits sont très clairs, en réalité, si on considère les différentes études. Les consommateurs sont à la recherche de choses diverses pour des raisons différentes, de plus en plus, et cette complication gagne la totalité de la chaîne d’approvisionnement, jusqu’au producteur. De plus en plus, dans mes déplacements au Canada, je constate que des agriculteurs de plus en plus nombreux s’intéressent à ce qui se passe dans les marchés d’alimentation. Il y a 20 ans, ils ne s’y intéressaient pas autant. Ils étaient probablement un peu intéressés ou intrigués, mais aujourd’hui, ils examinent les données pour savoir ce qu’ils doivent cultiver et comment, de façon à répondre plus efficacement aux besoins du marché.

Senator Callbeck: Do you have any comment on that, Mr. Fruitman?

Mr. Fruitman: Only basically to agree with Mr. Charlebois that sometimes what people say they want and what they do are quite different. When they go into the grocery store they do shop by price, although more and more of them are paying attention to these various elements. Maybe part of it also is a realization that as food has become an international commodity, and there is this locavore movement, people realize that maybe food is not as good as it used to be. All of these things that Mr. Charlebois has mentioned are coming together, which increases the complexity of the marketplace. Every supermarket can survive only by knowing exactly what its clientele wants because it is probably different from the ones two miles away.

Senator Callbeck: I want to ask about the new norm in food and agriculture that will demand more collaboration amongst stakeholders, and you talked about sharing data and costs. Why do they have to share costs?

Mr. Charlebois: I appreciate that you picked up on that because that is an important issue in traceability. The number one concern that I have with traceability is that you are dealing with diverging interests. When you look at supply chain management you look at farmers, processors, distributors, wholesalers and retailers. They all have different interests, and they are dealing with different market dynamics. Some of them are price takers; some of them are price setters. To build consensus around food traceability has been challenging not only in this country but also around the world. We are not alone in this. All across the world countries have gone through the same process.

The challenge we have in Canada is that we do not have population density. We live in one of the largest countries in the world. Logistics go hand in hand with traceability, and we do not have logistical capacity in Canada to serve consumers well. It costs money to run highly efficient logistical systems.

All these things put into one basket makes consensus building around food traceability very challenging. There are government-funded programs to identify livestock, for example, which has been helpful over the years, but traceability is not just identification. It is more than that. It is about sharing data across the continuum, and I would include the consumer. In my mind, a consumer who has yogourt in his or her fridge that has become rotten should know. We should have a label telling the consumer that that yogourt is not safe to eat. That technology exists. The issue is that it costs money, and when you have conversations around cost with farmers, distributors, all the stakeholders and the supply chain, you can never get consensus

La sénatrice Callbeck : Quelque chose à dire à ce sujet, monsieur Fruitman?

M. Fruitman : Je dirai simplement que je suis d'accord avec M. Charlebois : il y a parfois une grande différence entre ce que les gens disent vouloir et ce qu'ils font. Lorsqu'ils vont à l'épicerie, leur choix est influencé par le prix, quoiqu'ils soient de plus en plus nombreux à se soucier des divers autres éléments. Il y a peut-être aussi une prise de conscience du fait que le produit alimentaire est devenu un produit international. Il y a le mouvement locavore. De plus, les gens s'aperçoivent que les aliments ne sont plus aussi bons qu'autrefois. Tous les éléments dont M. Charlebois a parlé se conjuguent pour accentuer la complexité du marché. Chaque supermarché peut survivre uniquement en sachant exactement ce que sa clientèle recherche, car il est probable que ce soit différent de ce que veut la clientèle d'un autre supermarché situé à seulement un ou deux milles de distance.

La sénatrice Callbeck : Je m'intéresse à la nouvelle norme en alimentation et en agriculture, qui exigera davantage de collaboration entre les parties intéressées. Vous avez parlé de la mise en commun de données et du partage des coûts. Pourquoi faudrait-il partager les coûts?

M. Charlebois : Je suis content que vous reveniez là-dessus, car c'est une question importante pour la traçabilité. Ma première préoccupation, au sujet de la traçabilité, c'est qu'il faut traiter avec des intérêts divergents. La gestion de la chaîne d'approvisionnement fait intervenir les agriculteurs, les transformateurs, les distributeurs, les grossistes et les détaillants. Tous ont des intérêts différents et doivent s'adapter à une dynamique du marché différente. Certains sont des preneurs de prix alors que d'autres fixent les prix. Il a été difficile de dégager un consensus au sujet de la traçabilité des aliments non seulement au Canada, mais aussi dans le monde entier. Nous ne sommes pas les seuls qui en sont là. Tous les pays du monde se sont pliés au même processus.

Le problème que nous avons au Canada, c'est la faible densité de la population. Notre pays est l'un des plus vastes du monde. Or, la logistique va de pair avec la traçabilité, et nous n'avons pas, au Canada, la capacité logistique voulue pour bien servir les consommateurs. Il coûte cher d'exploiter des systèmes logistiques efficaces.

Toutes ces choses mises ensemble rendent très difficile la recherche d'un consensus sur la traçabilité des aliments. Il existe des programmes financés par le gouvernement pour identifier le bétail, par exemple, ce qui a été utile au fil des ans, mais la traçabilité ne se résume pas à l'identification. C'est plus que cela. Il faut mettre en commun les données de l'ensemble du continuum, et j'ajouterais à cela le consommateur. À mon sens, le consommateur qui a dans son frigo un yaourt qui s'est gâté doit le savoir. Il nous faudrait une étiquette qui dit au consommateur qu'il est dangereux de consommer ce produit. La technologie existe. Le problème, c'est qu'elle n'est pas gratuite. Et dans les discussions entre agriculteurs, distributeurs et les autres parties

on who is going to pay. That is a huge challenge.

The one recommendation I would provide to this committee right now would be to set up fiscal incentives to build that consensus. If we do not do that, we continue to nurture that culture of punishment in food safety — if you do not obey the rules, if you do not follow the regulations you will be punished. I would argue that we should reverse that trend and reward those who do want to behave correctly in order to build that consensus around costs and data sharing.

Senator Callbeck: Have you had any discussion with the stakeholders in the industry?

Mr. Charlebois: Yes, many times. I am sure many of you have witnessed these discussions on food safety and food traceability. I have been involved with OnTrace in Ontario, and in Quebec as well, ATQ, Agri-Traçabilité Québec, and it has always been a challenge to build some consensus. It is producer-driven with their own agenda and saying, “How dare you not follow our system.” Of course you have the channel captains, the ones that really dictate how we eat in this country, which are the distributors and retailers, including Loblaws, Sobeys, Metro, Safeway and Costco. Eighty-five per cent of everything we eat is right there. They have to get along with everyone else. Right now I am afraid they do not.

[Translation]

Senator Maltais: You know that Charlebois is a well-known name in Quebec in other fields. You are a distinguished researcher and a major contributor to the food guide that is very useful for a lot of Canadians.

I just have one question. We are on the eve of a free trade treaty with Europe. If we look at what the French put on their plates, I wonder if they might do well to read your book *Not On My Plate*.

Is the traceability in Europe at the moment the same as ours, or better?

Mr. Charlebois: We have asked ourselves that question, starting in 2006, when food safety started to become a major focus for the media. I was in Saskatchewan at the time and we asked ourselves the same question: whether we are better or worse than other industrialized countries.

The answer is no. In food traceability, Canada is behind Europe in general.

Senator Maltais: I am going to stop you there and tell you that our mandate is to study innovation in the agricultural sector. We are relying on Canadian researchers — you are not the first one we have had here — to guide us in our search for an outstanding method of traceability. I am not talking about the other part, I am

intéressées de la chaîne d’approvisionnement, on ne parvient jamais à un consensus pour savoir qui doit payer. C’est une difficulté redoutable.

La recommandation que je ferais au comité maintenant, c’est de prévoir des incitatifs financiers pour dégager ce consensus. Si nous ne nous engageons pas dans cette voie, nous perpétuerons la culture du châtiment en matière de salubrité des aliments : si vous n’obéissez pas aux règles, si vous ne suivez pas la réglementation, vous serez puni. Je soutiendrais qu’il faut inverser la tendance et récompenser plutôt ceux qui se comportent correctement afin de parvenir à un consensus sur le partage des coûts et la mise en commun des données.

La sénatrice Callbeck : Avez-vous eu des discussions avec les parties intéressées dans l’industrie?

M. Charlebois : Oui, bien des fois. Je suis persuadé qu’un grand nombre d’entre vous ont été témoins de ces discussions sur la salubrité des aliments et leur traçabilité. J’ai eu des contacts avec OnTrace, en Ontario, et aussi, au Québec, avec ATQ, c’est-à-dire Agri-Traçabilité Québec. Il a toujours été difficile de dégager un certain consensus. Le mouvement a toujours été influencé par les producteurs et leurs propres objectifs : « Comment osez-vous ne pas suivre notre système? » Bien sûr, il y a les « capitaines de circuit », ceux qui dictent en fait la façon dont nous mangeons au Canada, c’est-à-dire les distributeurs et les détaillants, dont Loblaws, Sobeys, Metro, Safeway et Costco. Quatre-vingt-cinq pour cent de ce que nous mangeons s’y trouve. Il faut qu’ils s’entendent avec tout le monde. Je crains bien que, en ce moment, ils n’y parviennent pas.

[Français]

Le sénateur Maltais : Vous savez que Charlebois est un nom connu au Québec dans d’autres domaines. Vous êtes un chercheur émérite et un auteur important pour le guide alimentaire qui est utile à bien des Canadiens.

Je n’ai qu’une question. Nous sommes à l’aube d’un traité de libre-échange avec l’Europe. En regardant ce que les Français ont dans leur assiette, on se dit qu’ils auraient peut-être eu intérêt à lire votre livre intitulé *Pas dans mon assiette*.

La traçabilité qui existe présentement en Europe est-elle égale à la nôtre, ou est-elle meilleure?

M. Charlebois : Nous nous sommes posé la question, dès 2006, quand la salubrité alimentaire a commencé à faire les médias de façon importante. À l’époque, j’étais en Saskatchewan, et nous nous sommes posés la même question à savoir si nous sommes meilleurs ou moins bons que d’autres pays industrialisés.

La réponse est non. Le Canada tire de l’arrière dans le domaine de la traçabilité alimentaire par rapport à l’Europe en général.

Le sénateur Maltais : Je vous arrête là et je vous dis que notre mandat est d’étudier l’innovation dans le secteur agricole. Nous nous fions aux chercheurs canadiens — vous n’êtes pas le premier que nous recevons — pour nous guider afin de découvrir une méthode de traçabilité exceptionnelle. Je ne parle pas de l’autre

talking about traceability, which is very important because things are now moving between continents. We are relying on researchers such as yourself, from universities like Guelph, Montreal, Winnipeg, all Canadian universities. Can we achieve a method of traceability equivalent to the one in Europe in a reasonable time?

Mr. Charlebois: That will need a lot of hard work. My view is that the government has to play a facilitating role in innovation. We need technologies to achieve effective traceability. The problem, as I mentioned earlier, is the cost.

Last week, I gave a presentation to about 400 food safety experts from across North America. I was talking about food prices, about free trade, about all sorts of things. Next to my room was a room full of suppliers, companies that have developed some amazing technologies allowing effective traceability from producers to consumers. We have the technology. We have a number of them.

In the report I submitted to you, I mentioned some of them, but there are hundreds. IBM was probably one of the first companies to extol the merits of its system. There are so many systems, but the problem is that the industry is not committing to one particular technology because of various competing interests. Whether they develop something internally or whether they buy it, they are going to keep it for themselves and the information will not be shared from the top to the bottom of the chain.

Senator Robichaud: Mr. Charlebois, you have sung the praises of the European system. Senator Maltais asked you what we need to get there. My question is a simple one: have we found the horse that started the horsemeat affair in Europe? They got to a certain point, but then things stopped, am I right?

Mr. Charlebois: Absolutely. Agri-Traçabilité Québec is a system funded by Quebec taxpayers and producers to the tune of \$22 million over five years. The system is extremely expensive, but it is effective.

Senator Maltais: We would have found the horse together.

Mr. Charlebois: You know, once the animal itself is off the hoof, if you will, once it is in the slaughterhouse, the system no longer works. Things get complicated. The ground meat in the stores can easily come from five or six different animals.

Senator Robichaud: They are not more efficient than we are?

Mr. Charlebois: The advantage in Europe is that rural areas and urban areas are closer together. They also have a continent-wide approach to food safety, which we here in North America do not. We still cannot come to an agreement with the Americans on the safety of jujubes. That is a simplistic example, but it is true. When I talk to the Americans — the USDA, the FDA — they claim that their standards are better than ours, and it is like that all around the world. When I published my ranking list of

partie, je parle de la traçabilité, qui est très importante parce qu'on navigue entre les continents. On se fie sur des chercheurs comme vous, des universités comme Guelph, Montréal, Winnipeg, toutes les universités canadiennes. Peut-on arriver, dans un délai raisonnable, à une méthode de traçabilité équivalente à celle de l'Europe?

M. Charlebois : Il va falloir travailler fort. Moi, je pense que le gouvernement doit jouer un rôle de facilitateur au niveau de l'innovation. On a besoin des technologies pour s'assurer d'une traçabilité efficace. Le problème — et je l'ai évoqué plus tôt —, c'est les coûts.

La semaine dernière, j'ai fait une présentation devant à peu près 400 experts en salubrité alimentaire à travers l'Amérique du Nord. Je parlais de prix alimentaires, de libre-échange, de toutes sortes de choses. De l'autre côté de la salle, il y avait une salle remplie de fournisseurs, de compagnies ayant développé des technologies formidables pour assurer une traçabilité efficace pour les producteurs jusqu'aux consommateurs. La technologie existe. Il y en a plusieurs.

Dans le rapport que je vous ai soumis, j'en ai mentionné quelques-unes, mais il y en a des centaines. IBM a été probablement l'une des premières compagnies à vanter les vertus de leur système. Il y a tellement de systèmes, mais le problème c'est que l'industrie n'adhère pas à cette technologie, parce que les intérêts sont diversifiés. On veut soit développer quelque chose à l'interne, si on achète, on ne le garde que pour nous; l'information ne va pas être partagée du haut au bas de la chaîne.

Le sénateur Robichaud : Monsieur Charlebois, vous avez vanté les vertus du système européen. Le sénateur Maltais vous a demandé ce qu'il fallait faire pour se rendre là. Ma question est toute simple : avons-nous trouvé le cheval qui était à la source de la viande chevaline en Europe? On a réussi à remonter jusqu'à un certain point, mais cela s'est arrêté là, n'est-ce pas?

M. Charlebois : Absolument. Agri-Traçabilité Québec est un système financé par les contribuables et les producteurs québécois au coût de 22 millions sur cinq ans; c'est un système extrêmement coûteux mais efficace.

Le sénateur Maltais : On aurait trouvé le cheval ensemble.

M. Charlebois : Vous savez, une fois que l'animal perd ses pattes, entre guillemets, une fois à l'abattoir, le système ne fonctionne plus. Cela devient compliqué. La viande hachée achetée en magasin peut contenir cinq à six bêtes, facilement.

Le sénateur Robichaud : Ils ne sont pas plus efficaces que nous?

M. Charlebois : L'avantage en Europe, c'est que les régions sont plus rapprochées des zones urbaines. Aussi, ils ont une approche continentale en matière de salubrité alimentaire, ce que nous n'avons pas ici en Amérique du Nord. On n'est pas encore en mesure de s'accorder avec les Américains sur la salubrité des jujubes. C'est simpliste, comme exemple, mais c'est vrai. Quand je parle avec les Américains — la USDA, la FDA —, ils prétendent que leurs standards sont meilleurs que les nôtres, et c'est comme

countries, I got mail from the country at the bottom of the list, Italy. They took offence. I am not suggesting that you can die from food poisoning in Italy; I am just saying that the practices seem better elsewhere.

We in Canada cannot preach to anyone about traceability. We must not forget that we are just to the north of the United States and our economy is very closely tied to theirs. So if we are going to put a traceability system in place in Canada, the Americans have to follow suit because we import a lot of food here in Canada.

[English]

Senator Merchant: Are you aware of any initiatives — and you touched on this just now — to at least harmonize traceability between the U.S. and Canada? You are talking about food moving across the globe; but even just with our best trading partner to the south, are you aware of some initiatives that are being undertaken?

Mr. Charlebois: There are some, and the Global Food Safety Initiative could be one. Most of these initiatives have been commodity-based, generally, and have not been particularly systemic. The CFIA is in talks with our American friends all the time. The problem comes down to economics: Who will pay for the system? What standards should we implement? Which stakeholders in the supply chain should use these standards? To build consensus around these issues has been very challenging. We have been working on this for 30 years. If we had a solution, we would have implemented it by now. The problem comes down to one thing — cost.

One thing that we should underscore this evening is the fact that consumers — sorry, Mr. Fruitman — implicitly put a tremendous amount of pressure on food systems because they expect low prices and affordable foods. If you look at grocery baskets around the world, you will find that the cheapest grocery basket is in the United States. The second cheapest is in Singapore and the third, you guessed it, is in Canada. Of the top three countries in the world, two are in North America: Canada and our neighbour to the south. Slowly we are seeing evidence of consumers wanting to invest more in nutrition, but that slope is not very steep. There is momentum in that consumers are paying more and more for food but not nearly enough to warrant more investment in food traceability. That seems to be the issue.

Senator Merchant: Younger consumers are much more aware of these kinds of things, but perhaps they do not have as much money to pay for the foods that they would like to eat. I have noticed with children and their friends that they are much more

cela partout dans le monde. Quand j'ai publié le palmarès des pays, j'ai reçu du courrier de la part du pays qui s'est retrouvé au bas de cette liste, l'Italie. Évidemment, ils étaient offusqués. Je ne propose pas qu'en Italie on peut mourir d'une intoxication alimentaire, c'est jusque que les pratiques semblent meilleures ailleurs.

Au Canada on n'a pas de leçons à donner à personne en matière de traçabilité. Il ne faut pas oublier qu'on est au Nord des États-Unis et notre économie est extrêmement liée à la leur, donc si on doit implanter un système de traçabilité efficace au Canada, il faut que les Américains suivent, parce qu'on importe beaucoup d'aliments ici, au Canada.

[Traduction]

La sénatrice Merchant : Êtes-vous au courant de quelque initiative qui viserait à harmoniser la traçabilité entre les États-Unis et le Canada, au moins, puisque vous venez de faire allusion à cette question? Vous dites que les produits alimentaires sont acheminés sur toute la planète. Mais, à votre connaissance, y a-t-il la moindre initiative avec notre meilleur partenaire commercial, au sud de la frontière?

M. Charlebois : Il y en a. L'Initiative mondiale pour la sécurité alimentaire pourrait en être une. La plupart de ces initiatives sont axées sur un produit donné, et elles ne sont pas particulièrement systémiques. L'ACIA a constamment des discussions avec nos amis américains. Le problème se résume à une question de gros sous : qui paiera le système? Quelles normes devrions-nous appliquer? Quels éléments de la chaîne d'approvisionnement devraient s'en servir? Il a été très difficile de bâtir un consensus à ce sujet. Nous y travaillons depuis 30 ans. Si nous avions une solution, elle serait maintenant en place. Le problème se résume à une chose : le coût.

Une chose à souligner ce soir, c'est que les consommateurs — désolé, monsieur Fruitman — font implicitement peser une énorme pression sur les systèmes d'alimentation parce qu'ils réclament des bas prix et des aliments abordables. Si on compare les paniers d'alimentation dans le monde, on constate que le meilleur marché est celui des États-Unis. Vient ensuite celui de Singapour et, au troisième rang, vous l'aurez deviné, celui du Canada. Des trois pays qui ont le panier d'alimentation le meilleur marché au monde, deux se trouvent en Amérique du Nord : le Canada et son voisin du sud. Lentement, nous voyons des consommateurs qui veulent consacrer un peu plus d'argent à l'alimentation, mais la tendance n'est pas très marquée. Un mouvement se dessine, car les consommateurs sont prêts à payer un peu plus pour leur alimentation, mais c'est loin d'être suffisant pour justifier un investissement plus important dans la traçabilité des aliments. C'est là que le bât blesse.

La sénatrice Merchant : Les jeunes consommateurs sont beaucoup plus conscients de ce genre de chose, mais peut-être n'ont-ils pas assez d'argent pour acheter les produits qu'ils voudraient consommer. J'ai remarqué chez les enfants et leurs

interested in organic foods. You never talk about traceability with fruits and vegetables — we always talk about animals. Why do we not pay some attention to the traceability of fruit and vegetables?

Mr. Charlebois: We do that. The biggest challenge is identifying what a lot is for the various products, such as beans, lentils and others. It is always difficult to agree on what a lot is when you trace and track products across supply chains. When you get into processing, things get really difficult to handle. Livestock is a different beast, no pun intended, than vegetables or fruits. Of course, these industries are quite significant for us, and the stakes are very high.

[Translation]

Senator Eaton: Following up on the question from my colleague Senator Maltais, is the topic of agri-traceability in free trade contracts part of the negotiations with Europe?

Mr. Charlebois: Not that I am aware of. I know that the BioLibrary is involved, tracing GMOs, that is; there is a lot of talk about that. We do not hear about traceability per se, but better traceability guarantees that we are eating exactly what the label says.

Senator Eaton: That is pretty important.

Mr. Charlebois: It certainly is.

Senator Eaton: Especially if we are getting into negotiations with Japan, Korea and the other countries of the Pacific. You say that Europe's traceability standard is very high, but are those other countries at the same standard as Europe?

Mr. Charlebois: Let me take Denmark as an example, because I feel that Denmark is currently the model to follow in the world.

Senator Eaton: Denmark is a small country.

Mr. Charlebois: It is just to give you an example. Of course, we are not there and our geography is very different. But in Denmark, for any food recall, they can trace and trace back any food product in four hours.

Senator Eaton: Yes, but the whole country is the size of the city of Toronto.

Mr. Charlebois: Yes, it is. But they have been working on it for years, even longer than us. For us, theirs is practically an ideal situation. In my opinion, if we want to operate an economy that is wide open to the world, in other words, if we want to hang our hat on free trade, we should be doing it.

Senator Eaton: More and more, it is the way to go.

Mr. Charlebois: We have to have traceability. Let us say, for example, that we want to guarantee a GMO threshold, because the European market is very sensitive to the use of GMOs, so we

amis qu'ils s'intéressent beaucoup plus aux aliments biologiques. Il n'est jamais question de la traçabilité des fruits et légumes. On ne parle toujours que des animaux. Pourquoi n'accordons-nous pas un peu d'attention à la traçabilité des fruits et légumes?

M. Charlebois : Nous le faisons. La plus grande difficulté, c'est de définir ce qu'est un lot pour divers produits, comme les haricots, les lentilles, et tout le reste. Il est toujours facile de s'entendre sur ce qui constitue un lot lorsqu'il s'agit de retracer et de suivre les produits dans les chaînes d'approvisionnement. Lorsqu'on en arrive à la transformation, les choses se compliquent vraiment. Le bétail, c'est une bête bien différente des fruits et légumes, si j'ose dire. Il va sans dire que ces secteurs sont très importants pour nous, et les enjeux sont très lourds.

[Français]

La sénatrice Eaton : Pour faire suite à la question de mon collègue, le sénateur Maltais, quand vous parlez de l'agri-traçabilité dans les contrats de libre-échange, cela fait-il partie des négociations avec l'Europe?

M. Charlebois : Pas à ce que je sache. Je sais que la Biothèque est impliquée, donc le traçage des OGM, je pense qu'on en parle beaucoup. On ne parle pas explicitement de traçabilité, mais une meilleure traçabilité offre une garantie que ce qu'on mange c'est exactement ce qu'il y a sur l'étiquette.

La sénatrice Eaton : Justement, ce serait assez important.

M. Charlebois : Absolument.

La sénatrice Eaton : Surtout si on entre dans des négociations avec le Japon, la Corée et les autres pays du Pacifique. Vous dites que l'Europe a un standard très élevé pour la traçabilité, mais ces autres pays, est-ce qu'ils sont au standard de l'Europe?

M. Charlebois : Je vais prendre le Danemark comme exemple parce qu'à mon avis, le Danemark c'est le modèle à suivre actuellement dans le monde.

La sénatrice Eaton : Le Danemark et un petit pays.

M. Charlebois : C'est simplement pour vous donner un exemple. Bien entendu, nous n'en sommes pas là et notre topographie est très différente. Mais au Danemark, peu importe le rappel alimentaire, on peut tracer et retracer n'importe quel aliment en quatre heures.

La sénatrice Eaton : Oui, mais c'est un pays de la grandeur de la ville de Toronto.

M. Charlebois : Oui, absolument. Par contre, cela fait des années qu'ils y travaillent, même avant nous. C'est pratiquement un idéal actuellement pour nous. À mon avis, si on veut opérer une économie extrêmement ouverte au monde, autrement dit si on mise sur le libre-échange, on devrait le faire.

La sénatrice Eaton : C'est de plus en plus la façon de faire.

M. Charlebois : Il va falloir se doter d'une traçabilité. Admettons qu'on veut garantir un seuil d'OGM, par exemple, parce qu'en Europe le marché est sensible à l'utilisation d'OGM,

have to do it. We have done it with organics. In Canada, we have imposed very strict standards on organics given that Europe did not want our products anymore because our standards were not consistent.

Senator Eaton: Does it not surprise you that it is not part of the negotiations?

Mr. Charlebois: Actually, it may be part of the negotiations, but I have not seen it. It is a good question.

Senator Eaton: Perhaps it could force us to change our way of doing things.

Mr. Charlebois: The problem is that we need a partnership with the industry.

Senator Eaton: Yes, but if it is in their interests, so that they can sell their food —

Mr. Charlebois: The government is going to the negotiating table without necessarily knowing that the industry will be there to deliver the goods, and I do not think that the industry is there. Take Loblaws or Sobeys, for example; they have a good traceability system, but their system does not communicate with the others. You can guarantee that each purchase authorization comes with limits, and that is where the problem lies.

Senator Tardif: Professor Charlebois, you mentioned that, in recent years, the number of recalls of food products in Canada has considerably increased. You indicated a 200 per cent increase in four years. Do you have any reasons that could explain that increase?

Mr. Charlebois: We are managing the risks differently. Personally, unlike a number of other people, I am reassured by the fact that the number of food recalls has increased. We could get alarmed by the thought that there are more food recalls, but our collective wake-up call came with Maple Leaf in 2008. I believe that it was the first food recall that really hit home for us as Canadians; we had no one else to blame.

With mad cow, we pointed the finger at Europe. With the salmonella, the E-coli in the spinach and so on, we said each time that it came from the United States. Maple Leaf was ours, and ours alone. That recall caused 22 Canadians to die. Since that time, people have been working with the Canadian Food Inspection Agency and I can tell you that the risk management methods are very different from five years ago.

I hope that, in five more years, we will manage risks differently again, because the risks in the system are constantly changing.

Senator Tardif: Can you give us any more details about what you mean by risks? For us, the point is that we are more reassured because we are more vigilant. Is it reassuring to see an increasing number of food recalls?

mais il faut le faire. On l'a fait avec le bio. Au Canada, on a implanté des standards stricts bio en raison du fait que l'Europe ne voulait plus de nos produits parce que nos pratiques n'étaient pas homogènes.

La sénatrice Eaton : Cela ne vous surprend pas que cela ne fasse pas partie des négociations?

M. Charlebois : En fait, ça pourrait faire partie des négociations mais je ne l'ai pas vu. C'est une bonne question.

La sénatrice Eaton : Cela pourrait peut-être nous forcer à changer nos façons de faire.

M. Charlebois : Le problème, c'est qu'il faut un partenariat avec l'industrie.

La sénatrice Eaton : Oui, mais si c'est dans leur intérêt de vendre leurs aliments.

M. Charlebois : Le gouvernement va à la table des négociations sans nécessairement savoir que l'industrie sera là pour livrer la marchandise et je ne pense pas que l'industrie est là. Quand on parle à Loblaws ou à Sobeys, ils ont un bon système de traçabilité, mais leur système ne communique pas avec le reste. Avec chaque mandat d'achat, on peut garantir avec des limites et c'est là que se situe le problème.

La sénatrice Tardif : Professeur Charlebois, vous avez mentionné qu'au cours des dernières années le nombre de rappels de produits alimentaires a augmenté considérablement au Canada. Vous avez indiqué une augmentation de 200 p. 100 dans quatre ans. Avez-vous des raisons qui pourraient expliquer cette augmentation?

M. Charlebois : On gère les risques différemment. Moi je suis rassuré par le fait qu'il y a une augmentation de rappels alimentaires. Contrairement à plusieurs, on pourrait s'alarmer à la pensée qu'il y a plus de rappels alimentaires, mais notre claqué collective, on l'a eue avec Maple Leaf en 2008. Je crois que c'est vraiment la première fois qu'on avait un rappel alimentaire qui venait nous chercher en tant que Canadiens et on ne pouvait pas blâmer personne d'autre.

Avec la vache folle, on pointait du doigt l'Europe. Avec la salmonelle, avec l'E-coli, avec les épinards et tout ça, chaque fois on disait que ça venait des États-Unis ou d'ailleurs. Maple Leaf c'était nous, c'était vraiment nous. Ce rappel a causé la mort de 22 Canadiens. Depuis ce temps, on travaille avec l'Agence canadienne d'inspection des aliments et je peux vous dire que la façon dont on gère les risques est très différente d'il y a cinq ans.

J'espère que dans cinq ans on va gérer les risques différemment, étant donné que les risques systémiques changent constamment.

La sénatrice Tardif : Pouvez-vous nous donner des détails supplémentaires sur ce que vous entendez par risques? Pour nous, il y a le fait que c'est davantage rassurant parce qu'on est plus vigilants. C'est rassurant de voir une augmentation du nombre de rappels alimentaires?

Mr. Charlebois: First, there are risks in the system, including the import of food because of free trade. Once again, we want to serve the consumers, to provide a greater variety. Climate is changing and climate is a huge issue in food safety. We do not see it often, but it has a huge effect on our way of producing food.

For example, there can be an E-coli outbreak more easily because of heat. That is one aspect that changes the risk level. The other factor is our tolerance threshold. I believe that the average Canadian consumer is less tolerant and more demanding. Consumers would not put up with getting food poisoning.

They will report it if ever they fall ill because of something they have eaten at a restaurant or at home. My opinion is that they are more and more inclined to report it than previously because it is something they hear about more and more.

Senator Tardif: Thank you. Mr. Fruitman, do you have anything to add on that subject?

[English]

Mr. Fruitman: No, I cannot expand beyond what Mr. Charlebois said.

Senator Buth: I am curious about the comments about European systems having better traceability and especially about Denmark kind of having that ideal system. Is their food any safer than Canada's?

Mr. Charlebois: I cannot speculate, really. First of all, we look at third-party data. We do not assess; we do not go out and run surveys or anything like that. We go with 10-year trends, so we look at traceability practices and policies. What we try to assess is how countries behave or react to new systemic risks in general. I would say, looking at Canada with mad cow, for example, that I think we did a poor job from 1996 up to 2003. We saw Britain being hit hard by mad cow. When you look at our policies, we did not really make significant changes to how we were assessing the chances of being hit by mad cow up until we were hit ourselves. Then, \$4 billion or \$5 billion later, we made some significant changes.

Those are the kinds of things we assess. We saw, in the case of Denmark, that they really focused on one commodity, which was hogs. The hog industry was used as a model to implement traceability across all of the commodities in Denmark.

Going back to your question, of course Denmark is way more manageable than Canada, and of course Europe is more of a closed market than we have here in Canada. In essence, it is much easier to implement, but we can learn from what they do there. I

M. Charlebois : D'abord, il y a les risques systémiques, donc l'importation d'aliments avec le libre-échange. Encore une fois, on veut servir les consommateurs, on veut leur offrir une variété. Le climat change et le climat est un enjeu énorme en salubrité alimentaire. On ne le voit pas souvent, mais cela a un effet énorme sur notre façon de produire les aliments.

Par exemple, il peut y avoir une éclosion d'E-coli plus facilement en raison de la chaleur. C'est un aspect qui change le niveau de risque. L'autre facteur, c'est notre seuil de tolérance. Je crois que le consommateur canadien moyen est moins tolérant et plus exigeant. Il ne tolérerait pas de subir une intoxication alimentaire.

On va rapporter l'incident si jamais on tombe malade à cause d'un restaurant ou d'un aliment qu'on a consommé à la maison. À mon avis, on sera plus incité à le rapporter qu'auparavant parce qu'on en parle de plus en plus.

La sénatrice Tardif : Merci. Monsieur Fruitman, avez-vous quelque chose à ajouter sur cet aspect?

[Traduction]

M. Fruitman : Non, je ne peux rien ajouter à ce que M. Charlebois a dit.

La sénatrice Buth : Ma curiosité est piquée par ce qu'on dit des systèmes européens qui assureraient une meilleure traçabilité, notamment à propos du Danemark, qui aurait le système idéal. Les aliments là-bas sont-ils plus salubres qu'au Canada?

M. Charlebois : Je ne peux me livrer à aucune conjecture, en réalité. D'abord, nous examinons les données de tiers. Nous ne faisons pas d'évaluation; nous n'allons pas sur le terrain pour faire des enquêtes ni quoi que ce soit d'autre de semblable. Nous considérons les tendances sur 10 ans. Nous examinons donc les pratiques et les politiques en matière de traçabilité. Ce que nous essayons d'évaluer, c'est le comportement ou la réaction des divers pays lorsque surgissent de nouveaux risques systémiques en général. Je dirais, dans le cas de la crise de la vache folle au Canada, que nous n'avons pas fait un très bon boulot entre 1996 et 2003. La Grande-Bretagne a été durement frappée par la crise de la vache folle. Considérons les politiques canadiennes. Nous n'avons pas vraiment changé notre façon d'évaluer les risques d'être frappés par le fléau de la vache folle avant d'être touchés. Après avoir dû essayer des pertes de 4 ou 5 milliards de dollars, nous avons apporté des modifications importantes.

Voilà le genre de chose que nous évaluons. Nous avons constaté que les Danois avaient fait porter leur attention surtout sur le porc. L'industrie porcine a servi de modèle pour implanter un système de traçabilité qui s'étend à toutes les denrées dans ce pays-là.

Pour en revenir à votre question, il est certain que la situation du Danemark est bien plus facile à gérer que celle du Canada, et il va sans dire que l'Europe a un marché beaucoup plus fermé que celui du Canada. Essentiellement, il est beaucoup plus facile d'y

think they do it well.

Looking at North America, as I said earlier, we have access to sound technology in this country. It is already there, and every week I have a private company calling me to showcase what they have done or developed, asking my advice or my opinion. I have to admit that I am always impressed with what I see.

Senator Buth: Does that go back to your comment about balancing traceability or food surveillance with the price of food? There might be innovations out there, but why are they not coming to market?

Mr. Charlebois: Because traceability is arguably the first concept in agriculture that is forcing stakeholders to get along, to share sensitive data. If a recall occurs, what is going to happen? Who is going to be accountable toward the consumer in the end?

Senator Buth: What I am getting at is the following: Why is the technology you are seeing on a regular basis with the companies coming in not being adopted?

Mr. Charlebois: The scope of the technology goes beyond the corporation interested in that technology; you see? You are dependent upon sharing of information, and sometimes sensitive information.

Senator Buth: Competitive information.

Mr. Charlebois: Exactly. Industry is very sensitive to that. If all goes well, and if the tool is utilized to market the supply chain, then the tool is formidable. However, if something goes wrong, do you believe that wholesalers or processors are willing to bear the burden of a food recall as much as what Loblaw's is doing right now? When there is a food recall, regardless of the product — XL Foods, for example, last fall — it cost a lot of money to retailers because they were the ones dealing with the consumer in the end. XL Foods does not transact with consumers. When I go back to dynamics and different realities within a supply chain, that is what I mean. That is why you need consensus on what kind of data you will share and who will pay for them.

Senator Buth: Does that occur in Denmark?

Mr. Charlebois: Yes.

Senator Buth: How do we get that in Canada?

Mr. Charlebois: As I said, I think the government does have a role to play as a facilitator. I do not think the government should be paying for the system, because if you allow the government to

implanter un système, mais nous pouvons tirer des enseignements de ce qui se fait là-bas. Je crois que les Européens s'y prennent bien.

Pour en revenir à l'Amérique du Nord, comme je l'ai dit plus tôt, nous disposons déjà de bonnes technologies. Pas une semaine ne passe où je ne reçois pas un appel d'une entreprise privée qui veut me présenter ce qu'elle a fait ou développé et me demander mon avis. Je dois avouer que je suis toujours impressionné par ce que je vois.

La sénatrice Buth : Y a-t-il un lien à faire avec ce que vous avez dit de la nécessité de ménager l'équilibre entre la traçabilité ou la surveillance des aliments, d'une part, et le prix de l'alimentation, d'autre part? Il existe peut-être des innovations, mais pourquoi ne sont-elles pas commercialisées?

M. Charlebois : On peut soutenir que la traçabilité est le premier principe en agriculture qui contraint les parties intéressées à s'entendre, à mettre en commun des données délicates. S'il y a un rappel, que va-t-il se passer? Qui va devoir assumer la responsabilité devant le consommateur, au bout du compte?

La sénatrice Buth : Voici à quoi je veux en venir : pourquoi n'adopte-t-on pas les technologies qu'on vous présente régulièrement?

M. Charlebois : La portée de la technologie va au-delà de la société intéressée par cette technologie, voyez-vous. Il faut pouvoir compter sur la mise en commun de renseignements, de renseignements parfois délicats.

La sénatrice Buth : Des renseignements importants pour la compétitivité.

M. Charlebois : Tout à fait. L'industrie est très sensible à cette question. Si tout se passe bien et si l'outil technologique est utilisé pour la commercialisation dans l'ensemble de la chaîne d'approvisionnement, cet outil est formidable. En revanche, si quelque chose tourne mal, croyez-vous que les grossistes ou les transformateurs seront disposés à assumer le fardeau d'un rappel dans la même mesure où Loblaw's le fait maintenant? Lorsqu'il y a un rappel de denrées alimentaires, peu importe le produit — ceux de XL Foods l'automne dernier, par exemple —, cela coûte très cher aux détaillants, puisque ce sont eux qui traitent avec le consommateur, en fin de compte. XL Foods ne traite pas avec les consommateurs. Voilà ce que je veux dire lorsque je parle de la dynamique et des réalités différentes des divers éléments de la chaîne d'approvisionnement. C'est pourquoi il faut un consensus sur le type de données à mettre en commun et sur l'attribution des coûts.

La sénatrice Buth : Les choses se passent-elles ainsi au Danemark?

M. Charlebois : Oui.

La sénatrice Buth : Comment en arriver là au Canada?

M. Charlebois : Comme je l'ai dit, le gouvernement a un rôle de facilitateur à jouer. Je ne crois pas qu'il doive payer le système, car si cela se passe, les divers intervenants ne vont pas s'en soucier. Je

pay for the system, you will not have stakeholders who will care about the system. I would argue this is the case in Quebec with ATQ; stakeholders have this system in place and there are tremendous amounts of data, but there is no central buy-in in ATQ. You may talk to someone else and they may argue something different, but I do not see it.

You need industry buy-in. They will make it happen; they will deliver. However, you need the government to facilitate that consensus-building process.

Senator Buth: Who pays in Denmark?

Mr. Charlebois: It is mostly industry. It goes in cycles. With food safety, we are dealing with cycles and eras. That is why I talk about eras. When it comes to innovation, government always bears the cost at the beginning, and then the industry takes over. That is exactly what happened with Denmark. The government basically was utilized as a catalyst for change.

[Translation]

Senator Rivard: We have to understand that the traceability system in animal production works pretty well in Canada, even though it is not perfect.

But a month or so ago, we became aware of a report about pre-washed lettuce that Health Canada had tested in Waterloo, Ontario. Out of 544 bags, more than 10 per cent were totally unfit for consumption and could cause intestinal problems with all the difficulties that can bring about. Of those 544 bags, 500 came from the United States, 30 or so came from Canada and the rest came from Mexico. The percentage that was unfit was about the same. If we are successful with our traceability with animal production, should we not impose the same system for other food products, whether Canadian or imported?

Mr. Charlebois: Once again, a food traceability system is not a 100 per cent guarantee of food safety. We must not make the mistake of thinking that it will guarantee anything. It gives us the tools to recall food more quickly and more effectively, so we can trace foods and the ingredients they contain upwards and downwards. That is what traceability does. It could not prevent what you mentioned from happening. I am aware of that report and I believe that there are underlying infrastructure problems. Basically, the lettuce was washed with dirty water, so there you are with another food safety problem. Food traceability must be imposed for good reasons. To start with, it is about providing better transverse management of the food industry, but there is also the question of the integrity of the food itself.

dirais que c'est ce qui se passe au Québec dans le cas de l'ATQ. Les intervenants ont un système en place, et il y a une quantité considérable de données, mais il n'y a aucune adhésion centrale à l'ATQ. Quelqu'un d'autre aura peut-être une autre opinion, mais c'est la conclusion que je tire de mes observations.

L'adhésion de l'industrie est une nécessité. C'est elle qui assure la mise en œuvre et obtient des résultats. Néanmoins, le gouvernement doit faciliter l'émergence d'un consensus.

La sénatrice Buth : Au Danemark, qui paie?

M. Charlebois : Surtout l'industrie. Il y a des cycles. Dans le domaine de la salubrité des aliments, il y a des cycles et des ères. Voilà pourquoi je parle de différentes ères. Lorsqu'il s'agit d'innovation, le gouvernement assume toujours les coûts au départ, et l'industrie prend ensuite le relais. C'est exactement ce qui s'est passé au Danemark. Le gouvernement a joué un rôle de catalyseur du changement, essentiellement.

[Français]

Le sénateur Rivard : On doit bien comprendre que le système de traçabilité pour la production animale fonctionne assez bien au Canada, même s'il n'est pas parfait.

Par contre, on a pris connaissance, il y a environ un mois, d'un rapport de tests que Santé Canada a faits sur de la laitue prélavée à Waterloo en Ontario; sur 544 sacs, plus de 10 p. 100 était carrément impropre à la consommation et on pouvait développer des troubles intestinaux et tous les problèmes que cela peut occasionner. Concernant l'origine des 544 sacs, environ 500 venaient des États-Unis, une trentaine du Canada et le reste du Mexique, et c'était à peu près le même pourcentage d'insalubrité. Si on a du succès avec la traçabilité de production animale, devrions-nous implanter le même système pour les produits alimentaires qui viennent du Canada ou qui sont importés?

M. Charlebois : Encore une fois, un système de traçabilité alimentaire ne garantit pas une salubrité alimentaire à 100 p. 100. Il ne faut pas faire l'erreur de penser que cela garantira quoi que ce soit. Cela nous donne des outils afin de rappeler des aliments plus rapidement et plus efficacement, donc pour tracer et retracer les aliments et aussi les ingrédients des aliments. C'est ce que fait la traçabilité. Cela ne pourrait pas empêcher ce dont vous avez parlé de se produire. Je suis au courant du rapport, et je crois qu'il existe des problèmes sous-jacents à cela sur le plan des infrastructures. Dans le fond, on lave de la laitue avec de l'eau sale, finalement, puis c'est un autre problème de salubrité alimentaire. En gros, il faut implanter une traçabilité alimentaire pour les bonnes raisons. Au début, il s'agit d'assurer une meilleure gestion transversale de l'industrie alimentaire, mais il y a aussi le volet de l'intégrité alimentaire.

At the moment, we may chuckle a little about the horsemeat and the scandal in Europe. I am often asked about whether it has ever happened in Canada. My answer is simple: I do not know. But I can say with confidence that there is presently nothing to prevent it happening, and traceability could.

Senator Rivard: My other question is precisely about that good old horsemeat. I was surprised to hear about the scandal in France when they found out that there was horsemeat in their lasagna instead of beef or some other meat.

Mr. Charlebois: In England, yes.

Senator Rivard: My question is mostly for the professor, but why are consumers so squeamish about horsemeat? Is it because it tastes different than beef or is there a sympathetic reaction because a horse is practically a pet for a lot of people who like to ride for pleasure or as a sport? Can eating horsemeat harm your health; does it taste really different from beef?

Mr. Charlebois: Horsemeat poses no food safety risk. I am from Quebec and we eat horsemeat in Quebec. It is just a taboo, you know. But food fraud is showing a lack of respect to what consumers are looking for. Even though horsemeat is normally more expensive than beef. Economically, what happened in Europe makes little sense and I cannot wait to read the reports of the investigation. At the moment, consumers are staying away from meat in Europe. A few weeks ago, I was having a bite with two industry people from England; their sales are down 40 per cent in some areas.

So first, there is a loss of confidence among consumers. Then — and this will do even more harm — there is a loss of confidence in the food chain. Trust is lost and more detailed product descriptions are being demanded. For more detailed product descriptions, you need food traceability. Tesco is one of the biggest distributors in Europe. The first thing their president said to the media was that they were going to improve their food traceability, but that it would mean having to pay more for food because it was going to cost money.

Senator Rivard: So it is a taboo. I suppose we can compare it to some countries in Asia where they eat cats and dogs. It would never occur to us to eat meat from animals that are our pets.

Mr. Charlebois: Because it is a culinary taboo for us. We were not brought up that way. In Canada, if the label says “cat” or “dog,” we have the freedom to choose. That is not what happened in Europe; there the consumer was deceived.

Actuellement, on peut rire un peu de la viande chevaline avec l'histoire du scandale en Europe; on me pose souvent la question pour savoir si cela est déjà arrivé au Canada. Ma réponse est simple : je ne le sais pas. Par contre, je peux affirmer avec assurance qu'il n'y a rien pour prévenir cette situation et qu'une traçabilité pourrait la prévenir.

Le sénateur Rivard : Mon autre question portait justement sur la fameuse viande chevaline. J'ai été surpris de constater le scandale en France lorsqu'ils ont su que, entre autres dans la lasagne, au lieu d'avoir de la viande de bœuf ou de la viande d'un autre animal, ils avaient de la viande chevaline.

M. Charlebois : En Angleterre, oui.

Le sénateur Rivard : Je m'adresse au professeur surtout, mais pour quelle raison les consommateurs ont-ils un dédain pour la viande chevaline? Est-ce parce que le goût est différent du bœuf ou est-ce plutôt une réaction sympathique parce que le cheval est pratiquement un animal de compagnie pour plusieurs personnes qui font de l'équitation, du sport, et cetera? Est-ce que manger de la viande chevaline peut endommager la santé ou le goût est-il extrêmement différent de celui du bœuf?

M. Charlebois : La viande chevaline ne pose pas de risque de salubrité alimentaire. Je viens du Québec et on mange de la viande chevaline au Québec. Vous savez, on parle d'un tabou. Quand on parle de fraude alimentaire, c'est de manquer de respect envers ce que les consommateurs recherchent. Même que la viande chevaline est une viande ordinairement plus chère que la viande bovine. Économiquement, cela a donc peu de sens ce qui s'est passé en Europe, et j'ai hâte de lire les rapports d'enquête. En gros, c'est de la fraude alimentaire. Actuellement, les consommateurs boudent la viande en Europe; justement, il y a quelques semaines, je mangeais avec deux personnes de l'industrie en Angleterre et leurs ventes sont en baisse de 40 p. 100 dans certains secteurs.

Il y a donc, dans un premier temps, une brèche dans la confiance des consommateurs. Dans un deuxième temps — et ce qui fera encore plus mal —, il y a un manque de confiance au sein de la chaîne alimentaire. On ne se fait plus confiance et on demande des manifestes bien détaillés. Et pour détailler les manifestes, il faut une traçabilité alimentaire. On a entendu le président de Tesco, qui est un des plus gros distributeurs en Europe; la première chose qu'il a dite dans les médias, c'est qu'ils vont assurer une meilleure traçabilité alimentaire, mais qu'il fallait s'attendre à payer plus cher pour les aliments parce que ça va coûter de l'argent.

Le sénateur Rivard : C'est donc un tabou. En comparaison, on sait que dans certains pays d'Asie on mange du chat et du chien; cela ne viendra jamais à notre idée de manger de la viande qui provient de nos animaux de compagnie.

M. Charlebois : Parce que c'est pour nous un tabou culinaire. Nous n'avons pas été élevés de cette façon. Si sur les étiquettes c'était écrit « chat » ou « chien » et qu'on est au Canada, on a la liberté de choisir. En Europe, ce n'est pas ce qui est arrivé; on a trompé le consommateur.

[English]

Senator Duffy: Thank you very much, Mr. Chair, and thank you to our witnesses for coming and helping us with what looked like a simple issue when we began, but it becomes more complex with more witnesses.

Mr. Fruitman, I would like to bring you in on this from the consumers' point of view. First of all, does the CAC at the moment have any concerns about what people are eating tonight on their plates? This is just getting back to all of what we have heard about that happened in Europe and so on. Are you generally satisfied with the state of the food that we have in Canada?

Mr. Fruitman: I would say that, generally, yes we are. However, as Canadian consumers, we are under the delusion that everything that we do, everything we buy in the marketplace, whether it be food or anything else, is safe and is not going to do us harm. We assume because it is allowed to be sold that somewhere back there in the government someone has determined it will not do us harm.

Senator Duffy: I am reminded, hearing this discussion tonight and previous meetings, about the argument over seat belts: If we are going to put seat belts in cars it will raise the price of cars; it would not be good for consumers. Now no thinking person would drive without a seat belt, and it is part of our daily lives. Do you see a parallel here in terms of educating the industry that sometimes there are changes you have to adopt if your product will continue to be acceptable to consumers?

Mr. Fruitman: Yes, definitely. I am not sure I would use seat belts as a parallel, but yes, I agree. I also agree with similar points that Mr. Charlebois made about the industry needing the fiscal incentives. Somehow we must overcome the element of competition between the suppliers of the information, but also because anyone who thinks they will go it alone will incur some sort of cost on their own, which will put them at a competitive disadvantage to someone else.

I also think this whole discussion about cost is very much overstated. I think that we are —

Senator Duffy: How much could it be per unit of whatever it is we are buying?

Mr. Fruitman: Yes, how much would it cost to set up a system? What is the capital cost to set up a proper, functioning system, and then what are the ongoing maintenance costs? I suspect that in context it is very nominal. It will not mean that our food prices will go up 10 per cent, 5 per cent, and I doubt even a fraction of a per cent.

[Traduction]

Le sénateur Duffy : Merci beaucoup, monsieur le président, et merci aux témoins de comparaître pour nous aider à étudier une question qui nous semblait simple au départ, mais qui gagne en complexité à mesure que nous entendons un plus grand nombre de témoins.

Monsieur Fruitman, je voudrais connaître votre opinion à ce sujet, du point de vue du consommateur. D'abord, l'ACC s'inquiète-t-elle de ce que les gens ont ce soir dans leur assiette? Il s'agit simplement de revenir à tout ce que nous avons appris sur ce qui s'est passé en Europe, par exemple. Êtes-vous généralement satisfaits de l'alimentation que nous avons au Canada?

M. Fruitman : Je dirais que nous sommes généralement satisfaits, oui. Toutefois, les consommateurs canadiens se font des illusions s'ils pensent que tout ce que nous faisons, tout ce que nous achetons, qu'il s'agisse de produits alimentaires ou d'autre chose, est sûr et ne leur causera aucun mal. Ils présument que, si la vente des produits est autorisée, c'est que, dans les services de l'État, quelqu'un a déterminé que ces produits ne nous feront aucun tort.

Le sénateur Duffy : Les échanges de ce soir et ce que nous avons entendu au cours de séances antérieures me rappellent les arguments qui ont surgi à propos de la ceinture de sécurité : si on installe des ceintures, le prix des voitures va augmenter, et ce ne sera pas très bon pour les consommateurs. Aujourd'hui, personne de sensé ne conduit sans boucler sa ceinture. Cela fait partie de notre quotidien. Estimez-vous qu'on peut tracer un parallèle avec la sensibilisation qui s'impose dans l'industrie : il y a des changements à adopter si on veut que les produits restent acceptables pour les consommateurs?

M. Fruitman : Bien sûr. Je ne suis pas sûr que j'utiliserais la ceinture de sécurité comme point de comparaison, mais je suis d'accord. Je suis d'accord également lorsque M. Charlebois dit que l'industrie aurait besoin d'incitatifs financiers. Il nous faut d'une manière ou d'une autre surmonter l'élément de concurrence qui existe entre les fournisseurs d'information, car il y a aussi le fait que quiconque songe à agir seul subira des coûts qui lui sont propres, ce qui le désavantagera face à la concurrence.

Je pense également que toute cette discussion sur les coûts va beaucoup trop loin. Nous sommes...

Le sénateur Duffy : Quel serait le coût par unité de produit que nous achetons?

M. Fruitman : Je vois. Combien coûterait la mise en place d'un système? Quelles sont les immobilisations à faire pour établir un bon système qui fonctionne bien? Quels seraient ensuite les coûts de fonctionnement? Je présume que, dans le contexte, les coûts seraient minimales. Les prix des aliments n'augmenteront pas de 10 p. 100, de 5 p. 100. Je doute même que ce soit plus qu'une fraction de 1 p. 100.

Senator Duffy: It seems to me this is the wave of the future. When I look at this bottle, someone paid over \$1 to buy a bottle of drinking water. Twenty years ago would anyone have believed that consumers would be prepared to pay money for this kind of product? Obviously the market decided there was a market for this because people did not feel that what they were getting under the old system was to their liking or guaranteed to be of the standard they wanted.

Mr. Fruitman: Or it is good marketing.

Senator Duffy: Is there a marketing opportunity here for the food industry? I fear the next time we have an outbreak — and one will come because no system is perfect — we will once again see this 40 per cent downturn as we saw in Europe. Do we have to wait for another crisis to get the industry to get together?

Mr. Fruitman: I certainly hope not, and I really am concerned about the time frames the industry seems to be talking about. They are talking about another five years before they get anything much going, and still it will not be a complete system. Again, there this element of competition that obviously exists, and there is nothing wrong with competition by any means, as there is nothing wrong with profit. However, I fear — and I alluded to it earlier — that this multiplicity of committees seems to me to be an impediment rather than a means to an end. They are going to stop things from happening because everybody is going to be taking their own parochial position vis-à-vis everybody else. Will they come to any real conclusion or consensus?

Senator Duffy: What should this committee recommend, in your view? Farm to fork?

Mr. Fruitman: Absolutely farm to fork, but I will come back to what Mr. Charlebois said. I think there are stumbling blocks here, and Mr. Charlebois has mentioned most of them. There needs to be some way of basically kicking the industry in the butt and saying, “Get on with it. Do not keep putting up impediments. Do not say you cannot incur the cost,” because ultimately if the costs are shared, I think they will be nominal. Let us sit down, maybe even throw away a good part of what has been done before.

I think they started on a path 15 years ago and are continuing down that path without stopping and asking if we are doing the right thing and if our approach is the right one. Should we be looking at this in a different context and in view of what else has been done by other industries with respect to tracing products, items as they move through the system? It seems to me there is so much more available now than there was when this process started, and I do not think it has been properly taken into consideration.

Mr. Charlebois: I have two comments.

The Chair: We will recognize your comments, sir.

Le sénateur Duffy : Il me semble que c'est là la vague de l'avenir. Cette bouteille d'eau, quelqu'un l'a payée 1 \$. Il y a 20 ans, quelqu'un aurait-il pu croire que les consommateurs seraient prêts à payer ce genre de produit? À l'évidence, le marché a décidé qu'il y avait de la place pour un produit semblable parce que les gens n'avaient pas l'impression d'obtenir, dans l'ancien système, un produit qui leur plaisait ou qui était à la hauteur de la norme souhaitée.

M. Fruitman : Ou bien est-ce de la bonne commercialisation?

Le sénateur Duffy : N'y a-t-il pas ici une occasion de marketing à saisir pour l'industrie de l'alimentation? Je crains que, à la prochaine crise, car il y en aura une, puisque aucun système n'est parfait, nous n'ayons une baisse de 40 p. 100 comme en Europe. Nous faudra-t-il une nouvelle crise pour que l'industrie se mobilise?

M. Fruitman : J'espère que non, mais je m'inquiète de voir les délais que l'industrie semble envisager. Selon elle, il faudrait encore cinq ans avant de mettre en place quoi que ce soit, et ce ne sera toujours pas un système complet. Je le répète, il y a cet élément de concurrence qui intervient, de toute évidence. Et bien sûr, il n'y a rien à dire contre la concurrence, pas plus que contre le profit. Néanmoins, je redoute, comme j'y ai fait allusion tout à l'heure, que cette multiplicité de comités ne soit une entrave, au lieu d'être un moyen d'atteindre une fin. Ces comités vont empêcher toute réalisation, puisque tout le monde va adopter une position qui sert ses petits intérêts sectoriels, par opposition à tous les autres. Arriveront-ils à une vraie conclusion ou à un consensus?

Le sénateur Duffy : Selon vous, que devrait recommander le comité? Un système intégré qui englobe tout, depuis l'exploitation agricole jusqu'à l'assiette du consommateur?

M. Fruitman : Exactement. De l'exploitation jusqu'au consommateur, mais j'en reviens à ce que M. Charlebois a dit tout à l'heure. Il y a des obstacles, et il a énuméré la plupart d'entre eux. Il doit y avoir un moyen de bousculer l'industrie : « Mettez-vous à l'œuvre. Arrêtez de multiplier les obstacles. Ne prétendez pas que vous ne pouvez pas assumer les coûts. » En effet, si les coûts sont partagés, ils seront minimes. Discutons sérieusement, quitte à jeter à la poubelle une bonne partie de ce qui a déjà été fait.

Je crois que l'entreprise s'est engagée dans cette voie il y a une quinzaine d'années, et elle continue dans la même voie, sans prendre le temps de se demander si elle fait la bonne chose et si son approche est la bonne. Faudrait-il aborder la question dans un contexte différent et en tenant compte de ce qui s'est fait dans d'autres industries quant à la traçabilité des produits et des éléments acheminés dans le système? Il me semble qu'il y a tellement d'autres choses disponibles qu'au moment où le processus a été amorcé. Et je ne pense pas qu'on en ait correctement tenu compte.

M. Charlebois : Deux observations à faire.

Le président : Nous allons les entendre, monsieur.

Mr. Charlebois: Going back to your question, senator, there are such things as best practices around the world when it comes to food traceability. I have been to Italy, France, Britain, Finland, the United States and all the countries that we have included in our survey. Every time I heard the same thing from regulators, those paid to protect consumers. I have heard on many occasions there is no such thing as best practices because in our country we know best. It is true. For them to say, “Let us benchmark our performance with other countries, shall we” is something that is absolutely unnatural to them, to us. Even for the CFIA it is absolutely unnatural. When I talk about paradigm shift, we need to do that, open up and see what goes on elsewhere.

My last comment is about food prices, and I really want to make a very solid case on this point. I want to use the example of Loblaws, which is our biggest food distributor in the country. Last year, Loblaws hovered around \$33 or \$34 a share forever, for months. When you look at Loblaws’ books and at their real estate portfolio, in essence their real estate portfolio is worth about \$32 or \$33 a share. Just think about that. This means that the market is telling Loblaws that their food business is worth barely \$1 or less. In December, Loblaws spun their real estate business and created a real estate trust. Now their share is at about \$42 today. They created value not because of food, but because of real estate.

I am using this example to show this committee the amount of pressure the industry is under. If we are to look at food traceability — which I think we should — we need to keep that in mind.

The Chair: Mr. Fruitman, do you have any comments on the last remarks?

Mr. Fruitman: I was going to offer a facetious comment. Mr. Charlebois, are you suggesting that Loblaws should get out of the business and turn it all over to Walmart?

The Chair: We will not go there, but in concluding the committee tonight, the last question is to Senator Robichaud.

Senator Robichaud: I have a very short question, Mr. Fruitman. You say there are a few committees and everyone has their own way, and somehow someone should do some kicking to get things started. Who should kick-start the process?

Mr. Fruitman: Obviously the work of this committee will help that. Perhaps you can come to some conclusions after hearing more witnesses and getting more information. Perhaps the starting point is to say here is a path which can be taken. We have already gotten some suggestions from Mr. Charlebois that are helpful, and maybe it also needs people like him. I am not part of the industry; I am a consumer.

M. Charlebois : Pour en revenir à votre question, sénateur, il existe dans le monde des pratiques exemplaires dans le domaine de la traçabilité des produits alimentaires. Je suis allé en Italie, en France, en Grande-Bretagne, en Finlande, aux États-Unis et dans tous les pays visés par notre enquête. Chaque fois, les responsables de la réglementation, ceux qui sont payés pour protéger les consommateurs, ont dit la même chose. J’ai entendu dire bien des fois qu’il n’existait pas de pratiques exemplaires, puisque notre pays est celui qui s’y connaît le mieux. C’est véridique. Il n’est absolument pas naturel pour l’industrie ou pour nous de dire : « Comparons nos résultats à ceux des autres. » Même pour l’ACIA, ce n’est pas un réflexe naturel. Si je parle de changement de paradigme, c’est que nous devons nous comparer aux autres, nous ouvrir, voir ce qui se fait ailleurs.

Ma dernière observation concerne le prix de l’alimentation. Prenons l’exemple de Loblaws, le plus grand distributeur de produits alimentaires au Canada. L’an dernier, l’action de cette société a oscillé entre 33 \$ et 34 \$ pendant des mois. Si on étudie les livres de Loblaws et son portefeuille d’actifs immobiliers, on constate que ce portefeuille vaut environ 32 \$ ou 33 \$ par action. Pensez-y bien. Cela veut dire que le message du marché à Loblaws est que son commerce de l’alimentation vaut à peine 1 \$ l’action. En décembre, Loblaws a transformé ses activités immobilières en une fiducie immobilière. Aujourd’hui, son action vaut environ 42 \$. La société a créé une valeur non grâce au commerce des aliments, mais grâce à ses actifs immobiliers.

J’utilise cet exemple pour montrer au comité les pressions qui s’exercent sur l’industrie. Si nous voulons nous intéresser à la traçabilité des aliments, et je crois que nous devrions le faire, nous ne devons pas perdre ce fait de vue.

Le président : Monsieur Fruitman, avez-vous quelque chose à dire à propos de ces dernières observations?

M. Fruitman : J’allais faire une observation humoristique. Monsieur Charlebois, voulez-vous dire que Loblaws devrait se retirer de ce secteur et le céder entièrement à Walmart?

Le président : Nous n’allons pas nous avancer sur ce terrain. Pour conclure les délibérations du comité ce soir, je vais laisser la dernière question au sénateur Robichaud.

Le sénateur Robichaud : Une très brève question, monsieur Fruitman. Vous dites qu’il existe quelques comités et que chacun veut imposer son point de vue, que quelqu’un doit intervenir pour déclencher le mouvement. Qui devrait intervenir pour enclencher le processus?

M. Fruitman : De toute évidence, les travaux de votre comité seront utiles. Peut-être pourrez-vous tirer des conclusions après avoir entendu d’autres témoins et recueilli davantage d’information. Le point de départ serait peut-être d’indiquer une voie à suivre. Nous avons déjà reçu des idées utiles de M. Charlebois. Il faudrait peut-être aussi entendre d’autres gens comme lui. Je n’appartiens pas à l’industrie; je suis un consommateur.

Senator Robichaud: You want protection. You are a consumer, but you also want to be protected.

Mr. Fruitman: You are asking how this can get kick-started. They need to be brought to the table and somehow told that it is in everyone's best interests to get on with this, to stop dilly-dallying and to not drag this out forever. Somewhere along the way you will get hit with another XL, another Maple Leaf Foods, another BSE. I think you said BSE cost us a billion dollars. That is a lot more than the traceability system will cost them.

The Chair: Thank you very much. On behalf of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, we want to thank Dr. Charlebois.

[Translation]

I would like to thank Mr. Charlebois for being with us this evening. It was a great presentation.

[English]

Mr. Fruitman, thank you for sharing your thoughts and also demonstrating that you are there to listen to the consumers as we move forward in agri-food.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, March 21, 2013

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:04 a.m. to examine and report on research and innovation efforts in the agricultural sector (topic: market opportunities); and to examine the Canadian Food Inspection Agency's User Fee Proposal for Importer Licensing for Non-Federally Registered Sector Products, pursuant to the User Fees Act, S.C. 2004, c. 6, sbs. 4(2).

Senator Percy Mockler (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Good morning to the witnesses from Agriculture and Agri-Food Canada. Thank you for accepting our invitation and being here and to share information on the fee side of the department.

Honourable senators, I ask that you introduce yourselves, and we will then move to the presentation and questions. I am Percy Mockler, chair of the committee and senator from New Brunswick.

Senator Mercer: I am Senator Terry Mercer from Nova Scotia.

Le sénateur Robichaud : Vous voulez obtenir une certaine protection. Vous êtes un consommateur, mais vous voulez aussi être protégé.

M. Fruitman : Vous demandez comment il est possible de lancer le mouvement. Il faut réunir les intervenants et leur dire qu'il est dans l'intérêt de tous de se mettre à l'œuvre, d'arrêter de tergiverser et de traîner les pieds. À un moment donné, il y aura une autre crise XL Foods, une autre crise Maple Leaf, une autre crise de la vache folle. Sauf erreur, vous avez dit que la crise de la vache folle nous avait coûté un milliard de dollars. C'est beaucoup plus que ce que coûtera le système de traçabilité.

Le président : Merci beaucoup. Au nom du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, nous tenons à remercier M. Charlebois.

[Français]

Je tiens à remercier M. Charlebois de sa présence parmi nous ce soir. Ce fut une très belle présentation.

[Traduction]

Monsieur Fruitman, merci de nous avoir fait part de vos réflexions et d'avoir également montré que vous êtes là pour écouter les consommateurs tandis que le secteur agroalimentaire continue d'évoluer.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 21 mars 2013

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 4, pour examiner, en vue d'en faire rapport, les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole (sujet : les débouchés du marché), et pour examiner la proposition de l'Agence canadienne d'inspection des aliments visant à imposer un prix pour l'obtention d'un permis d'importation pour importer des produits du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral, conformément à la Loi sur les frais d'utilisation, L.C. 2004, ch. 6, par. 4(2).

Le sénateur Percy Mockler (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bonjour aux témoins d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation et d'être venus nous parler des droits que perçoit le ministère.

Chers collègues, je vous invite à vous présenter. Nous passerons ensuite à l'exposé de nos témoins et aux questions. Je m'appelle Percy Mockler; je suis un sénateur du Nouveau-Brunswick et je préside le comité.

Le sénateur Mercer : Je suis le sénateur Terry Mercer, de la Nouvelle-Écosse.

[Translation]

Senator Robichaud: Fernand Robichaud, from Saint-Louis-de-Kent, New-Brunswick.

Senator Tardif: Good morning, I am Claudette Tardif from Alberta.

[English]

Senator Callbeck: Catherine Callbeck from Prince Edward Island.

Senator Plett: I am Don Plett from Manitoba.

Senator Buth: I am JoAnne Buth from Manitoba.

Senator Eaton: Nicole Eaton, Ontario.

[Translation]

Senator Maltais: Ghislain Maltais, Quebec.

The Chair: Thank you. This morning we will be hearing from Ms. Namiesniowski, Assistant Deputy Minister, Markets and Industry Services Branch, Agriculture and Agri-Food Canada.

[English]

We also have with us Frédéric Seppey, Chief Agriculture Negotiator and Director General, Trade Agreements and Negotiations Directorate, and Fred Gorrell, Director General, Market Access Secretariat.

[Translation]

We also have, from the Canadian Food Inspection Agency, Mr. Paul Mayers, Associate Vice-President, Policies and Programs Branch.

[English]

Today, we have two panels. For the first panel, the committee is continuing its study in regard to market opportunities. The second panel will be about the user fee from the Canadian Food Inspection Agency.

I am informed by the clerk that the assistant deputy minister will make the presentation, which will be followed by questions from senators.

[Translation]

Kristina Namiesniowski, Assistant Deputy Minister, Markets and Industry Services Branch, Agriculture and Agri-Food Canada: Thank you very much, Mr. Chair.

[English]

Good morning, Mr. Chair and senators. This is a great opportunity for us to be here. We appreciate the opportunity to come to speak to you in the context of your study of research and innovation in the Canadian agricultural sector. We are looking forward to talking to you about how the Markets and Industry

[Français]

Le sénateur Robichaud : Fernand Robichaud, de Saint-Louis-de-Kent au Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Tardif : Bonjour, je suis Claudette Tardif, de l'Alberta.

[Traduction]

La sénatrice Callbeck : Catherine Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Plett : Moi, je suis Don Plett, du Manitoba

La sénatrice Buth : JoAnne Buth, du Manitoba.

La sénatrice Eaton : Nicole Eaton, de l'Ontario.

[Français]

Le sénateur Maltais : Ghislain Maltais, Québec.

Le président : Merci. Ce matin nous recevons, d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, Mme Kristina Namiesniowski, sous-ministre adjointe à la Direction générale des services à l'industrie et aux marchés.

[Traduction]

Nous accueillons aussi Frédéric Seppey, négociateur en chef et directeur général de la Direction des accords provinciaux et des négociations, et Fred Gorrell, directeur général du Secrétariat à l'accès aux marchés.

[Français]

Nous avons aussi, de l'Agence canadienne d'inspection des aliments, M. Paul Mayers, vice-président associé, Direction générale des politiques et des programmes.

[Traduction]

Nous recevons aujourd'hui deux groupes de témoins. Avec le premier, le comité poursuivra son étude des débouchés du marché. Le deuxième nous parlera des frais d'utilisation que perçoit l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Le greffier m'a informé que la sous-ministre adjointe fera l'exposé, après quoi les sénateurs pourront poser leurs questions.

[Français]

Kristina Namiesniowski, sous-ministre adjointe, Direction générale des services à l'industrie et aux marchés, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Merci beaucoup, monsieur le président.

[Traduction]

Bonjour, monsieur le président, mesdames et messieurs les sénateurs. Nous sommes très heureux de pouvoir témoigner devant vous aujourd'hui. Je vous remercie de nous avoir invités à comparaître dans le cadre de votre étude sur la recherche et l'innovation dans le secteur agricole canadien. Nous comptons

Services Branch, of which I am the branch head, supports industry in taking advantage of new market opportunities. We do that by focusing on specific areas. We work to open access to markets. We promote science-based trade, and we support industry to make the most of these opportunities.

I will not reintroduce the panel since your chair has already done that, other than to note that both Fred Gorrell and Frédéric Sepey work in my organization. We work closely with my colleague, Mr. Mayers, in the CFIA, as well as with many members of his staff.

[*Translation*]

Let me start by saying that the Canadian agriculture and agri-food sector is highly dynamic — actively seeking new markets and opportunities every day. Preliminary trade statistics indicate 2012 was Canada's best export year on record for the industry.

[*English*]

In 2012, exports of Canadian agriculture and seafood products reached \$47.7 billion, up 7.4 per cent from \$44.4 billion in 2011. Growth in canola oil and seed and in wheat exports led the way in helping to achieve this all-time high.

These numbers also reflect a significantly growing share of exports to emerging markets, helping diversify away from the United States. The United States accounted for just under half of our exports in 2012, which was down from 60 per cent at the beginning of the decade.

These numbers are obviously good news for our industry. Just last month, the government reached an agreement with Japan to expand market access to Canadian beef from animals under 30 months of age. This increased access is expected to double the potential market value of Canadian exports to Japan to \$150 million a year.

As well, the removal of the single-desk for wheat and barley in Western Canada provides farmers with a greater ability to sell to whomever they choose and to exploit emerging opportunities.

On the horizon, broader emerging trends should provide further market opportunities for the sector.

vous parler de la façon dont la Direction générale des services à l'industrie et aux marchés, que je dirige, soutient l'industrie en tirant parti de nouveaux débouchés commerciaux. Pour ce faire, nous mettons l'accent sur des domaines précis. Nous cherchons à ouvrir l'accès aux marchés. Nous favorisons les échanges commerciaux fondés sur la science et nous aidons l'industrie à tirer profit de ces débouchés.

Puisque le président a déjà présenté les personnes qui m'accompagnent, je ne le ferai pas à nouveau. J'ajouterai cependant que Fred Gorrell et Frédéric Sepey travaillent dans mon organisation. Nous collaborons étroitement avec mon collègue, M. Mayers, de l'ACIA, et avec divers membres de son personnel.

[*Français*]

J'aimerais commencer en disant que le secteur agricole et agroalimentaire canadien est très dynamique. Chaque jour, ce secteur cherche activement de nouveaux marchés et débouchés commerciaux. Nos statistiques préliminaires sur les échanges commerciaux indiquent que ce secteur a connu, en 2012, sa meilleure année au chapitre des exportations.

[*Traduction*]

En effet, les exportations de produits agricoles et de produits de la mer canadiens, qui se chiffraient à 44,4 milliards de dollars en 2011, ont atteint 47,7 milliards de dollars en 2012, ce qui représente une hausse de 7,4 p. 100. Il s'agit d'un sommet sans précédent, que l'on doit surtout à la croissance des exportations d'huile et de graines de canola et de blé.

Ces sommes représentent aussi une part croissante des exportations vers les marchés émergents, contribuant ainsi à une diversification des échanges commerciaux avec d'autres pays que les États-Unis. Ainsi, en 2012, les États-Unis ont reçu un peu moins de la moitié de nos exportations, soit une diminution de 60 p. 100 depuis le début de la décennie.

Ces données sont évidemment porteuses de bonnes nouvelles pour l'industrie. Le mois dernier, le gouvernement a conclu une entente avec le Japon afin d'élargir l'accès au marché pour les bovins canadiens âgés de moins de 30 mois. Cet élargissement de l'accès devrait permettre de doubler la valeur des exportations potentielles du Canada vers le Japon et représenter jusqu'à 150 millions de dollars par année.

De plus, l'élimination du guichet unique de commercialisation du blé et de l'orge dans l'Ouest canadien permet maintenant aux agriculteurs de vendre leurs produits aux acheteurs de leur choix et de tirer profit des nouveaux débouchés.

De nouvelles tendances se dessinent à l'horizon, et elles devraient se traduire par de nouveaux débouchés commerciaux pour le secteur.

[Translation]

For example, increasing global concerns about food security provides Canada, as a net exporter, an important role in feeding the world.

[English]

Growing demand for food products, coupled with environmental constraints, is driving new applications for biotechnology. In this context, market and industry services play a key role in helping industry access and take advantage of new and emerging market opportunities at home and abroad, all the while contributing to the development of an innovative and vibrant agriculture and agri-food sector.

The ability to easily and freely access international markets is critical to the ongoing success and competitiveness of the Canadian agriculture and agri-food industry and key to the federal government's strong trade agenda. In support of this agenda, Agriculture and Agri-Food Canada continues to work hard to ensure our producers and processors are able to take advantage of international market opportunities.

Complementing Canada's work at the World Trade Organization, the government continues to pursue free trade agreements bilaterally and regionally to provide new export opportunities for the agriculture sector.

[Translation]

Free trade agreements are key for sectors that face both tariff and non-tariff barriers, such as for pork, beef, grains and oilseeds.

The negotiation of a Comprehensive Economic and Trade Agreement with the European Union is Canada's most ambitious trade negotiation since the North American Free Trade Agreement. CETA holds great potential to deepen an already significant trade relationship in agriculture.

[English]

Last year, Canada also joined the negotiations for the Trans-Pacific Partnership, a regional trade agreement under negotiation by 11 countries. Negotiations are also ongoing with a number of other important trading partners.

To further help industry access international market opportunities, the government has put in place a unique model for coordination of agriculture and agri-food market access issues.

[Français]

Par exemple, les préoccupations croissantes que suscite, à l'échelle mondiale, la question de la sécurité alimentaire permettent au Canada de jouer, en tant que pays exportateur net, un rôle important dans l'alimentation mondiale.

[Traduction]

Par ailleurs, devant l'accroissement de la demande de produits alimentaires et les contraintes environnementales, les nouvelles applications de la biotechnologie deviennent de plus en plus nécessaires. Dans ce contexte, la Direction générale des services à l'industrie et aux marchés joue un rôle central en aidant l'industrie à accéder à de nouveaux débouchés commerciaux, tant au Canada qu'à l'étranger, et à en tirer profit, tout en contribuant au renforcement d'un secteur agricole et agroalimentaire innovateur et vivant.

La capacité d'accéder aisément et librement aux marchés internationaux est essentielle au succès et à la compétitivité à long terme de l'industrie agricole et agroalimentaire canadienne; c'est aussi un élément clé du programme commercial dynamique du gouvernement fédéral. Pour appuyer ce programme, Agriculture et Agroalimentaire Canada s'emploie sans relâche à faire en sorte que nos producteurs et transformateurs puissent tirer parti des débouchés internationaux.

En complément des travaux du Canada à l'Organisation mondiale du commerce, le gouvernement poursuit ses négociations en vue de conclure des accords de libre-échange bilatéraux et régionaux, pour offrir de nouvelles occasions d'exportation au secteur agricole.

[Français]

Les accords de libre-échange sont essentiels pour les secteurs qui font face à des barrières tarifaires et non tarifaires comme ceux du porc, du bœuf, des céréales et des oléagineux.

La conclusion d'un accord économique et commercial global avec l'Union européenne est l'entreprise de négociation la plus ambitieuse jamais lancée par le Canada depuis l'Accord de libre-échange nord-américain. L'accord global présente un formidable potentiel pour le renforcement de nos relations commerciales qui sont déjà bien solides dans le secteur agricole.

[Traduction]

L'an dernier, le Canada s'est aussi joint aux pourparlers du Partenariat transpacifique, un accord commercial régional qui fait actuellement l'objet de négociations avec 11 pays. Des négociations sont également en cours avec un certain nombre d'autres partenaires commerciaux importants.

Pour mieux aider l'industrie à accéder à de nouveaux débouchés commerciaux à l'étranger, le gouvernement a mis en place un modèle unique de coordination des enjeux relatifs à l'accès aux marchés agricoles et agroalimentaires.

[*Translation*]

In 2009, the Minister of Agriculture and Agri-Food created the Market Access Secretariat to respond to industry recommendations for a higher level of coordination between all levels of government and industry to grow market access.

[*English*]

That is the secretariat Mr. Gorrell heads up.

[*Translation*]

The secretariat serves as a single window for industry, provinces and other government departments for issues related to agriculture and agri-food market access.

[*English*]

It coordinates efforts among the federal market access team, which includes Agriculture and Agri-Food Canada, the Canadian Food Inspection Agency, and Foreign Affairs and International Trade Canada. They work together to reopen, maintain and expand access for agriculture and agri-food products around the world.

To assist with this collaboration, a number of Canadian Food Inspection Agency and Agriculture and Agri-Food Canada staff have been co-located in the Market Access Secretariat. CFIA technical experts have also been posted abroad to allow the delivery of on-the-ground, timely responses to market access issues.

Priority markets are reconfirmed yearly with industry and provinces at the annual market access meeting, and we identify markets that offer feasible, achievable and sustainable gains.

As these agreements are negotiated to grow opportunities for Canada's agricultural exporters, there may be other non-tariff barriers that can prevent them from taking advantage of new market opportunities. To ensure a robust system and level playing field, open trade in agriculture needs to be based on science. We support and promote science-based trade through the development and application of international standards.

Science-based trade is especially critical in creating new market opportunities for innovative agricultural products. As more countries commit to the use of biotechnologies to meet their food, feed and other requirements, we will need to collaborate internationally even more to find ways to facilitate the free trade of these innovative products. That is why Canada advocates

[*Français*]

En 2009, le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire a créé le Secrétariat de l'accès aux marchés afin de donner suite aux recommandations de l'industrie en faveur d'une meilleure coordination entre les différents niveaux de gouvernement et l'industrie afin d'accroître l'accès aux marchés.

[*Traduction*]

Il s'agit du secrétariat que dirige M. Gorrell.

[*Français*]

Le secrétariat fait office de guichet unique pour l'industrie, les provinces et les autres ministères en ce qui concerne les enjeux relatifs à l'accès aux marchés agricoles et agroalimentaires.

[*Traduction*]

Il coordonne les efforts de l'Équipe fédérale chargée de l'accès aux marchés, qui rassemble Agriculture et Agroalimentaire Canada, l'Agence canadienne d'inspection des aliments et le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Cette équipe travaille à la réouverture, au maintien et à l'élargissement de l'accès pour les produits agricoles et agroalimentaires dans le monde entier.

Pour faciliter cette collaboration, certains membres du personnel de l'Agence canadienne d'inspection des aliments et d'Agriculture et Agroalimentaire Canada travaillent dans les bureaux du Secrétariat à l'accès au marché. Des experts techniques de l'Agence canadienne d'inspection des aliments ont également été déployés à l'étranger afin de rendre possible une intervention rapide sur le terrain en cas de problèmes concernant l'accès aux marchés.

Chaque année, à l'occasion de la réunion annuelle sur l'accès aux marchés, nous déterminons, avec l'industrie et les provinces, les marchés qui sont prioritaires, c'est-à-dire les marchés qui permettent d'atteindre des résultats durables au chapitre de l'accès.

Du fait que la négociation de ces accords a pour objectif d'accroître les possibilités pour les exportateurs agricoles canadiens, il se peut que d'autres barrières, prenant la forme de mesures non tarifaires, empêchent ces derniers de tirer profit de nouveaux débouchés commerciaux. Afin d'assurer un système robuste et des règles du jeu équitables, un commerce ouvert à l'agriculture doit reposer sur la science. À cette fin, nous travaillons à promouvoir et à appuyer des échanges commerciaux fondés sur la science, par l'élaboration et la mise en application de normes internationales.

Ces mesures sont particulièrement importantes lorsqu'on songe aux nouveaux débouchés commerciaux qui s'offrent à des produits agricoles novateurs. Comme de plus en plus de pays s'engagent à faire l'usage de ces technologies pour améliorer leurs aliments destinés à la consommation humaine ou animale et pour respecter d'autres exigences, il devient de plus en plus nécessaire

internationally for greater collaboration and commitment to regulatory measures based on science, to bring about more transparency, predictability and efficiency in trade.

Once access to markets is secured, the department helps industry make the most of new and emerging opportunities. Our sector specialists and officers across Canada work closely with industry to support individual sectors.

[Translation]

Market intelligence, such as trade data and client-focused research, helps industry make the most of these new opportunities.

[English]

Through a series of reports throughout the year, the department provides industry with access to intelligence on market and consumer trends, such as the size of market changes in consumer attitudes and new products introduced by competitors.

Trade commissioners, who are on-the-ground support in key markets, are key to facilitating business-to-business connections, acquiring and disseminating commercial export opportunities and trade leads to industry.

[Translation]

Promoting Canadian products in new markets helps expand awareness of our industry. By leveraging the Canada brand, industry can differentiate Canadian food products from the competition, raise their profile and increase sales.

[English]

Finally, the department is helping industry pursue new market opportunities by funding international missions and activities through the agri-marketing program, which is targeted to national associations and small-and medium-sized enterprises.

A renewed agri-marketing program will continue as part of Growing Forward 2, our federal-provincial-territorial framework set to launch in a couple of days. To be effective, this work cannot be done in isolation. We are constantly working with industry partners to ensure a coordinated and consistent approach.

de collaborer à l'échelle internationale pour trouver des façons de faciliter le libre-échange de ces produits novateurs. C'est pourquoi le Canada se fait le défenseur, à l'échelle internationale, d'une plus grande collaboration et d'un plus grand engagement à l'égard de la mise en œuvre de mesures de réglementation fondées sur la science avec, pour objectif, une amélioration de la transparence, de la prévisibilité et de l'efficacité des échanges commerciaux.

Une fois que l'accès aux marchés est assuré, nous aidons l'industrie à tirer le meilleur parti de ces nouveaux débouchés. Nos agents et nos spécialistes du secteur, de partout au Canada, collaborent étroitement avec l'industrie pour soutenir chacun des différents secteurs concernés.

[Français]

Les renseignements sur les marchés, comme les données commerciales et la recherche axée sur la clientèle, aident l'industrie à exploiter tout le potentiel de ces occasions.

[Traduction]

Au moyen de rapports publiés tout au long de l'année, nous offrons à l'industrie des données sur les tendances du marché et les tendances en matière de consommation, comme la taille du marché, les changements d'attitude chez les consommateurs et les nouveaux produits introduits par les concurrents.

Les délégués commerciaux, qui assurent un soutien sur le terrain dans les marchés clés, jouent un rôle essentiel pour ce qui est de favoriser l'établissement de liens entre les entreprises, d'acquiescer et de diffuser des renseignements sur les débouchés d'exportations et de proposer des pistes commerciales à l'industrie.

[Français]

La promotion des produits canadiens dans les nouveaux marchés contribue à faire connaître notre industrie. En utilisant la marque Canada, l'industrie aide les produits alimentaires canadiens à se distinguer de leurs concurrents, accroître leur visibilité, et contribue à soutenir les ventes du secteur.

[Traduction]

Enfin, nous aidons l'industrie à exploiter de nouveaux débouchés commerciaux grâce au financement d'activités et de missions à l'étranger par l'entremise du programme Agri-marketing, offert aux associations nationales et aux petites et moyennes entreprises.

La nouvelle version du programme Agri-marketing se poursuivra dans le cadre de notre programme fédéral-provincial-territorial intitulé Cultivons l'avenir 2, qui devrait être lancé en avril. Pour qu'il soit efficace, nous ne pouvons faire ce travail sans collaborer avec l'industrie. Nous travaillons continuellement avec nos partenaires de l'industrie pour nous assurer que l'approche que nous adoptons est cohérente et coordonnée.

We use different mechanisms to engage industry, particularly our value chain round tables, which draw together producers, processors, retailers, government departments and provinces to identify market opportunities and to develop collaborative strategies to address market challenges.

In conclusion, I would like to underscore that in undertaking these activities we work closely with our federal colleagues and with industry and the provinces. All of our efforts combine to ensure the highest possible returns for our Canadian agriculture and agri-food sector.

[Translation]

We appreciate the opportunity to appear before you today and are happy to answer any questions you may have.

[English]

The Chair: Thank you very much, Ms. Namiesniowski.

Senator Plett: I want to thank all of you for being here this morning.

I have two questions. In your presentation, you did not talk about country-of-origin labelling. Recently there have been some issues in that regard again. Could give us a brief on how we are dealing with the issue and whether there is a way for us to get the United States to see things our way?

Ms. Namiesniowski: As I believe everyone knows, Canada and Mexico did challenge country-of-origin labelling at the WTO and both the review panel and the appellate body ruled in Canada's favour. In response to that ruling, the United States has until May 23 to respond to the decision of the WTO bodies.

Canada, in the meantime, has been actively pressing the U.S. government in making clear to them our expectations with respect to responding to the ruling. Our expectations are as follows: We believe that to be compliant the U.S. government needs to introduce legislation. We have been quite consistent in our messaging to the U.S. government with respect to that.

The U.S., in return, up to this point, has chosen not to legislate but instead to regulate. They recently introduced a notice of proposed rule making, which we feel does not go the distance. In fact, we feel that it has the potential to discriminate further against our industry.

Canada is working to formally respond to the rule, as are others, including Mexico. We are certainly considering all of the potential actions that we can take from a retaliatory perspective

Nous employons différents mécanismes pour faire participer l'industrie. Parmi ceux-ci, les plus importants sont nos tables rondes sur les chaînes de valeurs, qui rassemblent des producteurs, des transformateurs, des détaillants, des ministères du gouvernement fédéral et des administrations provinciales, afin de déterminer les débouchés offerts sur les marchés et d'élaborer des stratégies de collaboration qui leur permettront de relever les défis commerciaux.

Pour terminer, j'aimerais souligner que lorsque nous entreprenons ces activités, nous travaillons en étroite collaboration avec nos collègues du gouvernement fédéral, les membres de l'industrie et les gouvernements provinciaux. C'est en conjuguant l'ensemble de nos efforts que nous pourrions obtenir les meilleurs résultats possibles pour le secteur agricole et agroalimentaire canadien.

[Français]

Nous apprécions l'occasion qui nous est donnée aujourd'hui de comparaître devant vous et nous nous ferons un plaisir d'essayer de répondre à toutes vos questions.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup, madame Namiesniowski.

Le sénateur Plett : Je tiens à vous remercier tous pour votre présence ce matin.

J'ai deux questions à vous poser. Dans votre exposé, vous n'avez pas parlé de l'étiquetage du pays d'origine. Il y a eu récemment quelques problèmes à cet égard. Pourriez-vous nous expliquer comment nous composons avec ces problèmes, et s'il y a un moyen pour nous d'amener les États-Unis à adopter notre point de vue?

Mme Namiesniowski : Vous savez, je crois, que le Canada et le Mexique ont contesté les règles de l'étiquetage du pays d'origine auprès de l'OMC, et le comité d'examen et l'organe d'appel ont statué en faveur du Canada. Les États-Unis ont jusqu'au 23 mai pour répondre à la décision de ces organes de l'OMC.

Entretemps, le Canada a exercé des pressions sur le gouvernement américain en exprimant très clairement nos attentes en ce qui concerne la réponse à cette décision. Voici nos attentes : nous estimons que, pour être conforme aux règles, le gouvernement américain doit adopter des mesures législatives. À cet égard, nous avons toujours communiqué le même message au gouvernement américain.

Jusqu'à maintenant, les États-Unis ont en revanche choisi de ne pas adopter de loi, mais plutôt de procéder par règlement. Récemment, ils ont introduit un avis de projet de réglementation, lequel n'est pas suffisant à nos yeux. En fait, nous pensons qu'il pourrait même entraîner encore plus de discrimination contre notre industrie.

Le Canada œuvre en vue de répondre formellement au règlement, tout comme d'autres pays, dont le Mexique. Nous examinons certainement toutes les mesures éventuelles de

to push the U.S. government in the direction that we feel will mean that they would be compliant with the decision. I think it is fair to say that it will take some time, but we are hopeful in the meantime that the U.S. will listen to us and will be responding positively to the requirements as stipulated by the WTO.

Senator Plett: The minister has been great on this file and is continuing to do a good job. In his comments, he also talked about retaliatory action. Can you tell us what some of those things might be if we did retaliate in any way?

Ms. Namiesniowski: I will ask my colleague, Mr. Seppey, to provide further details.

Frédéric Seppey, Chief Agriculture Negotiator and Director General, Trade Agreements and Negotiations Directorate, Agriculture and Agri-Food Canada: In fact, as the assistant deputy minister indicated, the U.S. was found in its legislation to be inconsistent with its WTO obligations. The U.S. has until May 23 to bring itself into compliance with the WTO rule. We expect that by that time that will not be the case, given the nature of the proposed rule.

We then have a number of other options that are available to us at the WTO. For example, if they are not in compliance as of May 23, we can seek a compliance panel; that is, seek the establishment of a group of experts that would confirm most likely that the U.S. is not in compliance. Following that, if they are still found not to be in compliance, then Canada has the right to seek a right of retaliation under the WTO.

We do not have to wait until that time to consult with Canadian stakeholders in order to identify the potential items that could be used in retaliation at the appropriate moment. That is what we are currently doing.

In the past, in a couple of instances of a similar nature, we have taken steps to get ready for retaliation. Most of the time we did not have to go all the way to retaliation because just the indication of intent was sufficient to bring the other party into compliance, be it the U.S. under the Byrd Amendment or Brazil in the case of the export subsidies under their program of support to their aircraft industry.

What we would be entitled to is to impose surtaxes on a number of items that are imported from the United States up to a value to be determined by a retaliation panel of the value of the injury.

You may be aware that the industry estimates at around \$1 billion the impact that the COOL had so far on our meat, pork and beef industries in Canada.

We are looking into what items could be potentially put on a list of retaliation. However, when you develop that list you take a number of factors into account. For example, given that a number of Canadian industries are dependent on input from the United

rétorsion que nous pourrions prendre pour pousser le gouvernement américain à s'orienter de manière à se conformer à la décision. Selon moi, il est juste de dire que cela prendra un certain temps, mais nous espérons, entretemps, que les États-Unis nous écouteront et qu'ils répondront de manière positive aux exigences stipulées par l'OMC.

Le sénateur Plett : Le ministre a fait, et continue de faire, un excellent travail dans ce dossier. Dans ses commentaires, il a également parlé de rétorsion. Pourriez-vous nous dire quels genres de mesures que nous pourrions prendre en guise de rétorsion?

Mme Namiesniowski : Je vais demander à mon collègue, M. Seppey, de vous donner plus de renseignements.

Frédéric Seppey, négociateur en chef et directeur général, Direction des accords commerciaux et des négociations, Agriculture et Agroalimentaire Canada : En fait, comme l'a indiqué la sous-ministre adjointe, les États-Unis ont été jugés incompatibles avec leurs obligations dans le cadre de l'OMC. Ils ont jusqu'au 23 mai pour se conformer au règlement de l'OMC. Nous doutons qu'ils le fassent d'ici là, étant donné la nature du règlement proposé.

Ensuite, nous aurons un certain nombre d'options à notre disposition à l'OMC. Par exemple, si les États-Unis ne se conforment pas d'ici le 23 mai, nous pouvons demander la constitution d'un groupe spécial sur la compatibilité, c'est-à-dire la mise sur pied d'un groupe d'experts qui viendrait confirmer fort probablement que les États-Unis ne sont pas en conformité. Ensuite, s'ils sont toujours jugés incompatibles, le Canada aura le droit d'invoquer le droit de rétorsion dans le cadre de l'OMC.

Nous n'avons pas besoin d'attendre jusque-là pour consulter les intervenants canadiens afin de déterminer les marchandises dont nous pourrions viser en cas de rétorsion, le moment venu. C'est ce que nous sommes en train de faire actuellement.

Par le passé, dans quelques cas semblables, nous avons pris des mesures pour nous préparer en vue de représailles. La plupart du temps, nous n'avons pas eu à aller jusqu'au bout des représailles, car le fait d'indiquer notre intention avait suffi à pousser l'autre partie à se conformer, qu'il s'agisse des États-Unis avec l'amendement Byrd ou le Brésil, dans le cas de son programme de subventions à l'exportation pour venir en aide à son industrie aéronautique.

Ce que nous aurions le droit de faire, c'est d'imposer des surtaxes sur un certain nombre de marchandises qui sont importées des États-Unis, jusqu'à concurrence d'une valeur qui devra être établie par un groupe spécial chargé des mesures de rétorsion, en fonction de la valeur du tort causé.

Vous savez peut-être que l'industrie évalue à environ 1 milliard de dollars les retombées de l'étiquetage indiquant le pays d'origine sur les industries porcine et bovine au Canada.

Nous sommes en train d'examiner quelles marchandises pourraient éventuellement être inscrites à une liste de rétorsion. Toutefois, quand on dresse cette liste, il faut tenir compte de plusieurs facteurs. Par exemple, étant donné qu'un certain

States to produce their product, you are trying not to include those base products, but there are a number of products where, if we were to impose a surtax on these elements, it would send a clear signal to the United States that we take this issue seriously and that it has an impact on our export interests.

Senator Plett: I appreciate that, and I am sure that is all we can do. This type of retaliation may send a message to the United States, but it really would not help the hog farmer who is being impacted with this. He would still be out whatever penalties he would be facing as a result of this. We really have nothing that would help the farmer in a retaliation.

Mr. Sepey: You are absolutely correct. A retaliation is never a first best; it is a second best. It never compensates for the harm done by the primary measure. That is why retaliation is only one tool that we have in terms of remedying the situation. We continue to have ongoing advocacy efforts to influence the decision-makers, and the decision-making process is very much in the hands of Congress as the legislator. We are trying to do that.

However, a notice of intent to retaliate may be a powerful tool of advocacy to bring to the decision-makers the fact that this measure is significantly hurting Canadian interests and that it may not be in the interests of the U.S. itself to have a measure that is not in full compliance with its international obligations.

We are looking at a series of measures to try to have the United States modify the legislation in such a way that it brings itself into conformity. That is the main objective. We have various things at our disposal to try to influence the decision-makers in Congress.

Senator Plett: As a supplementary question on farm-to-port traceability, how doable and how important is it?

Ms. Namiesniowski: In terms of its importance, it is important. Relative to other countries, our perspective is that Canada has moved significantly in relation to industry putting in measures that would allow them to trace product back.

I had the pleasure of being with our minister recently in Japan. One of the points that he consistently made to the Japanese representatives that we met with was the strength of the Canadian system. Is it perfect? Probably not, because I am not sure any system is perfect, but it is safe to say that in relation to Canada's approach with respect to the security of its food supply, traceability is a critical element and it is an element that is important for our colleagues at the Canadian Food Inspection Agency. Mr. Mayers may have additional comments to offer.

nombre d'industries canadiennes dépendent d'intrants venant des États-Unis pour produire leurs produits, nous essayons de ne pas inclure ces produits de base, mais il y a un certain nombre de produits qui, si nous venions à imposer une surtaxe sur ces éléments, enverraient un message clair aux États-Unis, à savoir que nous prenons cette question au sérieux et qu'elle a une incidence sur nos intérêts en matière d'exportation.

Le sénateur Plett : Je comprends, et je suis convaincu que c'est tout ce que nous pouvons faire. Ce genre de mesure de rétorsion pourrait envoyer un message clair aux États-Unis, mais n'aiderait en rien les éleveurs de porcs touchés. Ils seraient toujours pénalisés. Des mesures de rétorsion n'aideraient en rien les agriculteurs.

M. Sepey : Vous avez tout à fait raison. Les mesures de rétorsion ne sont jamais la meilleure solution, mais plutôt une solution de second choix. Elles ne compensent jamais les dommages causés par la mesure d'origine. C'est pourquoi les mesures de rétorsion ne sont qu'un des outils à notre disposition pour remédier à la situation. Nous continuons de déployer des efforts soutenus pour influencer les décideurs, sachant que le processus décisionnel relève surtout du Congrès, en tant que législateur. C'est ce que nous nous employons à faire.

Cependant, un avis d'intention d'imposer des mesures de rétorsion est un moyen efficace de convaincre les décideurs que cette mesure nuit véritablement aux intérêts canadiens et qu'il n'est peut-être pas non plus dans l'intérêt des États-Unis de conserver une mesure qui ne respecte pas pleinement leurs obligations internationales.

Nous envisageons toute une série de mesures pour convaincre les États-Unis de modifier la mesure législative de sorte qu'elle soit conforme. C'est le principal objectif. Nous avons divers outils à notre disposition pour essayer d'influencer les décideurs au Congrès.

Le sénateur Plett : J'ai une question supplémentaire sur la traçabilité, depuis l'exploitation agricole jusqu'au port : dans quelle mesure est-ce faisable et important?

Mme Namiesniowski : C'est important. Par rapport à d'autres pays, nous considérons que l'industrie canadienne a enregistré d'énormes progrès dans la mise en œuvre de mesures permettant de retracer l'origine des produits.

J'ai eu le plaisir d'accompagner le ministre au Japon récemment. L'un des points qu'il a systématiquement fait valoir auprès des représentants japonais que nous avons rencontrés, c'est la solidité du système canadien. Est-il parfait? Probablement pas — selon moi, aucun système ne l'est —, mais on peut certainement affirmer qu'en ce qui concerne l'approche du Canada à l'égard de la sécurité de son approvisionnement alimentaire, la traçabilité est un élément extrêmement important, notamment pour nos collègues à l'Agence canadienne d'inspection des aliments. M. Mayers pourrait avoir d'autres observations à formuler.

Paul Mayers, Associate Vice-President, Policy and Programs Branch, Canadian Food Inspection Agency: Briefly, we see traceability as having great value in facilitating a response when problems arise, such as when those problems are an animal health issue where we want to quickly contain and demonstrate to our trading partners that indeed an animal health event has been contained in order to regain markets quickly.

In terms of effectively withdrawing products from the market that might present a risk to consumers, the Safe Food for Canadians Act has provided a new opportunity for us in that regard in that it presents the authority that we previously did not have in terms of full traceability in the food system. That, for us, is a tremendous opportunity.

Senator Eaton: Mr. Mayers, there is something that Professor Charlebois could not answer yesterday when we were taking about food traceability. Will it be part of the free trade negotiations at the TPP or even with the EU? Is that something they have brought up?

Mr. Mayers: The issue of traceability itself is not unique in the context of negotiations.

The approach that we take with respect to traceability is really on a systems basis as it relates to issues. Whether or not a particular jurisdiction has traceability is not in itself a key item. What we are focusing on instead is whether the system has the tools to provide the protections that are necessary, because there is more than one way to achieve the same levels of protection.

Senator Callbeck: I want to ask about the Canada Brand strategy that has been launched. There is a domestic and international initiative here. With the domestic, how long has it been since you launched it and how do Canadians know about it?

Ms. Namiesniowski: The Canada Brand initiative, as I understand it, is in its fourth year. There is a Canada Brand Advocacy Initiative that received five years of funding and we are in year four; next year will be the fifth year.

You are right; there are domestic elements to that strategy as well as international.

We have done a fair amount of work in terms of the development of the Canada Brand, which is a marketing tool. For example, a Canada Brand logo is featured prominently at international trade shows and at the Canadian pavilion at those international trade shows. We have Canada Brand members. In fact, we recently hit the 500 mark of Canada Brand members. Those members have the right to use the Canada Brand logo.

In terms of domestic branding activities, we have worked with various small grocers across the country to do promotional work in-store that would allow them to identify — I do not want to use “labels” because “labelling” perhaps has a different connotation

Paul Mayers, vice-président associé, Direction générale des politiques et des programmes, Agence canadienne d'inspection des aliments : Nous considérons que la traçabilité contribue énormément à faciliter l'intervention en cas de problèmes; par exemple, lorsqu'il est question de santé animale, on veut rapidement limiter le problème pour montrer à nos partenaires commerciaux qu'il a été circonscrit afin de rapidement regagner l'accès à nos marchés.

En ce qui concerne le retrait du marché des produits qui pourraient poser un risque pour les consommateurs, la Loi sur la salubrité des aliments au Canada nous a ouvert des portes en créant un nouveau pouvoir en ce qui concerne la traçabilité dans le système alimentaire. Il s'agit, pour nous, d'une occasion extraordinaire.

La sénatrice Eaton : Monsieur Mayers. Il y a une question à laquelle le professeur Charlebois n'a pas pu répondre hier lorsque nous discutons de la traçabilité des aliments. Cette mesure fera-t-elle partie des négociations d'un accord de libre-échange au PTP ou même avec l'UE? Est-ce qu'on a soulevé la question?

M. Mayers : La question de la traçabilité n'est pas nouvelle dans le contexte des négociations.

L'approche que nous avons adoptée en ce qui concerne la traçabilité concerne les problèmes au niveau du système. Qu'une administration donnée applique ou non des mesures de traçabilité n'est pas en soi particulièrement important. Nous mettons plutôt l'accent sur la question de savoir si le système dispose des outils nécessaires pour offrir les protections dont nous avons besoin, parce qu'il a plus d'une façon d'atteindre le même niveau de protection.

La sénatrice Callbeck : J'aurais des questions concernant la stratégie de la marque Canada qui a été lancée. Il s'agit d'une initiative tant nationale qu'internationale. Du côté national, depuis combien de temps le programme est-il en vigueur, et comment les Canadiens sont-ils mis au courant?

Mme Namiesniowski : L'initiative de la marque Canada, à ma connaissance, en est à sa quatrième année. L'Initiative de promotion de la marque Canada, pour sa part, a reçu du financement sur cinq ans, et nous en sommes à la quatrième année; ce sera la cinquième l'an prochain.

Vous avez raison; cette stratégie comporte un volet national et un volet international.

Nous avons accompli beaucoup de travail dans la promotion de la marque Canada, qui est un outil de commercialisation. Par exemple, le logo de la marque Canada occupe une place de choix dans les salons internationaux et au pavillon canadien qui s'y trouve. La marque Canada a ses utilisateurs autorisés. En fait, nous avons atteint la barre des 500 utilisateurs autorisés. Ceux-ci ont le droit d'utiliser le logo de la marque Canada.

En ce qui concerne les activités de promotion à l'échelle nationale, nous avons collaboré avec divers petits épiciers de partout au pays pour faire de la promotion en magasin leur permettant d'afficher — je ne veux pas utiliser le mot « étiqueter »

for this committee — what we call wobblers. They are stickers that will identify Canadian product in a store so that a Canadian consumer coming into a store is easily able to identify what is a Canadian product on the shelf. We also use that same strategy in international markets abroad.

Senator Callbeck: You say you have 500 Canada Brand members. If you are a Canada Brand member and you have five different products, does that give you the right to use that on the five products? Are there certain criteria that must be reached before you can use that?

Ms. Namiesniowski: Do you mean in terms of the content of the product?

Senator Callbeck: Yes.

Ms. Namiesniowski: We have product labelling within Canada where there are requirements in terms of the extent of Canadian ingredients within that particular product. There is some flexibility around that labelling in terms of how Canadian companies are able to identify that there is Canadian content. Companies do that.

From a Canadian consumer perspective, it provides them with the ability to recognize a Canadian product.

Senator Callbeck: Do you have any indication whether this program is effective with Canadian consumers or how effective it is?

Ms. Namiesniowski: I do not have it at my disposal, but we can potentially provide it to the committee. We have done some analysis of the impact and reach of the Canada Brand program in terms of its effect on consumers.

My understanding of that analysis is that if Canadian consumers are made aware of a Canadian product relative to a product from another country on the shelf, they are more inclined to purchase the Canadian product. For us, that is a measure of success.

Senator Callbeck: This is a five-year program, so will the evaluation be done before the end of five years to determine whether that will be continued? Is it five years and then you do an evaluation?

Ms. Namiesniowski: In terms of the branding, there has been some evaluation work done within the department on market development, which includes branding as an element of that. In terms of the Canada Brand Advocacy Initiative, my sense is we feel that we have the products out there and industry can now use them.

In terms of additional promotional materials beyond those five years, we probably will not be in the world of creating new products. We will be using the existing labels and promotional materials that we have, and continue to make those available to industry.

en raison de la connotation différente que pourrait y attribuer votre comité — ce qu'on appelle des étiquettes promotionnelles à support. Il s'agit d'affichettes autocollantes qui indiquent les produits canadiens en magasin afin que les consommateurs puissent les repérer facilement sur les tablettes. Nous avons recours à la même stratégie dans les marchés étrangers.

La sénatrice Callbeck : Vous avez dit qu'il y avait 500 utilisateurs autorisés de la marque Canada. Supposons qu'un utilisateur autorisé vende cinq produits différents; a-t-il le droit d'utiliser l'appellation pour ces cinq produits? Y a-t-il certains critères qui doivent être respectés auparavant?

Mme Namiesniowski : Faites-vous référence au contenu du produit?

La sénatrice Callbeck : Oui.

Mme Namiesniowski : Au Canada, certaines exigences en matière d'étiquetage des produits concernent le contenu d'ingrédients canadiens. Les règles permettant aux entreprises canadiennes d'indiquer le contenu canadien permettent une certaine flexibilité en ce qui concerne l'étiquetage. Ce sont les entreprises qui s'en chargent.

Du point de vue des consommateurs, ils peuvent facilement reconnaître les produits canadiens.

La sénatrice Callbeck : Savez-vous si ce programme est efficace auprès des consommateurs canadiens, ou dans quelle mesure il l'est?

Mme Namiesniowski : Je n'ai pas ces renseignements sous la main, mais nous pourrions les fournir au comité. Nous avons effectué une analyse des répercussions et de la portée du programme de promotion de la marque Canada pour connaître son effet sur les consommateurs.

Selon ce que j'en comprends, si les consommateurs canadiens sont mis au courant de la présence d'un produit canadien sur les tablettes, ils seront plus susceptibles d'acheter le produit canadien plutôt qu'un produit d'un autre pays. Pour nous, c'est une réussite.

La sénatrice Callbeck : Puisqu'il s'agit d'un programme quinquennal, une évaluation sera-t-elle effectuée avant la fin des cinq années pour déterminer si le programme doit être reconduit? Est-ce qu'on procède à une évaluation seulement après cinq ans?

Mme Namiesniowski : Pour ce qui est de la promotion de la marque, le ministère a évalué le développement des marchés, ce qui comprend la stratégie de marque. Quant à l'Initiative de promotion de la marque Canada, je crois que les produits nécessaires sont maintenant disponibles et que le secteur peut les utiliser.

En ce qui a trait au matériel promotionnel supplémentaire, une fois ces cinq années écoulées, nous ne créerons probablement pas de nouveaux produits. Nous aurons recours aux étiquettes et au matériel promotionnel existants et nous continuerons de les mettre à la disposition du secteur.

In the context of the new Growing Forward 2 framework and the agri-marketing program, the industry will now be able to access that program for the purposes of domestic marketing, which had not been the case in the past. We feel that is a positive step forward in terms of providing industry with the tools that they can use both domestically, within Canada, as well as abroad.

Senator Buth: As we are negotiating more free trade agreements and getting rid of tariffs, and as countries are becoming more concerned about food safety and protectionism, we are seeing more and more non-tariff barriers. Could you give a brief update on where we are at with the canola blackleg issue, with which I am familiar, but more importantly tell us how you are working to pre-empt non-tariff trade barriers? What strategies and techniques are you using?

Ms. Namiesniowski: In terms of the specifics around blackleg, I will turn to my colleague Mr. Gorrell.

I will just make a comment with respect to the strategies we are using. We actively use our trade commissioners as a window into markets. Through our trade commissioners, as well as our Canadian international footprint abroad, our embassies, we are monitoring quite closely what countries may be contemplating from a legislative or regulatory point of view that could have an impact on access to our markets. We are monitoring that in an effort to, through advocacy and other strategies, try and influence other governments not to put in place non-tariff barriers that would be detrimental to our industry's ability to export abroad.

We have that mechanism as, I would say, one of our key strategies. Perhaps Mr. Gorrell can amplify and talk specifically about blackleg.

Fred Gorrell, Director General, Market Access Secretariat, Agriculture and Agri-Food Canada: Relative to blackleg, senator, obviously you are well aware of it from the start. Our goal has always been to maintain the market open, specifically to China and its \$1.5 billion, \$1.8 billion a year market for us. We have been working with the Canadian Food Inspection Agency, the plant health group, our colleagues at Foreign Affairs. We have maintained the market open, and it is our hope that this year we will finally finish some of the research we have done to prove that blackleg cannot be introduced by Canadian canola into China.

We have been doing heat treatments with the canola seed, and when it is crushed the blackleg is destroyed and would not be a risk to China. The Chinese have signalled that they are very pleased with the results we have been getting so far, and there is an indication that they will be approving a crushing plant in the major rapeseed-growing areas in the Yangtze River.

Grâce au nouveau cadre stratégique Cultivons l'avenir 2 et au programme Agri-marketing, le secteur pourra maintenant tirer profit de ces derniers à des fins de commercialisation nationale, ce qui n'était pas possible auparavant. Nous croyons que c'est une mesure positive qui permettra au secteur d'avoir accès à des outils qu'il pourra utiliser au pays ainsi qu'à l'étranger.

La sénatrice Buth : Au moment où nous négocions de nouveaux accords de libre-échange et que nous éliminons les tarifs douaniers, et au fur et à mesure que les pays se soucient davantage de la salubrité alimentaire et du protectionnisme, de plus en plus de barrières non tarifaires surgissent. Pourriez-vous nous dire brièvement où nous en sommes quant au problème de la jambe noire du canola, une question que je connais bien, mais, plus important encore, pouvez-vous nous dire ce que vous faites pour éviter les barrières commerciales non tarifaires? À quelles stratégies et techniques avez-vous recours?

Mme Namiesniowski : Je vais demander à mon collègue, M. Gorrell, de vous parler en détail de la jambe noire.

J'aimerais faire un commentaire sur les stratégies que nous utilisons. Nous avons activement recours à nos délégués commerciaux pour nous représenter dans les marchés. Grâce à eux et à nos institutions canadiennes internationales à l'étranger, soit les ambassades, nous surveillons de près les mesures législatives et réglementaires que les pays envisagent d'adopter et qui pourraient avoir une incidence sur notre capacité de percer les marchés. Grâce à la promotion et à d'autres stratégies, nous surveillons la situation afin d'essayer d'influencer les gouvernements étrangers pour qu'ils n'érigent pas de barrières non tarifaires susceptibles de nuire à notre capacité d'exporter nos produits.

Je dirais que ce mécanisme est une de nos stratégies clés. M. Gorrell peut maintenant nous parler de la jambe noire en particulier.

Fred Gorrell, directeur général, Secrétariat à l'accès aux marchés, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Bien entendu, madame la sénatrice, vous êtes bien au fait de ce problème. Notre objectif a toujours été de laisser le marché ouvert, surtout en ce qui a trait à la Chine, qui nous rapporte entre 1,5 et 1,8 milliard de dollars par année. Nous travaillons avec l'Agence canadienne d'inspection des aliments, le groupe de la protection des végétaux et nos collègues aux Affaires étrangères. Nous avons maintenu l'ouverture du marché et nous espérons pouvoir enfin terminer, cette année, la recherche que nous avons entreprise pour prouver que le canola canadien ne peut pas transmettre la jambe noire en Chine.

Nous avons assujéti les graines de canola à des traitements thermiques et, une fois broyée, la jambe noire est détruite et ne représente pas de risque pour la Chine. Les Chinois nous ont indiqué qu'ils sont enchantés des résultats que nous avons obtenus jusqu'à présent, et tout laisse croire qu'ils approuveront la construction d'une usine de trituration dans les régions où pousse le colza, près du fleuve Yangtze.

This is an important policy change by the Chinese. For the last three or four years they have restricted us to areas where we have not had access in the past. If they go forward, this validates our research, and it would be our hope that we would be able to have access to the markets, the crushing plants, as we used to.

Also of note is that the Chinese have approved a number of new crushing plants, so the capacity to take imported canola is approximately 4 million tonnes. The best case we have ever had of exports to China from Canada has been 2.9 million tonnes. The ability for China to take Canadian canola now is larger than it has ever been.

As you said at the beginning, and as the assistant deputy minister indicated as well, non-tariff barriers will continue to be a challenge for us. However, I think the mechanisms we have in place, both through the market access secretariat but the larger interdepartmental team, allows us to respond in a really coordinated, comprehensive way. It would be our hope that we will minimize them going forward.

Senator Buth: Could you comment on how you work with private industry and what kind of role they play?

Mr. Gorrell: That is a good question because often we talk about the government doing this or the government doing that. In the last number of years we have entered into what I would call close to a full partnership with the industry and the provinces in how we respond.

The industry has a number of intelligence-gathering abilities that we do not through the traders, so we use that. At the same time, when we are making decisions, when we are contemplating our strategy, we realize that, with colleagues like Mr. Mayers, we regulate the industry but we are not the ones taking the risk, so the industry needs to be "inside the tent" when we are making our decisions.

I think you will find that the industry has a lot of access to us, but they are also part of the discussion of how the strategy is going forward. We realize the impacts that happen or do not happen are something they would bear directly, so they are a full part of the team.

Senator Buth: Industry has often held up the Market Access Secretariat as something they are very supportive of. Considering the budget issues we are facing nowadays and everyone is tightening their belts, what are you doing within the department to preserve dollars on the market access side of things? Do you have enough resources?

Ms. Namiesniowski: I think always the answer to that question is we have the resources that the government feels are necessary for us to do our job.

Il s'agit d'un important changement de politique de la part des Chinois. Au cours des trois ou quatre dernières années, ils ont limité notre accès à des régions qui nous étaient interdites par le passé. S'ils vont de l'avant, cela corroborera nos recherches, et nous espérons avoir accès aux marchés et aux usines de trituration, comme avant.

Il importe aussi de souligner que la Chine a approuvé la construction de nouvelles usines de trituration; le marché peut donc accepter environ 4 millions de tonnes de canola importé. Le seuil maximal d'exportations du Canada vers la Chine a été de 2,9 millions de tonnes. La quantité de canola canadien que la Chine peut accepter a maintenant atteint un sommet historique.

Comme vous l'avez dit au début et comme la sous-ministre adjointe l'a également indiqué, les barrières non tarifaires demeureront un problème pour nous. Toutefois, je crois que nos mécanismes, tant par l'entremise du Secrétariat à l'accès aux marchés que de l'équipe interministérielle plus large, nous permettent de réagir de façon très coordonnée et globale. Nous espérons pouvoir réduire au maximum ces barrières non tarifaires à l'avenir.

La sénatrice Buth : Pouvez-vous expliquer comment vous collaborez avec le secteur privé et quel rôle celui-ci joue?

M. Gorrell : C'est une bonne question parce qu'on entend souvent parler de tout ce que fait le gouvernement. Au cours des dernières années, nous avons conclu ce que j'appelle un partenariat presque complet avec l'industrie et les provinces afin de déterminer comment réagir.

Grâce à ses négociants, l'industrie a une capacité que nous n'avons pas et à laquelle nous avons recours, soit sa capacité de colliger des renseignements. Parallèlement, quand nous prenons des décisions et que nous examinons notre stratégie, nous sommes conscients du fait que, comme M. Mayers le sait, nous réglementons l'industrie, mais ce n'est pas nous qui prenons les risques; ainsi, l'industrie doit être au fait des pourparlers quand nous prenons nos décisions.

Vous constaterez que l'industrie peut librement communiquer avec nous, mais elle participe également aux discussions quant à l'avenir de la stratégie. Nous sommes conscients que c'est l'industrie qui doit composer avec l'incidence des mesures prises ou laissées de côté; elle fait donc partie intégrante de l'équipe.

La sénatrice Buth : L'industrie a souvent soutenu qu'elle appuie le Secrétariat à l'accès aux marchés. Étant donné que nous sommes en période de restrictions budgétaires et que tout le monde doit faire des économies, que faites-vous au sein du ministère pour conserver le financement alloué à l'accès aux marchés? Avez-vous assez de ressources?

Mme Namiesniowski : La réponse à cette question est toujours la même : nous avons les ressources que le gouvernement juge nécessaire de nous donner pour faire notre travail.

I have mentioned a couple of times this morning that the Growing Forward 2 policy framework recognizes the importance of the Market Access Secretariat. For the first time we have dedicated funding for that purpose, which pleases me to no end.

I think you are absolutely right in relation to the industry's response to the secretariat. In fact, the secretariat was created in large measure because of industry's demands for that kind of an integrated, single-window approach into the government that would allow for a very timely, coherent response to the kind of challenges that prevent them from achieving their potential in terms of market export opportunities.

I am recently new to the department, but I have heard consistently from industry about the success of the market access team and how important they view that team to their overall success. I think Mr. Gorrell and his team are supported very much by colleagues from other departments. We have, within our secretariat, staff from CFIA embedded in the organization. It just allows for such a quick, efficient response when an issue comes to our attention that needs to be addressed.

Senator Robichaud: To follow up, if you were to have more resources in your department, that means you could do a hell of a lot more work, would it not? You do not have to answer.

Mr. Gorrell: If I may, senator, it is a good question. The thought is that with more resources you can do more, but what we have learned is better coordination gets you further. By having coordination among the departments, among the agency, the portfolio, we are now working exceedingly well.

It is a challenge because we all have our own mandates, but I think the key point is that greater coordination and working with the industry and the provinces together will get us further than just resources, but thank you, senator.

Senator Robichaud: You would be a good politician.

Senator Mercer: Thank you for your presentation; it was very informative.

I want to go back to Senator Plett's original question. I did not interrupt with a supplementary then because I wanted to hear the answer.

Country-of-origin labelling is an issue, but you seemed to indicate, Mr. Seppay, some hope that the United States Congress might be able to fix this. I recently came back from a trip to Washington with the Canada-U.S. Interparliamentary Group. We met with about 50 members of Congress over a couple of days. We were not talking mainly about agriculture. We were

J'ai mentionné à quelques reprises ce matin que le cadre stratégique Cultivons l'avenir 2 reconnaît l'importance du Secrétariat à l'accès aux marchés. Pour la première fois, nous avons du financement voué à cette fin, ce qui m'enchantement énormément.

Je crois que vous avez tout à fait raison quant à l'appui de l'industrie au secrétariat. En fait, le secrétariat a été créé en grande partie pour répondre aux demandes de l'industrie d'avoir accès au gouvernement selon une approche intégrée de guichet unique pour réagir de façon rapide et cohérente aux défis qui l'empêchent d'atteindre son potentiel d'exportations vers d'autres marchés.

J'occupe mon poste au ministère depuis assez peu de temps, mais les représentants de l'industrie secteur me disent constamment que l'Équipe chargée de l'accès aux marchés est des plus productives et qu'elle joue un rôle clé dans la réussite du secteur. Je crois que les collègues d'autres ministères appuient énormément M. Gorrell et son équipe. Le secrétariat compte du personnel de l'ACIA. Ainsi, quand on porte à notre attention un problème qui nécessite une solution, nous pouvons réagir de façon rapide et efficace.

Le sénateur Robichaud : Dans la même veine, si vous pouviez avoir davantage de ressources dans votre ministère, cela voudrait dire que vous pourriez faire encore beaucoup plus de travail, n'est-ce pas? Vous n'avez pas besoin de répondre.

M. Gorrell : Si vous me le permettez, sénateur, c'est une bonne question. On a tendance à croire qu'avec davantage de ressources, on peut faire plus; toutefois, nous avons appris qu'une meilleure coordination nous permet d'en faire plus. Grâce à une meilleure coordination entre les ministères, les organismes et les portefeuilles, nous nous débrouillons maintenant extrêmement bien.

C'est un défi, parce que nous avons chacun nos mandats, mais je pense que l'essentiel, c'est qu'une meilleure coordination et une meilleure collaboration avec l'industrie et les provinces nous permettront d'aller plus loin qu'une simple affectation de ressources supplémentaires. Je vous remercie quand même, sénateur.

Le sénateur Robichaud : Vous seriez un bon politicien.

Le sénateur Mercer : Merci pour votre exposé; c'était très instructif.

J'aimerais revenir à la question initiale du sénateur Plett. Je n'ai pas interrompu en posant une question complémentaire à ce moment-là parce que je voulais entendre la réponse.

L'étiquetage du pays d'origine pose problème, mais vous avez semblé indiquer, monsieur Seppay, qu'il y a espoir que le Congrès des États-Unis puisse trouver une solution. Je suis rentré récemment d'un voyage à Washington avec le Groupe interparlementaire Canada-États-Unis. Nous avons rencontré environ 50 membres du Congrès en deux jours. Nous n'avons

talking mainly about exports of oil, but, when we did get to agriculture and country-of-origin labelling came up, I saw no appetite from anybody down there to change anything.

I also know that if you look at the situation in the American Congress today, they have not passed any meaningful legislation in years. The place is in a deadlock with one house being controlled by the Republicans and the other house being controlled by the Democrats. They have a farm bill that has expired. It kept getting an extension.

I hope that you are operating on better information than I saw when I was in Washington. We had officials from the embassy travelling with us as well, and they were able to see that this is not a happy story. Every time we say the word “retaliation” with respect to a primary industry, I go back to softwood lumber. Governments — it does not matter which one — say that we won this battle, but we left a billion dollars on the table for the people who were fighting against us to fight again. I am very nervous, when we get to retaliation, as to whether we have learned some lessons from our softwood lumber debate, which might come back. I do not think COOL is on the agenda for American parliamentarians.

Do you have any insight, Mr. Seppey?

Mr. Seppey: There are a number of things that are certain about COOL. One is that it is completely inconsistent with U.S. obligations under the WTO, as proven by a panel and the appellate body. That is one element of certainty.

The second element of certainty is that it is dramatically affecting our meat industry.

I think the third quasi-certain element is that if there is no pressure from either the trading partners or from the specific influential congresspeople — senators or representatives — things will be hard to change.

In answering Senator Plett’s previous question, it is clear that it is a complex issue because, on the one hand, retaliation will never be best to address the concerns of our industry, but on the other hand, if we are unsuccessful in getting the changes, we do not want to leave things as is and essentially get the United States off the hook.

That is why we have a multi-pronged approach. There is a period right now for comments on the proposed rule. We have until April 11 to make our comments. We are working closely with the industry, with the Canadian Pork Council, with the cattlemen and with the meat council to make sure that we have a well-coordinated set of comments to take back to the United States, with the hope that they will be taken. We also coordinate

pas parlé uniquement d’agriculture, puisque nous discutons essentiellement de l’exportation du pétrole, mais lorsque nous avons abordé l’agriculture et l’étiquetage du pays d’origine, j’ai vu qu’il n’y avait aucune volonté de leur part de changer les choses.

Je sais aussi que si l’on examine la situation actuelle, on constate que le Congrès américain n’a adopté aucune loi importante depuis des années. Le Congrès se trouve dans une impasse, puisqu’une chambre est contrôlée par les républicains et que l’autre, par les démocrates. Par exemple, un projet de loi agricole est mort au Feuilleton à force d’avoir été reporté.

J’espère que vous vous fondez sur de meilleurs renseignements que ce que j’avais lors de mon séjour à Washington. Nous étions accompagnés de fonctionnaires de l’ambassade, et ils ont pu constater que tout n’est pas rose. Chaque fois que nous utilisons l’expression « mesure de rétorsion » relativement à un secteur primaire, ça me rappelle le dossier du bois d’œuvre. Les gouvernements — peu importe lesquels — disent que nous avons remporté cette bataille, mais nous avons quand même laissé 1 milliard de dollars sur la table aux personnes qui luttaient contre nous afin qu’ils puissent reprendre la bataille. Je suis très nerveux, lorsqu’il s’agit de mesure de rétorsion, puisqu’il faut voir si nous avons retenu des leçons de notre débat sur le bois d’œuvre, qui pourrait survenir de nouveau. Je ne pense pas que l’étiquetage du pays d’origine figure sur le programme des parlementaires américains.

Avez-vous une opinion à ce sujet, monsieur Seppey?

M. Seppey : Il y a un certain nombre de choses qui sont sûres relativement à l’étiquetage du pays d’origine. Premièrement, cette mesure est tout à fait incompatible avec les obligations des États-Unis imposées par l’OMC, comme cela a été prouvé par un groupe d’experts et l’organe d’appel de l’OMC. Voilà un élément de certitude.

Le deuxième élément de certitude, c’est que cela nuit considérablement à notre industrie de la viande.

Il y a aussi une troisième quasi-certitude : s’il n’y a aucune pression de la part des partenaires commerciaux ni des membres du Congrès ayant de l’influence, les sénateurs ou les représentants, il sera difficile de changer les choses.

En réponse à la question antérieure du sénateur Plett, il est clair que c’est une question complexe parce que, d’une part, les mesures de rétorsion ne seront jamais la meilleure façon d’aborder les préoccupations de notre industrie, mais d’autre part, si nous échouons à obtenir des changements, nous ne voulons pas que les choses restent telles quelles et que les États-Unis s’en tirent à bon compte.

C’est pourquoi nous avons une approche à volets multiples. À l’heure actuelle, nous avons l’occasion de présenter des observations sur le règlement proposé. Nous avons jusqu’au 11 avril pour faire part de notre point de vue. Nous travaillons de près avec l’industrie, le Conseil canadien du porc, les bouviers et le Conseil des viandes du Canada pour nous assurer que nos observations sont bien coordonnées avant de les présenter aux

closely with the Mexican government because Mexico is as equally affected and unhappy about this measure. We are trying to influence the United States to change their measures. We will exercise our WTO rights as soon as possible if the United States does not bring itself into compliance with their obligations by May 23.

However, the retaliation element can be an effective tool. The indication of intent to retaliate, if we get to that point, might be something that can influence Congress. I was mentioning the Byrd Amendment; it was key. At the time, we issued a *Canada Gazette* notice in which we carefully indicated what type of tariff items we were considering putting on the list for retaliation or the type of obligations we have under the WTO that we were ready to suspend.

Senator Mercer: Was that public?

Mr. Seppey: Yes, it was a notice of intent to retaliate that came out when the Byrd Amendment did, around 2003-04. When the Americans had that measure in place, it was a similar situation to COOL. The United States was found to be in breach of their WTO obligation. We published a notice in the *Canada Gazette*. We consulted stakeholders on a potential list of items or things we could do to retaliate. Just that indication of intent was sufficient to influence key decision makers on the hill. It helped to bring things into conformity.

This is one of the tools that we have, and when we talk about an injury, our right to retaliate will be a direct function of the value of the injury. It will have to be determined by a WTO panel, but we are talking in the range of a billion dollars. A billion dollars of trade is not insignificant, especially if it affects items that are very specific to certain states and certain electoral districts. That is the type of analysis that we are doing right now, and we know that our other trading partners are considering how to tailor the retaliation in the most strategic fashion, if we have to get to that point.

Senator Mercer: I want to be clear that I support your efforts on this. Perhaps you could, via the clerk, share that list with us afterwards. I am sure that we might have seen it at some point, but if it is public, we should just have another look at it.

I know that you can get the attention of the Secretary of Agriculture in the United States fairly quickly. It is those other people that you might have trouble with.

My last question is on COOL, but it is also on Canada Brand. Is there an inconsistency here that we are against country-of-origin labelling at the same time as we are promoting Canada

États-Unis, et nous espérons qu'elles pourront être reçues. Nous coordonnons également de près nos activités avec celles du gouvernement mexicain, parce que le Mexique est tout aussi touché par cette mesure et qu'il en est tout aussi insatisfait. Nous essayons de convaincre les États-Unis de changer leurs mesures. Nous exercerons nos droits conférés par l'OMC le plus tôt possible si les États-Unis ne se conforment pas à leurs obligations d'ici le 23 mai.

Toutefois, les mesures de rétorsion peuvent être un outil efficace. L'indication que nous avons l'intention de prendre des mesures de rétorsion, si nous nous rendons là, pourrait avoir une certaine influence sur le Congrès. J'ai parlé de l'amendement Byrd; c'était un élément clé. À l'époque, nous avons publié un avis dans la *Gazette du Canada* indiquant soigneusement le type d'articles tarifaires que nous envisagions d'inscrire à la liste des mesures de rétorsion ou bien le type d'obligations aux termes des accords de l'OMC que nous étions prêts à suspendre.

Le sénateur Mercer : Est-ce que cet avis a été rendu public?

M. Seppey : Oui, c'était un avis d'intention d'avoir recours à des mesures de rétorsion qui a été publié lorsque l'amendement Byrd a été adopté, soit vers 2003-2004. Une fois que les Américains avaient mis cette mesure en place, c'était une situation semblable à celle de l'étiquetage du pays d'origine. Il a été déterminé que les États-Unis étaient en violation de leurs obligations de l'OMC. Nous avons publié un avis dans la *Gazette du Canada*. Nous avons consulté des intervenants au sujet d'une liste possible de produits ou de choses qui pourraient servir de mesures de rétorsion. Cette indication a suffi à influencer les principaux décideurs au Congrès. C'est ce qui les a amenés à se conformer.

C'est un des outils dont nous disposons, et lorsqu'on parle de préjudice, notre droit de rétorsion est directement proportionnel à la valeur du préjudice. Cette valeur devra être déterminée par un groupe spécial de l'OMC, mais nous parlons d'un montant de près de 1 milliard de dollars. Un milliard de dollars en échanges commerciaux, ce n'est pas rien, surtout si cela touche des produits propres à certains États et à certains districts électoraux. Voilà le type d'analyse auquel nous nous adonnons actuellement, et nous savons que nos partenaires commerciaux songent à adapter les mesures de rétorsion de la façon la plus stratégique possible, si jamais nous devons en arriver là.

Le sénateur Mercer : Je veux vous indiquer clairement que j'appuie vos efforts à cet égard. Vous pourriez peut-être, par l'entremise du greffier, nous faire parvenir cette liste. Je suis certain que nous en avons peut-être pris connaissance à un moment donné, mais si c'est un document public, il serait bien d'y jeter un second regard.

Je sais que vous pouvez attirer l'attention du secrétaire de l'agriculture des États-Unis assez rapidement. C'est plutôt avec les autres acteurs que vous pourriez avoir des problèmes.

Ma dernière question porte sur l'étiquetage du pays d'origine, mais également sur la marque Canada. N'est-il pas contradictoire d'être contre l'étiquetage du pays d'origine, alors que nous faisons

Brand and are proud to have 500 members of Canada Brand now? We are saying, “Let us stick maple leaves on 500 different company products,” but we do not want country-of-origin labelling on our agricultural products in the United States? Is there an inconsistency there? That might be too political for you to answer.

Mr. Seppey: I think it is a very valid question. I would stress that the key feature of COOL is that it is mandatory. Meat processing plants in the U.S. have to put on a label that clearly indicates the origin in a very prescriptive and burdensome manner. The discriminatory nature of COOL is that having such stringent requirements, which do not exist in Canada in the same fashion at all, creates de facto discrimination. It deters meat processors in the U.S. from taking full advantage of the North American integrated market for meat. The way the North American system operates is that cattle are born in Canada, fed in the U.S. and again cross the border. It is very complex and integrated. With a measure such as COOL, processors have to change their operations, and it really deters processing plants in the U.S. from using cattle or meat coming from a Canadian carcass. That is the challenge. That was found by the WTO panels to be the discriminatory nature of the measure, and that is why the proposed rule, which seems to increase that factor of discrimination, is in our view increasing the inconsistency of the measure, as proposed, with the U.S. WTO obligation.

Senator Plett: I appreciated your comment. I come from an area that is very dependent on agriculture and livestock, particularly pork. You said in your comments that you were also dealing with the pork council in your responses. Do you also deal with these councils in relation to helping them benefit from some retaliatory action?

Mr. Seppey: Yes, absolutely. In fact, in the past, when the Canadian government has considered the possibility of retaliation, there was always a notice issued in the *Canada Gazette* seeking comments from a broad range to ensure that any potentially affected party could express their views. In the case of COOL, beyond that process of the *Canada Gazette*, as I indicated, in terms of submitting comments, in terms of advocacy, in terms of other legal means we can exercise, we are always very closely consulting with the three main organizations, the Canadian Meat Council, the Canadian Pork Council and the Canadian Cattlemen’s Association to ensure that we fully understand what is at stake for these organizations and their members, but also that we do our advocacy efforts in the most effective way.

In a previous question from Senator Buth, there was the question of how important is the coordination with the industry. When we had our challenge in the WTO, we could not win at the WTO without all the expertise and the evidence that was collected

la promotion de la marque Canada et que nous sommes fiers qu’elle compte maintenant 500 membres? Nous disons essentiellement : « Collons des feuilles d’érable sur les produits de 500 entreprises différentes », mais nous ne voulons pas d’étiquetage du pays d’origine sur nos produits agricoles aux États-Unis? S’agit-il d’une incohérence? C’est peut-être une question trop politique pour que vous puissiez y répondre.

M. Seppey : Je pense que la question est très pertinente. Je voudrais faire remarquer que la caractéristique clé du programme d’étiquetage indiquant le pays d’origine est qu’il est obligatoire. Les usines de transformation de la viande aux États-Unis doivent apposer une étiquette qui indique clairement l’origine, ce qui est une exigence très normative et fastidieuse. La nature discriminatoire de ces exigences strictes, qui n’existent pas au Canada de la même façon, crée une véritable distorsion. Cela décourage les transformateurs de viande américains de tirer le meilleur parti du marché nord-américain intégré de la viande. L’organisation est telle que le bétail né au Canada, engraisé aux États-Unis, revient de nouveau de ce côté-ci de la frontière. C’est très complexe et intégré. Étant donné l’exigence d’étiqueter selon le pays d’origine, les transformateurs de viande doivent changer leur exploitation et à vrai dire, les usines américaines ne sont pas incitées à transformer du bétail ou de la viande provenant de carcasses canadiennes. Voilà le défi. Des groupes d’experts à l’OMC en ont conclu qu’il s’agissait là d’une mesure discriminatoire, et voilà pourquoi la règle proposée, qui semble accentuer le facteur discriminatoire, ne fait, à notre avis, qu’augmenter l’incohérence de la mesure, telle que proposée, étant donné l’obligation des États-Unis dans le cadre de l’OMC.

Le sénateur Plett : Je vous remercie de cette réponse. Je viens d’une région qui compte énormément sur l’agriculture et l’élevage, plus particulièrement celui du porc. Vous avez dit, dans vos remarques, que vous étiez en contact avec le Conseil canadien du porc. Ce faisant, aidez-vous les divers conseils à profiter de certaines mesures de rétorsion?

M. Seppey : Oui, absolument. En fait, par le passé, quand le gouvernement canadien envisageait la possibilité d’imposer des mesures de rétorsion, il y a toujours eu un avis publié dans la *Gazette du Canada* invitant la réaction d’un grand nombre d’intéressés afin de veiller à ce que ceux qui seraient potentiellement touchés expriment leurs points de vue. Dans le cas de l’étiquetage indiquant le pays d’origine, à part la publication dans la *Gazette du Canada*, comme je viens de le dire, nous consultons toujours très étroitement les trois grandes organisations, soit le Conseil des viandes du Canada, le Conseil canadien du porc et l’association des éleveurs; nous les invitons à réagir et, au besoin, à protester ou à envisager des mesures juridiques afin que nous comprenions pleinement l’incidence de mesures de rétorsion pour ces organisations et leurs membres, mais aussi afin que nos efforts soient les plus efficaces possibles.

La question de la sénatrice Buth portait sur l’importance de la coordination avec les gens de l’industrie. Lors de la contestation à l’OMC, nous n’aurions pas pu obtenir gain de cause sans les connaissances et les preuves que nous avons réunies au niveau

at the level of individual producers. Likewise, in our advocacy efforts, without the organizations and their unique business relationship with importers and processors in the U.S. that are almost equally affected and hostile to COOL, we cannot hope for success. Therefore, we are definitely consulting and coordinating very closely. If we get to the point of retaliation, it would definitely reflect close coordination with these organizations.

Senator Plett: Wonderful. Thank you very much.

Senator Eaton: I believe Ms. Namiesniowski mentioned science-based products. We are just about to sign a free trade pact with the EU. How much is scientific research in universities across Canada affected by non-science-based decisions in the EU? I am thinking about GMO seeds and honey.

Mr. Mayers: It is a very interesting question, senator. We have some issue with a number of the positions that our colleagues in the European Union take in terms of the science. We have an ongoing advocacy with them in that regard. The extent to which one might characterize that that market has created a chill on innovative research in Canada is difficult to assess, so I would not want to put an actual estimate on it.

Senator Eaton: Can you put a percentage on it?

Mr. Mayers: That would be pure speculation.

I can say that we have continued to see excellence in innovation in Canada as it relates to the introduction of GM products, and that continued excellence has also afforded us the opportunity to demonstrate that these products can enter the market, can be safely produced and consumed, and the issues that others fear can be effectively managed. We are using that evidence in our continued advocacy with others.

Indeed, we know that issues like the low-level presence of a GM product in a non-GM product has resulted in market interruption with the European Union. As a result, we have tackled that with a fairly significant amount of policy work here in Canada around the approach to managing the low-level presence. We have undertaken significant consultation in collaboration with our colleagues at Agriculture and Agri-Food Canada around how to manage that because we know that we need to demonstrate to others that these approaches can, indeed, be successfully managed. When one looks outside of the European Union, internationally we see that the global uptake of that innovation continues to grow.

That said, the impact of the EU position certainly has slowed that. It has not stopped the innovation from occurring, but it most certainly has had some effect on it. I just cannot put a percentage on the level of effect.

des producteurs particuliers. De la même façon, sans les organisations et le rapport unique qu'elles entretiennent avec les importateurs et les transformateurs américains qui sont touchés par l'exigence d'étiquetage indiquant le pays d'origine et qui s'y opposent, il est inutile de penser que nos efforts seront couronnés de succès. Par conséquent, nous menons des consultations et nous assurons une coordination très étroite. Si on en vient à des mesures de rétorsion, ce sera nettement grâce à une coordination étroite avec ces organisations.

Le sénateur Plett : Merveilleux. Merci beaucoup.

La sénatrice Eaton : Je pense que Mme Namiesniowski a parlé de produits axés sur la science. Nous sommes sur le point de signer un accord de libre-échange avec l'Union européenne. Dans quelle mesure la recherche scientifique dans les universités canadiennes subit-elle les décisions de l'Union européenne qui ne sont pas fondées sur des données scientifiques? Je songe aux semences génétiquement modifiées et au miel.

M. Mayers : La question est très intéressante, madame la sénatrice. Nous voyons des difficultés dans un certain nombre de positions que nos collègues de l'Union européenne adoptent du point de vue des données scientifiques. À cet égard, nous intervenons couramment. Il est difficile de mesurer l'incidence que ce marché a eue en ce qui concerne un ralentissement éventuel de la recherche innovatrice au Canada; je ne peux donc pas me prononcer là-dessus.

Le sénateur Eaton : Peut-on savoir quel pourcentage?

M. Mayers : Ce serait purement hypothétique.

Je dirais que nous continuons un travail d'excellence en matière d'innovation au Canada en ce qui concerne l'introduction de produits génétiquement modifiés, et cet excellent travail nous a donné l'occasion de montrer que ces produits peuvent être mis en marché, qu'ils peuvent être produits et consommés de façon salubre et que les craintes de certains peuvent être apaisées efficacement. Voilà les preuves que nous présentons quand nous plaidons la cause.

En effet, nous savons que la présence d'une faible teneur en produits génétiquement modifiés dans un produit non génétiquement modifié a entraîné la perte de marchés dans l'Union européenne. Par conséquent, nous avons contré cela grâce à un travail considérable de politiques ici au Canada en ce qui concerne la gestion de cette faible teneur. Avec nos collègues d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, nous avons tenu des consultations poussées sur la façon de gérer la situation, car nous savons qu'il nous fait faire la preuve qu'il y a moyen de réussir à gérer ces approches. Ailleurs que dans l'Union européenne, on constate une adhésion de plus en plus grande à cette innovation à l'échelle internationale.

Cela étant dit, l'impact de la position de l'Union européenne a assurément ralenti les choses. L'innovation n'a pas pour autant disparu, mais elle en a certainement été touchée. Je ne peux cependant pas chiffrer cette incidence en pourcentage.

Senator Eaton: Have you had any successes in reversing non-science-based perceptions of our products in Europe?

Mr. Mayers: I would say yes.

Senator Eaton: Can you give us an example?

Mr. Mayers: However, it is a very slow process.

I will stay with the GM example. In Europe, there continues to be GM production. There continues to be a very significant challenge in terms of consumer acceptance, but that said, our minister has been very active in his continued engagement with European counterparts. They have sought us out in terms of exploring how they might begin to address potential future food security considerations in terms of overcoming the concerns that exist around GM products. We have seen some successes in that regard, in direct engagement with European parliamentarians, in terms of their interest in finding solutions and moving forward. While I would not characterize this as a position where we are yet running, there are some positive signals.

Senator Eaton: Do you feel that you will have or you are getting the same preliminary pushback with countries involved in the TPP negotiations or with Japan? Are they more open to GM foods, or do they have fewer non-tariff barriers?

Mr. Mayers: Within the countries participating in the TPP negotiations there is diversity with respect to their positions on GM. I would not characterize that as a single position in that regard.

Mr. Sepey: Of the 11 countries that are participating in the TPP negotiations, 5 are producing GMOs, including the main producer of GMOs in the world, which is the United States. Canada is number 4. Australia is number 13. Chile is significant as well.

It is true that there is a diversity of views in the TPP in terms of receptivity of the biotechnologies. In the context of these negotiations, this is definitely an item on which we want to be able to introduce rules that ensure good principles of trade based on science and predictability of regulations, and that ensure that the synchronicity of approvals are taken care of in the context of these negotiations.

I will make a brief comment about the European Union. In my previous incarnation I was responsible for innovation policy. One factor that is interesting to note is that the very strong position sometimes expressed in regulations in the EU that is sometimes cool on biotechnologies has the potential to have a real economic effect on the Europeans. Some companies that are developing new technologies are either considering moving or are moving their research facilities outside of the European Union because the regulatory regime is so tight.

La sénatrice Eaton : Avez-vous réussi à démentir les perceptions non fondées sur des données scientifiques concernant nos produits en Europe?

M. Mayers : Je dirais que oui.

La sénatrice Eaton : Pouvez-vous nous donner un exemple?

M. Mayers : J'ajouterais qu'il s'agit d'un processus très lent.

Je vais m'en tenir à l'exemple des produits génétiquement modifiés. En Europe, on continue cette production. L'acceptation par les consommateurs pose toujours un défi considérable mais, cela dit, notre ministre a été joué un rôle très actif pour mobiliser ses homologues européens. Les Européens sont venus nous consulter, parce qu'ils étaient soucieux de répondre à des considérations de salubrité pour apaiser les inquiétudes concernant les produits génétiquement modifiés. À cet égard, nous avons réussi à mobiliser directement les parlementaires européens, car ils souhaitent trouver des solutions et faire avancer les choses. Je ne dirais pas qu'il s'agit d'une position tout à fait gagnée, mais il y a des signaux positifs.

La sénatrice Eaton : Avez-vous l'impression qu'on assiste ou qu'on assistera à la même réaction négative dans le cas des pays qui participent aux négociations du Partenariat transpacifique ou encore de la part du Japon? Sont-ils plus ouverts à l'égard des aliments génétiquement modifiés, ou ont-ils moins de barrières non tarifaires?

M. Mayers : Dans le cas des pays qui participent aux négociations du Partenariat transpacifique, les réactions face aux aliments génétiquement modifiés varient. Je ne dirais pas qu'il y a une position unanime à cet égard.

M. Sepey : Sur les 11 pays qui participent aux négociations du Partenariat transpacifique, cinq produisent des OGM, y compris le principal producteur d'OGM du monde, soit les États-Unis. Le Canada vient au quatrième rang. L'Australie, pour sa part, se classe au treizième rang. Le Chili en produit une quantité appréciable également.

Il faut dire qu'il y a des points de vue différents au sein du Partenariat transpacifique quant à l'accueil que l'on fait aux biotechnologies. Dans le contexte de ces négociations, c'est nettement un élément pour lequel nous souhaitons instaurer des règles qui garantissent de solides principes d'échanges commerciaux fondés sur des données scientifiques et la prévisibilité des règlements, tout en assurant des homologations synchronisées.

Je vais faire une brève remarque concernant l'Union européenne. Par le passé, j'ai été responsable de la politique en matière d'innovation. Il y a un facteur intéressant : la position très arrêtée qui est parfois exprimée dans les règlements de l'Union européenne, qui boude parfois les biotechnologies, a le potentiel d'avoir des conséquences économiques réelles pour les Européens. Certaines sociétés qui élaborent de nouvelles technologies envisagent de quitter l'Union européenne, quand elles n'ont pas déjà réinstallé leurs services de recherche dans un autre pays, et ce, en raison du régime réglementaire trop contraignant.

When you look at the map of who is developing biotechnologies, which goes beyond GMOs, the question that comes to mind is how to address the challenges of agricultural production using the newest technologies. You see that there is almost a realm of countries involved. It is very developed in the Americas. It is developed in Asia. In the middle is Europe, which is almost empty. There is a little bit of production there, but very little. The question that Europeans are starting to ask themselves is whether they are missing the train of innovation in agriculture.

[Translation]

Senator Robichaud: I would like to continue on the topic of GMOs. I read an article in the *Discover* magazine about all of the efforts made by Europeans in this field. Some groups are very actively opposing any type of genetic modification. You touched on this issue, Mr. Seppéy. Do these efforts have an impact outside of the European community?

Mr. Seppéy: They do have an impact considering that the European Union is a huge market, probably the most lucrative market for agricultural imports. It is the largest importer of agricultural goods and an extremely wealthy market, with a high and mature standard of living. As a result, when businesses and exporters must, for a purely commercial reason, make marketing decisions, it is important that we not confuse this with a scientific regulatory decision. When an exporter asks whether he can, under the current regulations, export to the European Union, this question could have an impact on his production methods. This is what is being done in certain regions of Canada, in the pork sector, for example, where we are trying to have a production line that does not make any use of a veterinary drug called ractopamine, because its use has been banned in the European Union.

We feel that the ractopamine ban is not based on science. In Canada, studies have been done and the Canadian Food Inspection Agency and Health Canada have approved it. There is, however, an international CODEX standard. So when a particular business wants to export its products to the European Union, it could do so in the hope that the regulations will change. Meanwhile, however, it has to adjust its production methods.

To answer your question, yes, these efforts do have an impact outside the community given that this geographic zone is a big importer of agricultural food products.

Senator Maltais: Welcome. I am very pleased to have you here with us this morning. We have talked at great length about free trade, be it with the United States, Europe or Asia. We have, however, forgotten about this small market of \$34 million people in Canada. That is what I am interested in.

Quand on regarde quels pays élaborent des biotechnologies autres que les OGM, on est porté à se demander comment relever les défis de la production agricole grâce aux toutes nouvelles technologies. On constate qu'il y a toute une gamme de pays qui s'adonnent à cet exercice. Il est très poussé en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Il l'est aussi en Asie. À côté de cela, l'Europe ne fait presque rien, même s'il y a une très petite production là-bas. Les Européens commencent à se demander s'ils ne sont pas en train de rater le coche en matière d'innovation en agriculture.

[Français]

Le sénateur Robichaud : J'aimerais enchaîner sur la question des OGM. Je lisais dans la revue *Discover* un article sur tous les efforts déployés en Europe à ce sujet. Certains groupes sont très actifs contre toute forme de modification génétique. Vous avez touché ce point, monsieur Seppéy. Ces efforts ont-ils une influence à l'extérieur de la communauté européenne?

M. Seppéy : Ils ont une incidence compte tenu du fait que l'Union européenne est un très grand marché, sans doute le marché le plus lucratif en termes d'importations agricoles. C'est le plus grand importateur agricole et un marché extrêmement riche, où le niveau de vie est élevé et mature. Par conséquent, lorsque des entreprises et des exportateurs, sur une base purement commerciale, doivent prendre une décision de commercialisation, on ne doit pas confondre avec une décision réglementaire scientifique. Quand un exportateur se demande s'il pourra, en vertu de la réglementation actuelle, exporter vers l'Union européenne, cette question pourra affecter ses méthodes de production. C'est ce qui fait en sorte que dans certaines régions du Canada, en matière de porc, par exemple, on tentera d'avoir une ligne de production où on n'utilise pas ce qu'on appelle la ractopamine, qui est un médicament vétérinaire, parce que son usage est interdit au sein de l'Union européenne.

Nous considérons que l'interdiction de la ractopamine n'est pas basée sur la science. Au Canada, on a fait des études, et l'Agence canadienne d'inspection des aliments et Santé Canada ont reconnu que c'était autorisé. Il existe également une norme internationale CODEX. Ceci étant, lorsqu'on parle d'une entreprise particulière qui veut exporter son produit au sein de l'Union européenne, elle pourra espérer que la réglementation change. Toutefois, en attendant, elle devra ajuster sa méthode de production.

La réponse à votre question est donc que, oui, ces efforts ont une incidence à l'extérieur de la communauté, compte tenu de l'importance de cette zone géographique comme importatrice de produits alimentaires agricoles.

Le sénateur Maltais : Bienvenue, madame et messieurs. Je suis très heureux de vous avoir avec nous ce matin. On a beaucoup parlé de libre-échange, soit avec les États-Unis, l'Europe ou l'Asie. On a cependant oublié un petit marché de 34 millions d'habitants, celui du Canada. C'est celui qui m'intéresse.

This morning I would like you to answer a question that I have been asking myself here, in this committee, for the past year. No one has been able to answer it yet, but you are the highest authority with respect to food health and safety in Canada.

A woman is doing her groceries, pushing her grocery cart around the supermarket. She has three children and prefers Canadian products, even though they are at times a little bit more expensive — because people like to buy Canadian.

I am going to ask you about a field that you never discussed, namely, aquaculture.

We know that in Canada aquaculture is carefully monitored by your department and provincial ministries. We know what Nova Scotia salmon, western trout, Pacific salmon and oysters eat. We know how it all works, since you are the one that monitors it.

Can we provide Canadian consumers with a guarantee that you monitor how foreign imported fish are fed?

[English]

Mr. Mayers: Thank you for that question. The Fish Inspection Act and regulations set out the same expectations for imports as they do for domestically produced products. The assurance of controls for Canadians is provided by those legislative and regulatory instruments.

Imported products are subject to the same requirements as Canadian products. The Canadian Food Inspection Agency carries out an active inspection program with respect to imports, and the purpose of that inspection program is to provide assurance to Canadians that, indeed, those products meet Canadian requirements.

[Translation]

Senator Maltais: I understand what you are saying. I do, however, ask myself some questions. Would it be possible to put a label on the tilapia from Thailand, indicating what it has been fed, prior to its export to Canada? Could the fish counter have a sign indicating what the tilapia from Thailand has eaten in order to become a beautiful white, odourless, colourless and tasteless fish? What does this fish eat? When given this information, I am not sure that the woman I was referring to in my example would buy several pounds of it.

Can you provide me with some assurances that the public will be informed about what this fish is eating?

[English]

Mr. Mayers: In terms of the assurance that we can provide, it is based on the programs that we can operate.

Je vais vous mettre, ce matin, en situation, et j'aimerais une réponse à cette question que je pose depuis un an, au sein de ce comité, et à laquelle personne n'est en mesure de répondre. Or, vous êtes la plus haute autorité en matière de salubrité et de santé alimentaire au Canada.

Une dame fait son épicerie, avec son panier d'épicerie, au supermarché. Elle a trois enfants et préfère les produits canadiens, même si parfois ils sont un petit peu plus chers — car les gens aiment acheter canadien.

Je vais vous amener dans un domaine dont vous ne parlez jamais, celui de l'aquaculture.

Nous savons qu'au Canada l'aquaculture est bien contrôlée par votre ministère et les ministères provinciaux. Nous savons ce que mangent les saumons de la Nouvelle-Écosse, les truites de l'Ouest, le saumon du Pacifique et les huîtres. Nous sommes au courant de la façon dont cela fonctionne, comme vous qui le contrôlez.

Comment peut-on garantir aux consommateurs canadiens que vous avez un contrôle sur la façon dont se nourrissent les poissons importés de l'étranger?

[Traduction]

M. Mayers : Merci de cette question. La Loi sur l'inspection du poisson et les règlements pris en vertu de ses dispositions établissent les mêmes attentes pour le poisson importé que pour le poisson qui provient du Canada. Les Canadiens peuvent compter sur les contrôles prévus dans ces mesures législatives et réglementaires.

Les produits importés sont assujettis aux mêmes exigences que les produits canadiens. L'Agence canadienne d'inspection des aliments mène à bien des inspections sur les produits importés, et le but de ce programme d'inspection est de donner aux Canadiens l'assurance que ces produits respectent les exigences canadiennes.

[Français]

Le sénateur Maltais : Je comprends ce que vous dites. Toutefois, je m'interroge. Pouvez-vous placer sur une étiquette ce que mange le tilapia en Thaïlande, avant qu'il ne soit importé au Canada? Pouvez-vous indiquer, sur l'étalage du poissonnier, ce dont se nourrit le tilapia en Thaïlande pour devenir un beau poisson blanc, inodore, incolore et sans saveur? Que mange ce poisson? Devant cette information, je ne suis pas sûr que la dame à laquelle je fais référence dans mon exemple en achètera plusieurs livres.

Pouvez-vous m'assurer que l'on puisse rendre public ce que mange ce poisson?

[Traduction]

M. Mayers : S'il s'agit des assurances que nous pouvons donner, cela dépend des programmes que nous pouvons mettre en œuvre.

As we have discussed in relation to COOL, there are obligations with respect to labelling as it relates to country-of-origin, and those differ from commodity to commodity. In being able to provide the assurance that you seek —

[*Translation*]

Senator Maltais: I will stop you there. This labelling is mandatory for western beef, pork, poultry and all products made in Canada. Could we not do the same for imported products? If the other countries are requiring that our products be labelled, could we not ask them to do the same thing, namely, to indicate what the tilapia is eating, morning, noon and night? Then Canadians would be able to decide whether or not they wanted to buy it.

Can you provide me with this guarantee?

[*English*]

Mr. Mayers: The approach that we have taken in that regard is actually the reverse. Instead, we have introduced an approach for the identification of products of Canada so that, in the domestic context, if a Canadian consumer wants to avoid products from a particular jurisdiction or to avoid imported products, there are rules with respect to products of Canada. These are the same concerns that we raised with the U.S. in terms of how they characterize imported products. We have to meet our WTO obligations in that regard and not discriminate against products inappropriately. Hence, the approach we have taken is to allow Canadians who wish to choose to avoid imported products to focus on products of Canada as opposed to an across-the-board, mandatory country-of-origin labelling approach.

[*Translation*]

Senator Maltais: Our audience is listening. I have not had an answer to my question. We should be able to label products sold in Canadian grocery stores because the other countries are demanding this of us. This should be a two-way practice.

You are the highest authority when it comes to health, and I am no further ahead. Could you inform Canadians about this matter? People do not have time to worry about this. However, as a government, we must ensure that the products sold on our shelves are healthy for us and that they are not being fed substances that may prove to be toxic, since we demand that our meat and fish be of very high quality. We should be demanding the same thing from others.

[*English*]

Mr. Mayers: Absolutely, we firmly agree. Indeed the act and the regulations require that demonstration that the imported products meet the same requirements as domestically produced products. Consumers are assured that imported products that are

Nous en avons parlé plus tôt, car il y a des obligations en ce qui a trait à l'étiquetage indiquant le pays d'origine, mais elles varient selon les denrées. Pour pouvoir offrir l'assurance que vous recherchez...

[*Français*]

Le sénateur Maltais : Je vous arrête. Pour le bœuf de l'Ouest, le porc, le poulet et tous les produits fabriqués au Canada, on exige cet étiquetage. Ne peut-on pas faire de même pour les produits importés? Si les autres pays exigent l'étiquetage de nos produits, ne pourrait-on pas leur demander la même chose, soit d'indiquer ce que mange le tilapia le matin, le midi et le soir? Après quoi, les Canadiens seront en mesure de décider s'ils désirent en acheter ou non.

Pouvez-vous me donner cette garantie?

[*Traduction*]

M. Mayers : En fait, notre démarche à cet égard est l'inverse. Nous avons plutôt instauré une approche visant à mettre en évidence les produits du Canada. Par conséquent, si un consommateur canadien veut éviter les produits d'un pays en particulier ou des produits importés de façon générale, il y a des règles qui permettent d'indiquer les produits canadiens. Nous avons soulevé cet aspect auprès des Américains pour ce qui est de la façon dont ils qualifient un produit importé. Nous devons respecter nos obligations en vertu de l'OMC et dans le cas qui nous occupe, nous ne pouvons pas faire une discrimination inappropriée à l'égard de certains produits. Par conséquent, nous avons choisi de permettre aux Canadiens qui souhaitent éviter les produits importés de pouvoir concentrer leurs achats sur des produits canadiens et nous avons choisi de ne pas imposer un étiquetage obligatoire général indiquant le pays d'origine.

[*Français*]

Le sénateur Maltais : Nos auditeurs sont à l'écoute. Or, je n'ai pas de réponse à ma question. Normalement, on devrait pouvoir étiqueter les produits vendus dans les épiceries au Canada, puisque les autres pays l'exigent de nous chez eux. Cette pratique devrait aller dans les deux sens.

Vous êtes la première autorité en matière de santé, et je n'ai pas plus de réponse que de la dernière autorité. Pouvez-vous informer les Canadiens à ce sujet? Les gens n'ont pas le temps de se soucier de ce qui en est. Par contre, comme gouvernement, nous devons nous assurer que les produits qui sont vendus sur nos étagères sont de saine qualité et ne se nourrissent pas de substances qui peuvent s'avérer nocives, puisqu'on exige que nos viandes et poissons soient d'une très haute qualité. Nous devrions exiger la même chose des autres.

[*Traduction*]

M. Mayers : Absolument. Nous sommes tout à fait d'accord. En fait, aux termes de la loi et des règlements, il faut démontrer que les produits importés répondent aux mêmes normes que les produits locaux. On peut donner l'assurance aux consommateurs

permitted into the Canadian market are subject to the same rules, the same requirements and provide the same level of safety as a domestically produced product.

[*Translation*]

Senator Maltais: That is right, thank you.

The Chair: Thank you, Senator Maltais. I have a comment for the deputy minister further to Senator Maltais' comments, namely, whether or not you think it would be possible to send us additional information to clarify the comments and the question, through the clerk, please.

[*English*]

Honourable senators, as chair of the committee I have to relay this comment: The performance of Ms. Namiesniowski and her officials this morning was very reflective of Canada's reputation in the world as a country. Our leadership in Agriculture and Agri-Food Canada and its officials are seen and always tagged as professional and informative and we saw that this morning. Thank you.

Honourable senators, the committee will now hear about the Canadian Food Inspection Agency's User Fee Proposal for Importer Licensing for Non-federally Registered Sector Products. We have before us Paul Mayers, Associate Vice-President, Policy and Programs Branch of the Canadian Food Inspection Agency.

Mr. Mayers, thank you for accepting our invitation and for bringing clarity to the changes. I am informed by the clerk that you will make a short presentation and following that we will have questions from the senators.

Mr. Mayers: Honourable senators, it is a pleasure to be here with you to explain the context of our proposal on licensing fees regarding imports.

First, the committee should understand that the regulatory proposal for an importer licensing approach was a key deliverable of the Food Safety Action Plan, the Canadian Food Inspection Agency's portion of the Government of Canada's broader Food and Consumer Safety Action Plan announced in December 2007.

While the establishment of importer licensing will provide a significant contribution to food safety oversight in Canada, it is but one of many announcements that we anticipate in the near future. The authorities provided by the Safe Food for Canadians Act will allow the CFIA to move on many more fronts to enhance Canada's already excellent food safety system.

que les produits importés, dont la vente est autorisée sur le marché canadien, sont assujettis aux mêmes règles, aux mêmes exigences que ce qui est produit ici et qu'ils respectent le même niveau de salubrité.

[*Français*]

Le sénateur Maltais : C'est ça, merci.

Le président : Merci, sénateur Maltais. J'ai un commentaire à faire au sous-ministre, pour faire suite aux commentaires du sénateur Maltais. Pouvez-vous nous faire parvenir de l'information additionnelle pour clarifier les commentaires et la question, s'il vous plaît le faire parvenir au greffier.

[*Traduction*]

Chers collègues, en tant que président du comité, il faut que je dise ceci : Mme Namiesniowski et son équipe ont illustré ce matin la réputation du Canada à l'échelle mondiale. Agriculture et Agroalimentaire Canada se démarque par son leadership, et ses fonctionnaires sont toujours considérés comme étant des professionnels bien renseignés, ce que nous avons pu constater ce matin. Merci.

Chers collègues, nous allons maintenant aborder la proposition de l'Agence canadienne d'inspection des aliments visant à imposer un prix pour l'obtention d'un permis d'importation pour importer des produits du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral. Nous accueillons Paul Mayers, vice-président associé de la Direction générale des politiques et des programmes à l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Monsieur Mayers, merci d'avoir accepté notre invitation pour nous expliquer ces modifications. Le greffier m'informe que vous voulez faire un bref exposé, après quoi nous passerons aux questions des sénateurs.

M. Mayers : Mesdames et messieurs les sénateurs, c'est avec plaisir que je compare devant vous aujourd'hui pour vous expliquer le contexte de la proposition relative aux frais d'importation que vous examinez actuellement.

Tout d'abord, je pense que les membres du comité devraient comprendre que le projet de réglementation pour un mécanisme de délivrance de permis pour les importateurs s'inscrit dans le Plan d'action pour assurer la salubrité des produits alimentaires. Il s'agit du volet confié à l'Agence canadienne d'inspection des aliments dans le cadre d'un plus vaste plan d'action du gouvernement du Canada, annoncé en décembre 2007, à savoir le Plan d'action pour assurer la sécurité des produits alimentaires et de consommation.

L'établissement d'un permis pour les importateurs apportera une contribution importante à la surveillance de la salubrité des aliments au Canada, et c'est l'une des nombreuses annonces qui suivront bientôt. Les pouvoirs conférés par la Loi sur la salubrité des aliments au Canada permettront à l'ACIA d'avancer sur de nombreux autres fronts pour améliorer le système de salubrité des aliments du Canada, système qui est déjà excellent.

Allow me to give you a snapshot of Canada's current food import environment. Canada is the sixth largest importer of agricultural and agri-food products in the world. Over 40 per cent of food products sold in Canada are imported; in addition, most domestic food products contain imported ingredients.

[*Translation*]

There has been a 45 per cent increase in food imports in the last nine years. A great deal of complexity has been introduced, due to the increasing scale of global supply chains resulting in food-safety incidents that can be broad and far-reaching. Now many foods need to be traced back transnationally in order to find their origins.

[*English*]

There has also been a shift in overall consumer demand for foods that reflects our multicultural and multi-religious society. It is clear that the demand for imported food in Canada is great and will continue to grow.

To give senators a sense of the scope of this regulation, they should know that in 2011-12 nearly half, basically 44 per cent, of all recalls were related to food products that would be covered by this regulatory approach.

In the last several years we have seen repeated risks within the global food networks, including clostridium botulinum, the organism responsible for botulism in carrot juice; melamine in infant formula, with that significant event that occurred in China and globally; DEHP, a plasticizer that was included as an emulsifier in sports drinks and jams; glass fragments in vodka beverages; salmonella in chocolate and peanut butter; and undeclared allergens in pine nuts and oatmeal.

Canadians generally feel confident about the safety of the food supply. A Decima research poll taken in 2010 revealed that 90 per cent of Canadians feel that Canada's food safety system works. A Leger poll taken in 2011 further revealed that most Canadians are aware that imported food must meet the same food safety standards as domestic foods before they can be sold in Canada. Canadians should feel confident about imported foods, as the vast majority of Canada's importers provide safe food products.

Permettez-moi de dresser un portrait du contexte canadien actuel en matière d'importation d'aliments. Le Canada est le sixième plus gros importateur de produits agricoles et agroalimentaires au monde. Plus de 40 p. 100 des produits alimentaires vendus au Canada sont importés. En outre, la plupart des produits alimentaires canadiens contiennent des ingrédients importés.

[*Français*]

Au cours des neuf dernières années, nous avons connu une augmentation de 45 p. 100 des importations d'aliments. Le problème est beaucoup plus complexe en raison de l'augmentation du nombre de chaînes d'approvisionnement mondiales qui se traduit par des incidents touchant la salubrité des aliments qui peuvent avoir une portée considérable. À présent, de nombreux aliments doivent être retracés au niveau transnational afin d'en retrouver l'origine.

[*Traduction*]

Il y a également eu un changement dans la demande globale des consommateurs pour des aliments qui reflètent notre société composée de cultures et de religions multiples. Il est clair que la demande d'aliments importés au Canada est grande et qu'elle poursuivra sa croissance.

Pour vous donner une idée de l'ampleur de ce règlement, vous devez savoir qu'en 2011-2012, près de la moitié, c'est-à-dire 44 p. 100, de tous les rappels concernaient des produits alimentaires qui seraient couverts par cette réglementation.

Depuis plusieurs années, nous avons observé des risques répétés au sein des réseaux alimentaires mondiaux, notamment, la présence de clostridium botulinum, l'agent responsable du botulisme, dans du jus de carotte; des préparations pour nourrissons contaminées par la mélamine, un incident considérable qui est survenu en Chine et de par le monde; l'utilisation de DEHP, un plastifiant dans des boissons pour sportifs et des confitures; des fragments de verre dans des boissons alcoolisées à la vodka; la présence de salmonelle dans du chocolat et du beurre d'arachide; et la présence d'allergènes non déclarés dans des pignons et de la farine d'avoine.

Les Canadiens ont généralement confiance dans la salubrité de l'approvisionnement alimentaire. Selon un sondage du Centre de recherche Décima, effectué en 2010, 90 p. 100 des Canadiens pensent que le système de salubrité des aliments canadiens fonctionne bien. Un sondage de la firme Léger Marketing, effectué en 2011, a par ailleurs révélé que la plupart des Canadiens sont conscients que les aliments importés doivent se conformer aux mêmes normes de salubrité des aliments que les aliments produits au Canada avant d'y être vendus. Les Canadiens devraient avoir confiance dans les aliments importés, car la grande majorité des importateurs canadiens fournissent des produits alimentaires sains.

[Translation]

Canada's food importers have already voiced their support for an importer licencing regime. In previous appearances before this committee, key stakeholders such as the Canadian Association of Importers and Exporters and the Canadian Association of Regulated Importers went on record with their approval of the government's intentions.

[English]

The proposed regulations would form the basis of a federally regulated system for the imported food sector in Canada. Food commodities governed by the regulations are agricultural products by the authority of the Canada Agricultural Products Act and are not currently regulated by the CFIA under federal commodity-specific food regulations.

The proposed regulation would create a product licensing scheme that will include a responsive industry that accepts responsibility for the safety and proper labelling of the foods they import; increased confidence of Canadians in the safety of food products regardless of source; confidence of trading partners in Canada's food safety system; and a level playing field where imported and domestically manufactured foods can better be demonstrated to meet Canadian requirements.

The new regulation will mandate that food importers in the non-federally registered sector hold a licence to import, implement a preventive food safety control plan, develop a recall plan, maintain records, written or electronic, and notify CFIA of unsafe food.

The CFIA, through border blitzes and its regular risk-based inspections, may determine that certain importers should have their licence cancelled or suspended when unsafe foods are detected. This approach is similar to those taken by our major trading partners such as the United States, New Zealand, Australia and the European community. Both the United States and Canada are working cooperatively under the auspices of the Regulatory Cooperation Council to develop new importer regulations that include requirements for preventive controls. Canada has also notified the World Trade Organization of its intention to pursue this licensing approach. All the while, we will be adhering to the government's policy of pursuing red tape reduction.

[Translation]

As I have noted, this licencing approach is important in supporting food safety and a level playing field between domestic and imported food commodities. Consistent with Treasury Board policy, the CFIA intends to implement a user fee for the issuance

[Français]

Les importateurs d'aliments au Canada ont déjà accordé leur soutien au régime de licence d'importation. Au cours de leurs comparutions précédentes devant le comité, des intervenants clés, comme l'Association canadienne des importateurs et exportateurs et l'Association canadienne des importateurs réglementés, ont exprimé leur approbation relativement aux intentions du gouvernement.

[Traduction]

Le projet de règlement serait l'assise d'un système réglementé par le gouvernement fédéral pour le secteur des aliments importés au Canada. Les produits alimentaires régis par le règlement sont des produits agricoles soumis à la Loi sur les produits agricoles au Canada. Actuellement, ils ne sont pas réglementés par l'ACIA en vertu de règlements fédéraux propres à chaque type de produit.

Le projet de règlement établirait un régime de délivrance de permis pour favoriser une industrie qui accepte la responsabilité à l'égard de la salubrité et de l'étiquetage adéquat des produits qu'elle importe; la confiance des Canadiens dans la salubrité des produits alimentaires, peu importe leur provenance; la confiance des partenaires commerciaux dans le système canadien d'assurance de la salubrité des aliments; et des règles équitables permettant de démontrer que les produits canadiens et importés respectent les exigences canadiennes.

Selon le nouveau règlement, les importateurs d'aliments du secteur des établissements non agréés par le gouvernement fédéral devront obtenir un permis d'importation; instaurer un plan préventif de contrôle de la salubrité des aliments; élaborer un plan de rappel; tenir des registres écrits ou électroniques; et aviser l'ACIA au sujet des aliments insalubres.

Grâce aux inspections éclair à la frontière et à ses inspections régulières axées sur les risques, l'ACIA pourrait déterminer que le permis de certains importateurs doit être annulé ou suspendu si des aliments non salubres sont détectés. Cette démarche est semblable à celle qu'ont adoptée nos principaux partenaires commerciaux, dont les États-Unis, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et l'Union européenne. Les États-Unis et le Canada travaillent de concert sous l'égide du Conseil de coopération en matière de réglementation afin d'élaborer une nouvelle réglementation à l'intention des importateurs qui prévoient des exigences de contrôle préventif. Le Canada a aussi avisé l'Organisation mondiale du commerce de son intention de mettre en place un régime de délivrance de permis. Du coup, nous nous conformerons à la politique gouvernementale de réduction des formalités administratives.

[Français]

Comme je l'ai souligné, cette initiative de délivrance de permis est importante pour appuyer la salubrité des aliments et créer des règles de jeu équitables entre les produits alimentaires canadiens et importés. Conformément à la politique du Conseil du Trésor,

of an importer licence. That is the matter which is before you today.

[English]

The proposed fee for the licence, which would be valid for two years, is \$259. An import licence issued by the CFIA is of direct benefit to importers as it will allow importers of imported food sector products to perform importation activities. The proposed service standard for delivery of the licence will be 10 working days, which is consistent with the WTO agreement on importer licensing.

I hope that I have used my time to inform you of our current environment and the attendant rationale for this user fee, and I look forward to your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Mayers.

Senator Plett: Mr. Mayers, you did inform us well. I have a few questions with regard to your consultations.

In your package you cite the number of people who responded to a questionnaire. It seems rather low. You then say that you invited 12,000 subscribers to comment on the fee proposal after publicizing this in the *Canada Gazette*. How many of these subscribers did comment on your fee proposal?

Mr. Mayers: I do not have the figure in front of me, but we can provide that through the clerk.

Senator Plett: Thank you very much. You do have the one on the web.

On page 7 of your document I see, "Did the respondents support the user fee?" Forty per cent said they did, 40 per cent were unsure, and only 20 per cent said no. That is an excellent response.

Could you briefly touch on the responses of the 12,000, even if you do not have the numbers? The number is not that important to me. I am more interested the general response.

Mr. Mayers: Many of those who responded positively saw the benefits in terms of consumer confidence and in terms of the opportunity to reduce the potential market impacts of negative events. Of course, a negative event impacts more than just the individual company involved; it typically impacts the whole sector for a period of time, and that was recognized. The opportunity for a more level playing field was recognized as well.

Of those who expressed concern, several saw the licensing approach as a tax. As well, several perceived that it would not have a beneficial food safety impact.

Senator Plett: Why would that be?

l'ACIA a l'intention d'imposer des frais d'utilisation liés à la délivrance des permis d'importation. C'est la question qui vous est présentée aujourd'hui.

[Traduction]

On propose des frais de 259 \$ par permis d'importation, qui serait valide pour deux ans. Le permis d'importation délivré par l'ACIA profitera directement aux importateurs, car il permettra aux importateurs de produits du secteur des aliments importés de réaliser des activités d'importation. La norme de service envisagée pour la délivrance de permis sera de 10 jours ouvrables, ce qui cadre avec l'Accord sur les procédures de licences d'importation de l'Organisation mondiale du commerce.

J'espère avoir pu informer le comité sur le contexte actuel et sur le bien-fondé de ces frais d'utilisation. Je suis prêt à répondre à vos questions.

Le président : Merci, monsieur Mayers.

Le sénateur Plett : Monsieur Mayers, vous nous avez très bien informés. J'ai quelques questions concernant vos consultations.

Dans vos documents, vous parlez du nombre de répondants à votre questionnaire. Il me semble que le chiffre est peu élevé. Vous dites ensuite que vous avez invité 12 000 abonnés à se prononcer sur les frais proposés après en avoir fait la publicité dans la *Gazette du Canada*. Combien d'abonnés ont commenté votre proposition de frais?

M. Mayers : Je n'ai pas le chiffre à portée de main, mais nous pouvons le remettre au greffier.

Le sénateur Plett : Merci beaucoup. Je constate que vous avez le chiffre pour la consultation Web.

À la page 7 de votre document, vous dites « Les répondants appuyaient-ils l'imposition d'un prix pour obtenir un permis? » Quarante pour cent ont dit oui, 40 p. 100 étaient incertains, et seulement 20 p. 100 ont dit non. Il s'agit d'une excellente réponse.

Pouvez-vous nous parler rapidement de la réponse de ces 12 000 abonnés, même si vous n'avez pas les chiffres devant vous? Les chiffres ne sont pas si importants pour moi. Je m'intéresse davantage à la réponse globale.

M. Mayers : Parmi ceux qui ont répondu de façon positive, plusieurs voyaient les avantages au niveau de la confiance des consommateurs. Ils voyaient aussi l'occasion de réduire les effets nuisibles que pourraient avoir des événements négatifs sur le marché. Bien sûr, un événement négatif ne touchera pas que l'entreprise concernée. On a reconnu que tout le secteur en ressent les effets pendant un certain temps. Les répondants ont aussi perçu l'occasion de rendre les règles plus équitables pour tous.

Parmi ceux qui ont exprimé des réserves, plusieurs voyaient l'approche des permis comme une forme de taxe. De plus, plusieurs croyaient qu'il n'y aurait aucune incidence positive sur la salubrité des aliments.

Le sénateur Plett : Et pourquoi?

Mr. Mayers: I will not speculate on their views entirely, but they may feel that some importers who hold licences would not necessarily take appropriate responsibility but would rather be willing to be in the area of activity for only a brief period of time until something went wrong and then would be prepared to exit; a fly-by-night type of approach.

Senator Plett: My last question is more in line with any type of business. I have been a businessman most of my life. I needed licences in every province that I worked in, so I see this as being more consistent with every type of industry and business. Do you agree with that?

Mr. Mayers: I certainly agree.

One of the great benefits that this presents for us as regulators is that it addresses what we see as a potential area of vulnerability. For these products that do not fall under any of the commodity statutes it means that at present our activities are generally reactive.

A licensing scheme creates greater clarity of the responsibility of the importers and, importantly, allows us as an agency to have a better rapport with the importing community. Through them having licences, we know who they are and we can share information with them on developments. Using the melamine example, our opportunity to share with the importing community that that event was starting to emerge, that they should be cautious with respect to imports from a jurisdiction experiencing a problem, is hampered today by the fact that we do not have an ongoing, existing relationship with them as importers. What a licensing approach allows us to do is to have that ongoing relationship with them, to remind them of their responsibilities and, importantly, to share information with them when things go wrong.

[Translation]

Senator Robichaud: You talked about the import licensing process. I suppose that the importer has to provide information about what he is importing and the origin of these imports. You also indicated that there should be a product recall system, in the event that there are problems. You said that you can issue the licence within a 10-day period. How are you going to do that?

[English]

Mr. Mayers: The approach for the issuance of a licence will be on the basis of, as you have noted, an application on the part of the importer, the provision of information and their commitment to us with respect to the conditions of the licence. Our ability to turn that around in 10 days and issue the licence is based on us putting in place the infrastructure necessary to support that, and that infrastructure involves an information technology tool. This

M. Mayers : Je ne vais pas émettre d'hypothèses sur leurs convictions, mais ils croient peut-être que certains importateurs détenant un permis ne prendraient pas les responsabilités qui s'imposent. Ils pourraient peut-être vouloir œuvrer dans un secteur d'activité pendant une courte période seulement, pour ensuite tout laisser tomber lorsque les choses tournent mal. Il s'agit d'un genre d'approche sans scrupule.

Le sénateur Plett : Ma dernière question porte sur les affaires en général. J'ai été homme d'affaires presque toute ma vie. J'ai dû obtenir des permis dans chaque province où je travaillais, si bien que je vois cette approche comme étant cohérente avec tout type d'industrie. Êtes-vous d'accord?

M. Mayers : Je suis tout à fait d'accord.

L'approche dont il est question aujourd'hui nous offre des avantages importants en tant qu'organe de réglementation. Elle comble un secteur de vulnérabilité potentielle. Étant donné que les produits en question ne sont pas visés par des règles concernant les produits alimentaires, nos activités sont plutôt réactives à l'heure actuelle.

Un système de délivrance de permis offre une plus grande clarté quant aux responsabilités des importateurs. Qui plus est, il nous permet en tant qu'organisme d'entretenir de meilleurs liens avec la communauté d'importation. Si les importateurs détiennent des permis, nous savons qui ils sont et nous pouvons leur transmettre des renseignements et des mises à jour. Prenons l'exemple de la mélamine. L'absence d'une relation continue avec les importateurs nous empêche de leur transmettre des renseignements concernant un événement émergent, ce qui signifie qu'ils doivent être prudents quant aux importations d'un pays qui éprouve des problèmes. La délivrance de permis nous permet d'entretenir des liens permanents avec les importateurs, de leur rappeler leurs responsabilités et, surtout, de leur transmettre des renseignements lorsque les choses vont mal.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Vous avez parlé du processus pour l'obtention d'un permis d'importation. Je suppose que l'importateur devra fournir l'information sur ce qu'il importe et la source de ses importations. Vous avez également indiqué qu'il devrait exister un système de rappel des produits, au cas où il y aurait des problèmes. Vous dites que vous allez livrer la licence dans une période de dix jours. Comment allez-vous faire cela?

[Traduction]

M. Mayers : Comme vous l'avez noté, un permis sera délivré à la suite d'une demande de la part de l'importateur. Il devra fournir des renseignements et s'engager à respecter les conditions du permis en question. Nous pourrions respecter le délai de 10 jours si nous avons l'infrastructure nécessaire pour le faire. Cette infrastructure comporte un outil informatique. Il s'agira d'une approche en ligne. De plus, une équipe sera créée afin de traiter les

will be a web-based approach. There will also be the creation of a specific, dedicated team in order to process licence applications. It is on that basis that we can ensure that turnaround.

Senator Robichaud: There will be a team put in place to look specifically at those import licences.

Mr. Mayers: That is correct. Keep in mind that this will not be on the basis of each individual import but, instead, will be a two-year licence that then enables an importer to participate in the importation of food.

Senator Robichaud: You have mentioned border blitzes. How often do they happen? Will there be more to exercise control over the new importers?

Mr. Mayers: The answer to the second question is yes, border blitzes will continue, but let me make an important distinction. Border blitzes are not the only mechanism that we use in terms of control. The border blitzes have been an addition that allow us to focus on a particular area of activity — the importation of a particular type of commodity — in a much more targeted way in response to any potential emergent issues.

Over the last three years we have undertaken a number of border blitzes, and we can certainly share with the committee, through the clerk, the information in terms of the metrics for our border blitzes. Those border blitzes have allowed us to undertake targeted inspection activity, with respect to particular commodities coming in, to supplement our more generic inspection activities. They are a supplement to our regular activities as opposed to the sole means by which we control imports.

Senator Robichaud: You mentioned “generic.” In most cases, it is the Canada Border Services Agency that does the initial inspection, is it not?

Mr. Mayers: That is correct. The Canada Border Services Agency is the first point of engagement. We work very closely with the CBSA in terms of their responsibility in the area of the import of agriculture and agri-food products.

[Translation]

Senator Rivard: Before I ask my question, I would like to make a point. My question pertains to exemptions for the Akwesasne reserve. I sincerely believe that more than 90 per cent of the citizens in Akwesasne are honest. As for the others, that is debatable.

Let us take the example of the cigarette trade. It has been shown that if all of the cigarettes that pass through or are made in Akwesasne were intended for local consumption, everyone aged 10 and up would have died of lung cancer, given the tremendous number of cigarettes involved.

This leads me to the next question. If we allowed Akwesasne to import American food commodities providing that they did not weigh any more than 20 kilos, could you reassure me about one

demandes de permis. C’est ainsi que nous nous engageons à respecter ce délai.

Le sénateur Robichaud : Une équipe sera établie pour se pencher précisément sur ces permis d’importation.

M. Mayers : En effet. Gardez à l’esprit que cela ne se fera pas pour chaque article importé. Il s’agira plutôt d’un permis de deux ans qui permet à l’importateur d’importer ses aliments.

Le sénateur Robichaud : Vous avez parlé d’inspection éclair à la frontière. Ces inspections se font-elles fréquemment? Y en aura-t-il davantage pour surveiller les nouveaux importateurs?

M. Mayers : La réponse à votre deuxième question est oui. On continuera d’effectuer des inspections éclair, mais j’aimerais apporter une précision importante. Les inspections éclair ne sont pas la seule méthode à notre disposition. Elles constituent un moyen supplémentaire qui nous permet de nous concentrer sur un secteur particulier. Ils nous permettent de surveiller l’importation d’un produit de façon plus ciblée, et ce, en réponse à toute question émergente potentielle.

Au cours des trois dernières années, nous avons effectué plusieurs inspections éclair à la frontière. Je peux certainement faire parvenir les critères de ces inspections éclair au greffier pour en faire part au comité. Elles nous ont permis de mener des activités d’inspection qui visent des marchandises précises qui entrent au pays. Elles s’ajoutent à nos activités d’inspection plus génériques. Ce sont des activités complémentaires à nos activités régulières, et non pas notre seul moyen de contrôler les importations.

Le sénateur Robichaud : Vous avez utilisé le mot « générique ». Dans la plupart des cas, c’est l’Agence des services frontaliers du Canada qui fait l’inspection initiale, n’est-ce pas?

M. Mayers : C’est exact. L’Agence des services frontaliers du Canada est le premier point de contact. Nous travaillons en étroite collaboration avec l’ASFC quand il s’agit de ses responsabilités en matière d’importation des produits agricoles et agroalimentaires.

[Français]

Le sénateur Rivard : Avant de poser ma question, j’aimerais faire une mise au point. Ma question concerne les exemptions pour la réserve d’Akwesasne. Je crois sincèrement que plus de 90 p. 100 des citoyens d’Akwesasne sont honnêtes. Pour ce qui est des autres, c’est discutable.

Prenons l’exemple du commerce des cigarettes. Il est prouvé que si toutes les cigarettes qui transitent ou qui sont fabriquées à Akwesasne étaient destinées à la consommation par ces habitants, toutes personnes âgées de plus de dix ans seraient mortes du cancer du poumon, étant donnée les quantités extraordinaires.

Ce qui me mène à la question suivante. Si l’on permet l’importation à Akwesasne de produits alimentaires américains à condition qu’ils ne pèsent pas plus de 20 kilos, pouvez-vous me

thing? The exporter who sends these products to Akwesasne is generally American. Americans could bring in these products, from Asia or elsewhere, which may not be fit for consumption — and I am convinced that Americans would not do such a thing. Nevertheless, what guarantees do we have that, for example, 20 kilograms of a product that could have been imported by the Americans are safe for consumption, whether it be intended for them or anyone else, once it has been sent elsewhere? The potential clientele is Quebec and Ontario. I do not think that they could import a product intended for export to the Maritimes or the west.

My first question is as follows: are you troubled by this situation? Reassure us if there is no reason for concern.

My second question is whether or not some people could in fact make several deliveries, but respect the 20-kilo limit? For example, could a container have 200 packages, each weighing less than 20 kilos, which would be acceptable given that each package weighs under 20 kilos?

[English]

Mr. Mayers: Let me deal with the second question first. The container would be treated as the import, and so that circumvention of the intent would not be possible.

As it relates to the first question, we can continue to provide assurance that that exemption, which is intended to recognize the position that the Akwesasne reserve takes and to facilitate residents' ability to make choices as to where they make food purchases, is similar to the exemption that applies for all Canadians in terms of personal importation.

The scenario that the honourable senator is concerned about, I understand. I do not know the cigarette file, and so I will not make any attempt to compare in that regard. However, the other thing that I will note that gives us great assurance is in the context of products derived from the United States. As I noted in my remarks, we are working very closely with our colleagues in the U.S. because they are similarly exercising controls with respect to imports to the U.S. Therefore, the potential that the U.S. can serve as a transboundary source of inappropriate imports from third jurisdictions is very low. Our collaboration in the context of the Regulatory Cooperation Council furthers the interest that we have in taking a North American approach to the management of imports of food in order to assure North American consumers of their safety.

[Translation]

Senator Rivard: I will conclude by thanking you. I am more reassured and confident that our American neighbours, our main clients, will not be able to put one over on us by sending, through Akwesasne, products unfit for consumption.

rassurer sur un point. L'exportateur qui envoie ces produits à Akwesasne est généralement Américain. Les Américains pourraient faire venir des produits, d'Asie ou d'ailleurs, qui seraient peut-être impropres à la consommation — et je suis persuadé que les Américains ne feraient pas une telle chose. Toutefois, quelle garantie a-t-on que, par exemple, 20 kilogrammes d'un produit qui aurait été importé par les Américains sont sains pour la consommation, que ce soit pour eux ou pour quiconque après qu'il aura été envoyé n'importe où? La clientèle potentielle est le Québec et l'Ontario. Je ne crois pas qu'ils pourraient importer un produit destiné à être exporté dans les provinces maritimes ou dans l'Ouest.

Ma première question est la suivante : cette situation vous inquiète-elle? Rassurez-nous s'il n'y a pas inquiétude en la matière.

Ma deuxième question est à savoir si certaines personnes pourraient être assez habiles pour faire plusieurs livraisons, mais se limiter à 20 kilos? Par exemple, est-ce qu'un conteneur pourrait avoir 200 colis, dont chacun fait moins de 20 kilos, ce qui serait acceptable étant donné que chaque coli pèse moins de 20 kilos?

[Traduction]

M. Mayers : Permettez-moi de répondre à votre deuxième question en premier. C'est le conteneur qui représente l'importation. Donc, on ne pourrait pas contourner les règles de cette façon.

Quant à votre première question, nous pouvons continuer à vous rassurer que l'exemption est semblable à celle qui s'applique à tous les Canadiens en ce qui a trait à l'importation personnelle. L'exemption existe dans le but de reconnaître la position prise par la réserve d'Akwesasne et de faire en sorte qu'il soit plus facile pour les résidents de décider où ils veulent acheter leurs produits alimentaires.

Je comprends le scénario qui inquiète l'honorable sénateur. Je ne connais pas le dossier des cigarettes, alors je n'essayerai pas de faire des comparaisons à cet égard. Cependant, un autre facteur qui peut nous rassurer grandement, c'est le fait que ces produits proviennent des États-Unis. Comme je l'ai mentionné dans mes observations, nous travaillons en étroite collaboration avec nos collègues américains parce que, comme nous, ils exercent des contrôles sur les importations aux États-Unis. Donc, il y a un très faible risque que les États-Unis servent de source transfrontalière d'importation non conforme provenant d'un autre pays. Nous collaborons avec le Conseil de coopération en matière de réglementation dans le but de soutenir une démarche nord-américaine dans la gestion des importations de produits alimentaires afin d'assurer les consommateurs nord-américains de leur salubrité.

[Français]

Le sénateur Rivard : Je termine en vous remerciant. Je suis plus rassuré et confiant que nos voisins américains, nos principaux clients, ne pourront pas nous jouer de tours en nous envoyant, par Akwesasne, des produits impropres à la consommation.

[English]

Senator Callbeck: Mr. Mayers, I know that Senator Plett asked about consultation. However, I want to refer to the website questionnaire that you had. According to the document, I see 145 individuals logged in and 51 participated. How many importers would this licence affect?

Mr. Mayers: Our estimate is that we would ultimately license 25,000 food importers.

Senator Callbeck: Were you surprised at the low number of 51 who participated?

Mr. Mayers: Keep in mind that the web consultation was only part of the overall consultation approach. We had significant ongoing engagement with the association of importers and exporters who, of course, represent the import-export community quite significantly. While I cannot speak for them individually, the choice to be engaged through their association rather than directly has to be taken into consideration as well.

Senator Callbeck: I see here that there were no responses whatsoever from five provinces and the Northwest Territories. There was no response from Atlantic Canada. Could you tell me about the consultations that took place with the importers in Atlantic Canada?

Mr. Mayers: Given the detail that you are interested in, I do have with me a colleague who I might, with the chair's agreement, invite to the table to provide that level of detail.

Senator Callbeck: Sure.

Mr. Mayers: It is Mr. Mark Burgham, who is the acting executive director of our Food Safety Strategies Directorate.

The Chair: Thank you. Would you please answer the question?

Mark Burgham, Acting Executive Director, Food Safety Strategies, Canadian Food Inspection Agency: Honourable senators, we were working in consulting with the industry across the country, so we have been engaging with industry associations. We have been in most of the provinces, including Atlantic Canada, talking to the provincial ministries of agriculture, as well as our provincial colleagues in health departments.

We have also been talking with individual companies as well as the associations, including trying to reach out to the small- and micro-sized companies because we recognize that that will be a particular challenge to some of them. We have been talking to the Canadian Federation of Independent Business, for example, as

[Traduction]

La sénatrice Callbeck : Monsieur Mayers, je sais que le sénateur Plett a posé une question concernant la consultation. Cependant, je veux parler du questionnaire en ligne que vous aviez. Selon le document, je vois que 145 personnes se sont connectées et que 51 y ont participé. Combien d'importateurs seraient touchés par ce permis?

M. Mayers : Nous estimons qu'au final, nous accorderions un permis à 25 000 importateurs de produits alimentaires.

La sénatrice Callbeck : Avez-vous été surpris par le faible nombre de personnes qui ont répondu au questionnaire, de seulement 51?

M. Mayers : N'oubliez pas que la consultation en ligne n'était qu'un volet de la démarche de consultation globale. Nous communiquons régulièrement et de façon importante avec l'Association des importateurs et des exportateurs qui, bien sûr, représente une grande partie de la communauté d'importateurs et d'exportateurs. Je ne peux pas parler pour chacun d'entre eux, mais il faut prendre en considération le fait que les gens ont choisi de participer par l'entremise de leur association plutôt que directement.

La sénatrice Callbeck : Je vois ici qu'il n'y a eu aucune réponse de la part de cinq provinces et des Territoires du Nord-Ouest. Il n'y a eu aucune réponse de la part du Canada atlantique. Pouvez-vous me parler des consultations qui ont eu lieu avec les importateurs au Canada atlantique?

M. Mayers : Comme vous voulez plus de détails, j'ai un collègue que je pourrais inviter à la table pour vous répondre, avec la permission de la présidence.

La sénatrice Callbeck : Pas de problème.

M. Mayers : Je vous présente M. Mark Burgham, directeur exécutif par intérim, Direction des stratégies de la salubrité des aliments.

Le président : Merci. Pouvez-vous répondre à la question, s'il vous plaît?

Mark Burgham, directeur exécutif par intérim, Direction des stratégies de la salubrité des aliments, Agence canadienne d'inspection des aliments : Mesdames et messieurs les sénateurs, nous consultons les intervenants de l'industrie partout au pays, donc nous menions des discussions avec les associations industrielles. Nous nous sommes rendus dans la plupart des provinces, y compris celles du Canada atlantique, pour parler aux fonctionnaires provinciaux des ministères de l'Agriculture et à nos collègues provinciaux dans les ministères de la Santé.

Nous avons aussi discuté avec des entreprises individuelles et des associations, et nous avons essayé de tendre la main à des micro-entreprises parce que nous comprenons que la situation sera particulièrement difficile pour certaines d'entre elles. Par exemple, nous poursuivons les discussions avec la Fédération

well as larger companies that form the bulk of imports by value.

Senator Callbeck: Can I be assured, then, that all Atlantic provinces have been consulted?

Mr. Burgham: That is correct. We also intend, if the regulation is published in *Canada Gazette*, Part I, we currently have a plan to actually visit every province during the comment period to ensure that all stakeholders that are potentially impacted by this have an opportunity to engage with us and better understand the regulatory intent.

Senator Callbeck: Who do you plan to consult with in Atlantic Canada?

Mr. Burgham: We are setting up a public forum in all of the provinces and we will be making notification for a couple of weeks of advance notice that we will be present at particular venues. It is an open invitation.

Senator Callbeck: Have you consulted all the governments in Atlantic Canada?

Mr. Burgham: Yes, that is correct.

The Chair: Thank you very much for the clarification.

Senator Eaton: I will pick on where Senator Robichaud was going. A licence is required by an importer regardless of the number of products. If I am an importer, I go to you for a licence and I may that say I have 5 products. Six months later I have 10 products. There is nothing further I have to do because if I have proved myself worthy for the first product, I am worthy for the next 10.

Mr. Mayers: You are correct. Keeping in mind that all the licence does is gives you the authorization to import, you are still subject to oversight inspection. Your commitment with respect to the licence relates to the ongoing assurance that you have put in place a preventative control plan to ensure that the products you import meet Canadian requirements.

Senator Eaton: As I increase the grocery basket of products that I am importing, do I have to let you know that I am importing additional products into the country?

Mr. Mayers: At your licence renewal, you would update the type and scope of products that you are importing.

Senator Eaton: Is that every two years?

Mr. Mayers: Yes, that is correct.

Senator Eaton: Do you feel completely confident that two years can go by? I suppose you do not want to make it too onerous or bureaucratic for the importer, but I find it surprising. That is

canadienne de l'entreprise indépendante, ainsi qu'avec des entreprises de plus grande taille qui importent la plupart des produits en termes de dollars.

La sénatrice Callbeck : Est-ce qu'on peut m'assurer que toutes les provinces de l'Atlantique ont été consultées?

M. Burgham : Oui. Si le règlement est publié dans la partie I de la *Gazette du Canada*, nous avons l'intention de visiter chaque province pendant la période consacrée aux observations. Nous pouvons ainsi nous assurer que tous les intervenants qui peuvent être touchés par cette situation auront l'occasion de nous parler et de mieux comprendre le but du règlement.

La sénatrice Callbeck : Qui avez-vous l'intention de consulter au Canada atlantique?

M. Burgham : Nous mettons sur pied une tribune publique dans toutes les provinces. Nous allons produire une annonce qui sera affichée à certains endroits quelques semaines avant la tenue de ces tribunes. C'est une invitation ouverte.

La sénatrice Callbeck : Avez-vous consulté tous les gouvernements provinciaux du Canada atlantique?

M. Burgham : Oui.

Le président : Merci beaucoup d'avoir apporté ces éclaircissements.

La sénatrice Eaton : Je vais continuer dans la même veine que le sénateur Robichaud. Un importateur est obligé d'avoir un permis, peu importe le nombre de produits qu'il importe. Disons que je suis un importateur et que je viens vous voir pour obtenir un permis. Je dis que j'ai cinq produits mais, six mois plus tard, j'en ai 10. Je n'ai plus de démarche à suivre parce que j'ai déjà fait mes preuves pour le premier produit, donc il en va de même pour les 10 prochains produits.

M. Mayers : Vous avez raison. Il ne faut pas oublier que le permis ne sert qu'à vous autoriser à importer des produits, mais vous êtes toujours soumis à l'inspection de surveillance. Une fois que vous avez le permis, vous vous engagez à mettre en place, de façon continue, un plan de prévention et de contrôle pour vous assurer que les produits importés respectent les exigences canadiennes.

La sénatrice Eaton : Quand j'augmente le nombre de produits que j'importe, est-ce que je suis tenue de vous informer que j'importe des produits supplémentaires?

M. Mayers : Lorsque vous renouvelez votre permis, vous allez mettre à jour le type et le nombre de produits que vous importez.

La sénatrice Eaton : Est-ce que le renouvellement se fait à tous les deux ans?

M. Mayers : Oui, c'est exact.

La sénatrice Eaton : Êtes-vous entièrement convaincu que ce délai de deux ans est suffisant? J'imagine que vous ne voulez pas rendre le processus trop lourd ou bureaucratique pour

giving the importer complete responsibility for the traceability and manufacture of the products they import.

Mr. Mayers: That is right. Our expectation is that an importer has a relationship with those from which they purchase products so that their ability to provide assurance that the products they import meet Canadian requirements is addressed through their supply chain. They are still subject to our oversight, therefore it is very important that we not view that the licensing approach is the only control. It is only one element in the suite of controls.

Senator Eaton: What are the other controls?

Mr. Mayers: The other controls are the existing suites in terms of inspection, investigation where issues are raised, and product recall if products in the marketplace present a risk to consumers. All of those would still apply.

Senator Eaton: If I was an importer of 10 products, would I be subject to surprise audits?

Mr. Mayers: You could be subject to routine inspection. That is the mechanism that we use as part of our response. You could also be subject to specific investigation in the event a problem was identified with a product that you are importing.

Senator Eaton: I think this is very important. When you do an inspection, does that mean the inspector actually goes and follows the traceability route, or do you actually take the product, open it up and examine the product?

Mr. Mayers: It depends entirely on the particular product. When you say “the traceability route,” do you mean back through their supply chain, back through their countries of origin?

Senator Eaton: Yes.

Mr. Mayers: No, we would not send inspectors back to the country of origin. We rely on the regulatory authorities in the countries of origin for information as opposed to sending inspectors to those countries in terms of regular inspection. We might undertake an audit in certain commodities based on risk.

Senator Eaton: I am thinking that with all our free trade agreements we are going to a much larger grocery store, so to speak, with all these new products that will come into Canada. Part of your free trade negotiations is inspections and standards in each of these countries, obviously.

Mr. Mayers: In terms of standards, in the international space we rely on international standard-setting as the primary mechanism. We work in the UN Codex Alimentarius, along with the other member countries, which sets international standards for foods.

l'importateur, mais je trouve le délai surprenant. Vous rendez l'importateur entièrement responsable de la traçabilité et de la fabrication des produits qu'il importe.

M. Mayers : C'est exact. Nous nous attendons à ce qu'un importateur ait une relation avec ses fournisseurs pour qu'il puisse, par l'entremise de sa chaîne d'approvisionnement, s'assurer que les produits importés sont conformes aux exigences canadiennes. Les importateurs sont toujours soumis à notre surveillance. Il est donc très important de garder à l'esprit que le permis n'est pas le seul contrôle en place. Ce n'est qu'un élément parmi un ensemble de contrôles.

La sénatrice Eaton : Quels sont ces autres contrôles?

M. Mayers : Les autres contrôles comprennent des mesures existantes telles que l'inspection, une enquête lorsqu'un problème survient et les rappels si les produits présentent des risques pour les consommateurs. Toutes ces mesures s'appliquent toujours.

La sénatrice Eaton : Si j'étais importateur de 10 produits, est-ce que je serais soumise à une inspection éclair?

M. Mayers : Vous pourriez faire l'objet d'une inspection régulière. C'est un mécanisme qui fait partie de notre démarche. Vous pourriez aussi faire l'objet d'une enquête précise dans le cas où un problème est signalé en lien avec un produit que vous importez.

La sénatrice Eaton : Je crois que c'est une question très importante. Quand vous faites une inspection, est-ce que l'inspecteur va littéralement suivre la route de traçabilité, ou est-ce que vous prenez le produit dans vos mains pour l'examiner?

M. Mayers : Cela dépend entièrement du produit. Quand vous parlez de la route de traçabilité, voulez-vous dire retracer le parcours du produit dans la chaîne d'approvisionnement jusqu'à son pays d'origine?

La sénatrice Eaton : Oui.

M. Mayers : Non, on n'enverrait pas des inspecteurs dans le pays d'origine. Nous comptons sur les organismes de réglementation dans les pays d'origine pour obtenir de l'information, plutôt que d'envoyer des inspecteurs dans ces pays pour faire des inspections régulières. Nous effectuerions une vérification pour certains produits, en fonction des risques qu'ils présentent.

La sénatrice Eaton : En raison de tous nos accords de libre-échange, j'imagine que nous avons importé beaucoup plus de produits au Canada. Évidemment, les inspections et les normes pour chacun de ces pays font partie de vos négociations de libre-échange.

M. Mayers : Quant aux normes, sur la scène internationale, nous comptons sur les instances internationales de normalisation pour servir de mécanismes principaux. En collaboration avec d'autres pays membres, nous travaillons avec le Codex Alimentarius des Nations Unies, qui établit des normes alimentaires internationales.

Canada's food basket, if you will, is already quite diverse. We already import food or ingredients from over 140 countries, therefore the free trade agreements do not necessarily broadly expand that number because we are engaged in free trade discussions with countries with which we already have a trading relationship.

Senator Eaton: Thank you very much.

Senator Mercer: Mr. Mayers, I appreciate your presence here. This seems like a straightforward thing, but it is a little more complex than it looks. We are just seeing this for the first time. I do not want to confuse the issue, but this is a new cost on importing foods. According to your estimates, it will be about \$3.2 million a year for the first couple of years. If I read this correctly, you say that it costs about \$3.2 million to operate and that the revenue will be \$3.2 million, so it will be revenue neutral. Is that the plan?

Mr. Mayers: Absolutely. In fact, the User Fees Act and Treasury Board policy with respect to user fees requires us, in our costing, to only recover our cost for delivery.

Senator Mercer: It is only revenue neutral for the federal government, and it is a cost to the importer.

Mr. Mayers: That is correct.

Senator Mercer: The importer gets his or her money from the consumer, right?

Mr. Mayers: You are absolutely correct. This is a new cost for importers. We should not be shy about recognizing that. It is a new cost against a background of approximately \$1 billion a month in terms of food imports to Canada in this sector.

Senator Mercer: Some of your respondents saw the proposed fee as a new form of taxation. If we are going to do this, I want to see a benefit on the other side. If people have to give the government an extra \$3.2 million every year, I want to know that food safety will be better, and I do not see that here. You have the power now and you have the regulations in place to get the job done. All this is doing is getting more money through this licensing scheme to implement it. Am I right or wrong?

Mr. Mayers: No. I respectfully disagree with you in that regard. This has a very significant food safety benefit in that these foods are not covered by any of the commodity statutes. That means that there is currently no registration requirement prior to

Le panier de produits alimentaires au Canada est déjà assez diversifié. Nous importons déjà des aliments ou des ingrédients provenant de plus de 140 pays. Donc, les accords de libre-échange n'augmentent pas forcément le nombre de produits de façon importante parce que nous menons des discussions sur le libre-échange avec des pays avec qui nous avons déjà une relation commerciale.

La sénatrice Eaton : Merci beaucoup.

Le sénateur Mercer : Monsieur Mayers, je suis content que vous soyez là. Cette question semble être simple, mais elle est un peu plus complexe qu'elle en a l'air. C'est la première fois que nous voyons pareille situation. Je ne veux pas compliquer les choses, mais il s'agit d'un nouveau frais pour importer des produits alimentaires. Selon vos prévisions, cela représentera environ 3,2 millions de dollars par année pendant les deux premières années. Si j'ai bien compris ce que j'ai lu, vous dites qu'il en coûte environ 3,2 millions de dollars pour faire des affaires et que le bénéfice sera de 3,2 millions de dollars, si bien qu'il n'y aura aucune incidence sur les recettes. Est-ce bien ce qui est prévu?

M. Mayers : Absolument. En fait, en vertu de la Loi sur les frais d'utilisation et de la politique du Conseil du Trésor en ce qui concerne les frais d'utilisation, nous sommes obligés de récupérer seulement nos frais de livraison lorsque nous établissons nos coûts.

Le sénateur Mercer : C'est sans incidence sur les recettes pour le gouvernement fédéral, mais cela représente un coût pour l'importateur.

M. Mayers : C'est exact.

Le sénateur Mercer : L'importateur reçoit son argent du consommateur, n'est-ce pas?

M. Mayers : Vous avez absolument raison. Il s'agit de nouveaux frais que doivent payer les importateurs. Il faut bien le reconnaître. Il s'agit de l'imposition de frais pour un marché d'une valeur d'environ un milliard par mois des produits alimentaires importés au Canada dans ce secteur.

Le sénateur Mercer : Certains répondants perçoivent les frais comme une nouvelle forme d'imposition. Si l'on décide d'imposer ces frais d'utilisation, je veux voir un avantage pour l'autre côté. Si l'on doit maintenant donner au gouvernement 3,2 millions de dollars supplémentaires par année, je veux qu'on m'assure que cet argent améliorera la salubrité alimentaire, chose que je ne vois pas ici. Vous avez maintenant l'autorité ainsi que les règlements en place pour faire ce qu'il faut. Mais cette mesure ne fait qu'acheminer plus d'argent à la mise en œuvre d'un régime de délivrance de permis. Est-ce que j'ai raison ou est-ce que je me trompe?

M. Mayers : Avec tout le respect que je vous dois, je ne suis pas du tout d'accord avec vous sur ce point. Cette mesure améliorera sensiblement la salubrité de ces produits alimentaires qui ne sont visés par aucune loi régissant ces produits. Cela veut dire qu'une

engaging in this business. The licensing approach provides the opportunity for proactive action on food safety, which did not exist prior to this introduction.

You will recall that after the melamine incident in China, Canadians expressed tremendous concern around the ability to proactively address risk in terms of imported foods. This responds directly to that interest. It responds to the Food and Consumer Safety Action Plan of the government at that time and, indeed, responds to and complements quite effectively the Safe Food for Canadians Act, which also includes the authority to undertake licensing in this regard.

Senator Mercer: Let us assume that I am an importer. I get a licence and import two products. They are safe products and there is no problem with them. The next year, or even the day after I get my licence, I expand my portfolio. You have no idea what those products are until I renew my licence in two years' time.

I see a gap here. If the object of the game is to protect consumers, then we need to protect them 24-7 rather than having this gap that Senator Eaton pointed out. How do we protect Canadians for those products that Senator Eaton pointed out?

Mr. Mayers: I very much appreciate that point. We, of course, had to strike a balance between weekly licence renewals, which would be impractical, and a reasonable time frame. However, keep in mind that this gives us something that we did not previously have, that is, a direct relationship with each importer. That means that if an event is emerging, we have the ability to engage with the import community. We do not have to restrict ourselves to those who simply said, "I am importing prawns from Thailand today." If an issue is emerging on prawns, we can communicate to the entire food import community our concern that something has emerged that they should be including in their considerations about what they bring in.

Senator Mercer: Thank you.

Senator Buth: I am more familiar with the commodity side of things. Are commodity importers licensed?

Mr. Mayers: It depends on the commodity. We have a range. In terms of meat, for example, only federally registered facilities may import meat into Canada. There are different approaches commodity by commodity. You will recall in the discussions around the Safe Food for Canadians Act our interest in consolidating all of those individual commodity standards into a single food approach. With the passage of the Safe Food for

personne qui désire se lancer en affaires dans ce secteur n'est pas tenu d'obtenir un permis. Le régime de délivrance de permis nous donne l'occasion d'agir de façon proactive pour améliorer la salubrité alimentaire, chose qui n'était pas possible avant cette mesure.

Vous vous rappellerez qu'après l'incident de la mélamine en Chine, les Canadiens se sont dits très préoccupés quant à la capacité d'évaluer le risque relatif aux aliments importés, et ce, de façon proactive. Cette mesure répond à cette préoccupation. Elle constitue également une réponse au plan d'action pour assurer la sécurité des produits alimentaires et de consommation du gouvernement de l'époque et, en effet, complète de façon tout à fait efficace la Loi sur la salubrité des aliments au Canada, ce qui comprend l'autorité de délivrer des permis à cet égard.

Le sénateur Mercer : Disons que je suis un importateur. J'obtiens un permis et j'importe deux produits. Il s'agit de produits salubres qui ne posent aucun problème. L'année suivante, ou même le jour suivant l'obtention de mon permis, j'élargis l'offre. Vous n'aurez aucun détail relatif à ces produits avant le renouvellement de mon permis dans deux ans.

Il y a une lacune ici. Si l'objectif consiste à protéger les consommateurs, eh bien, il va falloir les protéger 24 heures sur 24, sept jours par semaine, plutôt que de permettre cette lacune signalée par la sénatrice Eaton. Comment protéger les Canadiens face à ces produits signalés par la sénatrice Eaton?

M. Mayers : Je vous comprends tout à fait. Nous avons dû, bien entendu, trouver un équilibre entre un renouvellement de permis hebdomadaire, qui ne serait pas pratique, et un délai raisonnable. Il faut néanmoins garder à l'esprit que cette mesure nous donne quelque chose qu'on n'avait pas auparavant, c'est-à-dire un lien direct avec chaque importateur. Cela veut dire que si jamais un problème fait surface, nous avons la capacité de communiquer directement avec les importateurs. Nous n'avons plus à nous limiter à ceux qui disent simplement qu'ils veulent importer des crevettes de Thaïlande aujourd'hui. Si jamais il y a un problème émergent relatif aux crevettes, nous pourrions communiquer avec tout le réseau d'importateurs de produits alimentaires pour leur faire part de notre préoccupation pour qu'ils puissent par la suite en tenir compte lorsqu'ils décident quels produits ils veulent faire venir.

Le sénateur Mercer : Merci.

La sénatrice Buth : Je connais mieux les produits de base. Est-ce que les importateurs de produits de base doivent obtenir un permis?

M. Mayers : Tout dépend du produit de base. Nous avons toute une gamme de produits de base. Par exemple, dans le cas de la viande, seulement les installations qui ont un permis octroyé par le gouvernement fédéral ont le droit d'importer de la viande au Canada. Le système varie selon le produit de base. Vous vous rappellerez notre intérêt, lors des discussions relatives à la Loi sur la salubrité des aliments au Canada, à consolider toutes les

Canadians Act we are actively engaged in that regard, but each of those registered commodities have differing mechanisms that allow us to have that ongoing interaction with that community.

Senator Buth: I would see this as essentially addressing a gap in the system where you have that relationship with companies that are importing larger or raw products, essentially. I assume that what you are doing is addressing this gap.

Mr. Mayers: That is correct. We are addressing what we saw as a vulnerability that did not allow us to be proactive in our response.

Senator Buth: How do these fees compare with those of other countries, especially with our number one trading partner, the U.S.?

Mr. Mayers: The U.S. takes a different approach. At present, they do not charge a fee. They undertake an approach based on the facilities as opposed to the importers. However, with the new Food Safety Modernization Act in the U.S., they have recently received the authority to charge fees for licences in this space, so we anticipate that they will be moving there. They do not have fees at present in the U.S.

Australia operates on an import permit basis. There is an associated fee, but that permitting regime, as opposed to a licensing, is more transactional. I cannot give you a direct cost analysis. The intent is the same, but the approaches applied are different in different jurisdictions.

Senator Buth: But it is fairly consistent in terms of countries taking this approach one way or the other.

Mr. Mayers: That is correct.

The Chair: Mr. Mayers, thank you very much.

Senators, we will go in camera to review our draft report on user fees.

(The committee continued in camera.)

normes de chacun des produits de base dans un même système. À la suite de l'adoption de cette loi sur la salubrité des aliments au Canada, nous avons pris des mesures à cet égard, mais chacun de ces produits de base inscrits est doté d'un mécanisme différent nous permettant de communiquer avec chaque réseau en particulier.

La sénatrice Buth : Je verrais cela essentiellement comme une mesure visant à combler une lacune du système où l'on entretient ces rapports avec des compagnies qui importent des produits plus grands ou des produits de base. Je présume que vous êtes en train de corriger cette lacune.

M. Mayers : C'est exact. Nous essayons de corriger cette vulnérabilité qui nous empêchait de réagir de façon proactive.

La sénatrice Buth : Et ces frais, comment se comparent-ils à ceux des autres pays, surtout ceux de notre plus grand partenaire commercial, les États-Unis?

M. Mayers : Les États-Unis ont adopté une approche différente. À l'heure actuelle, les Américains n'imposent pas de frais. Ils visent les installations plutôt que les importateurs. Cependant, grâce à leur nouvelle loi sur la modernisation de la salubrité alimentaire, ils ont le pouvoir de demander des frais pour l'obtention des permis dans ce domaine, alors nous nous attendons à ce que les États-Unis poursuivent dans cette voie. À l'heure actuelle, par contre, on n'impose pas de frais aux États-Unis.

L'Australie a un régime d'obtention de permis d'importation. Il y a des frais connexes, mais ce régime, contrairement à un régime de délivrance de permis, est plutôt transactionnel. Je ne peux pas vous fournir une analyse des coûts directs. L'intention est la même, mais la façon de faire varie d'un pays à l'autre.

La sénatrice Buth : Mais il y a une certaine cohérence dans les approches adoptées par les pays.

M. Mayers : C'est exact.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Mayers.

Chers collègues, nous allons poursuivre à huis clos pour examiner notre ébauche de rapport sur les frais d'utilisation.

(La séance se poursuit à huis clos.)

WITNESSES

Thursday, March 7, 2013

Canadian Cattle Identification Agency:

Darcy Eddleston, Chair;

Brian Caney, General Manager.

Canadian Animal Health Coalition:

Mark Beaven, Executive Director;

Dr. Ed Empringham, Senior Project Manager.

Tuesday, March 19, 2013

University of Guelph:

Sylvain Charlebois, Associate Dean, College of Management and Economics.

Consumers' Association of Canada:

Mel Fruitman, Vice-President.

Thursday, March 21, 2013

Agriculture and Agri-Food Canada:

Kristina Namiesniowski, Assistant Deputy Minister, Markets and Industry Services Branch;

Frédéric Seppey, Chief Agriculture Negotiator and Director General, Trade Agreements and Negotiations Directorate;

Fred Gorrell, Director General, Market Access Secretariat.

Canadian Food Inspection Agency:

Paul Mayers, Associate Vice-President, Policy and Programs Branch;

Mark Burgham, Acting Executive Director, Food Safety Strategies.

TÉMOINS

Le jeudi 7 mars 2013

Agence canadienne d'identification du bétail :

Darcy Eddleston, président;

Brian Caney, directeur général.

Coalition canadienne pour la santé des animaux :

Mark Beaven, directeur exécutif;

Ed Empringham, chef de projet principal.

Le mardi 19 mars 2013

Université de Guelph :

Sylvain Charlebois, vice-doyen, faculté de gestion et d'économie.

Association des consommateurs du Canada :

Mel Fruitman, vice-président.

Le jeudi 21 mars 2013

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Kristina Namiesniowski, sous-ministre adjointe, Direction générale des services à l'industrie et aux marchés;

Frédéric Seppey, négociateur en chef et directeur général, Direction des accords commerciaux et des négociations;

Fred Gorrell, directeur général, Secrétariat à l'accès aux marchés.

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Paul Mayers, vice-président associé, Direction générale des politiques et des programmes;

Mark Burgham, directeur exécutif par intérim, Direction des stratégies de la salubrité des aliments.